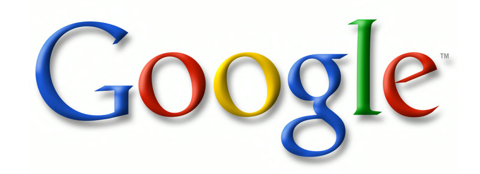
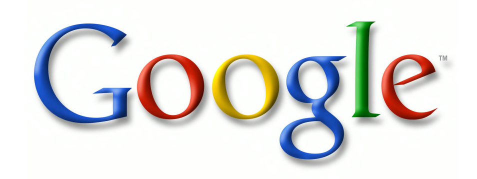
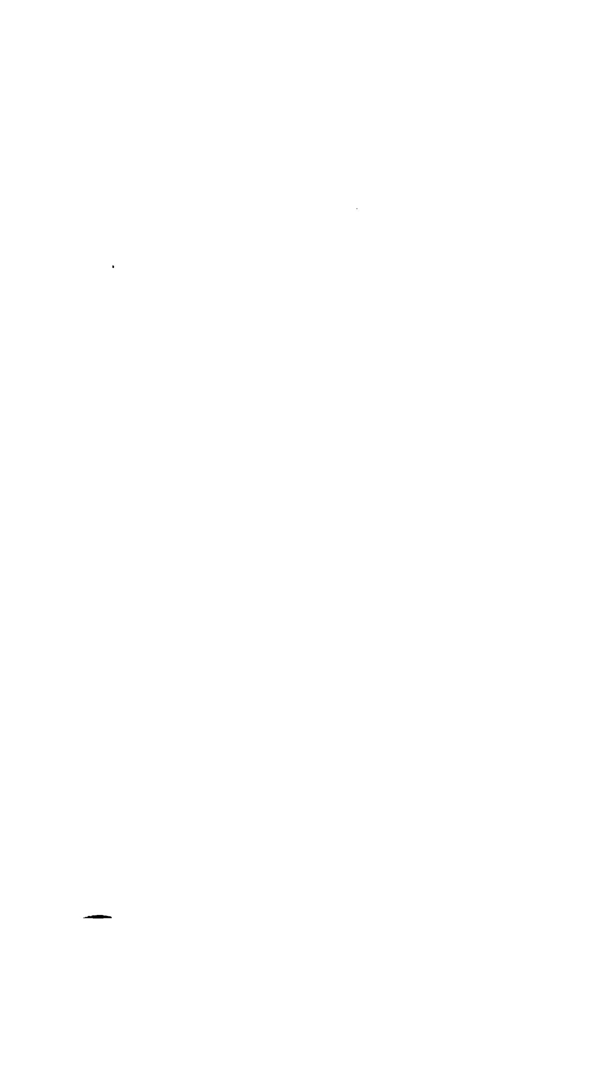
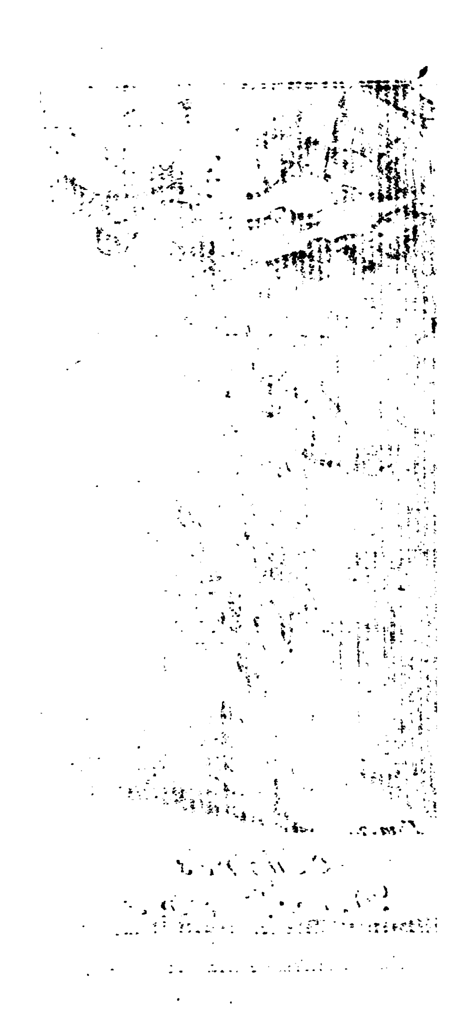





THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
RIES








Tom. 2.
Oeuvres
de
DANCOURT.

LES

OEUVRES

DE

sieur d'Ancourt, called Florent Carton

Mr. DANCOURT,

CONTENANT

Les nouvelles Pieces de

THEATRE

Qui se jouent à Paris,

Ornées de Danses & de Musique.

TOME SECOND.



A LA HAYE,

Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCC. VI.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

PIECES

Contenuës dans le

TOME SECOND.

LES
VENDANGES.
COMEDIE.

PAR

Mr. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M D. CCV.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

ACTEURS.

LUCAS, Riche Vigneron.

MARGOT, Femme de Lucas.

CLAUDINE, Niece de Lucas.

ERASTE, Amoureux de Claudine,

L'OLIVE, Valet d'Eraſte.

LE COLLECTEUR

Troupe de Vendangeurs & de Vendangeuſes.

La Scene eſt à Bourgenville auprés de Mante.

DIALOGUE
DE MANON ET DE MIMI,
Qui presentent la Comedie
DES VENDANGES.
A SON
ALTESSE ROYALE
MADAME.

MANON.

NOn ma sœur, vous avez beau faire,
Je ne veux point ceder mes droits;
Je suis vôtre aînée, une fois,
Et je veux parler la premiere.

MIMI.

Bons Dieux, ma sœur, que vous faites la fiere,
Pour avoir plus que moi treize ou quatorze mois.
Quand une fille pretend plaire,
Ce n'est pas là pour l'ordinaire
Ce qui lui donne plus de droits,
Si de l'âge sur-moi vous avez l'avantage
Un peu plus de beauté m'est tombée en partage,
Je n'ai pas moins que vous d'agrémens & d'esprit;
Et MADAME, *à ce qu'on m'a dit,*
M'aime assurément davantage.

MANON.

Vôtre beauté, ma sœur, ne me fait point d'ombrage,
Mon cœur n'en est point envieux;
Vous êtes belle, & je suis sage,
C'est ce que MADAME *aime mieux.*

MIMI.

Vous vous piquez deja d'une vertu diablesse,
Ma sœur, il n'est pas encor temps.
Ce n'est qu'à l'âge de quinze ans,
Qu'il est permis de vanter sa sagesse.
Pour moi mon merite est de plaire à la Princesse.

MANON.

Mais que faites-vous donc pour lui gagner le cœur,

MIMI.

Je lui fai des mines, ma sœur;
Je sçai d'un air tendre & flateur
Tourner les yeux, faire la doucereuse;
Elle en rit, c'est aßez, je me crois trop heureuse.

MANON.

Vôtre merite est grand aßeurément,
En est-ce un de sçavoir grimacer joliment,
Ma chere sœur, quel caractere!

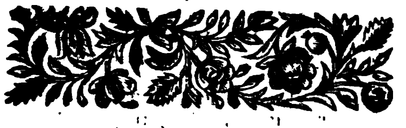
MIMI.

Ce n'est donc rien de divertir les Grands,
Helas! ma sœur, combien de gens,
Tâchent tous les jours de le faire,
Qui bien souvent font le contraire.

MANON.

Ma sœur finißons des debats,
Dont LA PRINCESSE *n'a que faire:*
Profitons du bonheur qu'ont produit vos appas,
Vous lui plaisez, moi je cherche à lui plaire:
Unißons-nous, fesons qu'elle daigne accepter
Cette petite Comedie
Que nous osons lui presenter,
En attendant qu'un jour, suivant nôtre genie,
Nous sçachions en representer,
Et que nous puißions meriter,
Moi l'honneur d'en être aplaudie,
Et vous celui de m'imiter.

LES



LES VENDANGES, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CLAUDINE.

MARGOT.

QU'EST-ce donc que tu as, Claudine, tu es bien de mauvaise humeur mon enfant.

CLAUDINE.

Tenez, ma Tante, voulez vous que je vous dise ma pensée, je ne suis point contente de me marier.

MARGOT.

Tu n'es pas contente? tu es donc fole, & tu es la premiere à qui ça fasse peur.

CLAUDINE.

Je suis la premiere, si vous voulez; mais si mon oncle me vouloit faire plaisir...

MARGOT.

Hé bien ?

CLAUDINE.

Il romproit tout net ce mariage là, ma Tante.

MARGOT.

Mais voirement, fille, tu perds l'esprit. On te baille un Collecteur, le coq du Village, il nous a rabattu vingt écus de taille pour t'avoir, & tu veux que je l'y manquions de parole.

CLAUDINE.

Ouy fort bien, ma Tante; vous me donnez donc pour vingt écus, je vous suis bien obligée. Oh! je vaux d'avantage, s'il vous plaît, & quand mon oncle me devroit tuer, je ne seray jamais la femme du Collecteur.

MARGOT

Hé dequoi t'avises tu de dire ç'a si tard? tu le voulois bien il n'y a que deux jours. J'allismes ensemble à Paris achetter les étoffes, on s'est mis en dépense.

CLAUDINE.

Hé bien, ma Tante, velà justement ce que c'est, puisqu'il faut vous le dire, je n'avois jamais été à Paris, vous m'y avez menée, je ne veux plus de Collecteur

MARGOT.

Le beau raisonnement, elle ne veut plus de Collecteur, parce qu'on l'a menée à Paris; quelle cervelle!

CLAUDINE.

Oh! je l'ay fort bonne, & je ne pretens pas toute ma vie n'être qu'une Païsanne moy.

MARGOT.

Comment donc?

CLAUDINE.

Je veux devenir Madame, afin que vous le sçachiez.

MARGOT.

Devenir Madame ; misericorde ! ah ! le vilain Paris. On dit bien vray, que l'air de ce païs-là ne vaut rien pour les jolies filles de Village.

CLAUDINE.

Ma chere Tante, laissez-moi devenir Madame, je vous prie.

MARGOT.

Hé ! comment feras-tu malheureuse, pour te faire Madame?

CLAUDINE.

N'estes-vous point traitresse, je vous le diray ma Tante ; mais si vous jasez..

MARGOT.

Je ne jaseray point, dis.

CLAUDINE.

Vous vous souvenez bien de cette grande Boutique, dans cette grande ruë, où vous achetates du brocard pour me faire une jupe.

MARGOT.

Hé bien.

CLAUDINE.

Hé bien, ma Tante, il y avoit un beau jeune Monsieur tout doré.

MARGOT.

Celui qui nous regardit tant.

CLAUDINE.

C'étoit moi qu'il regardoit ; ma Tante, ce n'étoit pas vous ; & tenez je suis seure qu'il étoit plus aise de me voir que toutes les Madames qu'il a jamais veuës.

MARGOT.

Mais il ne nous disit mot, Claudine.

CLAUDINE.

C'est qu'il n'osoit pas à cause de vous ; mais il nous a fait suivre ; & depuis ce matin il est dans le Village.

MARGOT.

Oh ! mon enfant, je sommes perduës.

CLAUDINE.

Point ma Tante, il me veut faire Madame, je luy ay déja parlé, c'est lui qui me l'a dit.

MARGOT.

Il se moque de toy.

CLAUDINE.

Point, vous dis-je. Voicy mon oncle, ne lui parlez de rien. Quand il n'y sera plus, je vous dirai encore autre chose; mais si vous êtes une causeuse, vous ne sçaurez plus rien.

SCENE II.

MARGOT, LUCAS.

LUCAS.

OH ça Margot, tu estois avec nostre niece, morgué, dis donc, depuis quelques jours à qui en a-t'elle? Elle enrageoit d'être fille, elle n'avoit pas tort, elle avoit la rage d'être mariée; on l'a mariée, elle enrage encore. Il faut qu'elle soit bien enragée cette creature-là.

MARGOT.

Tien Lucas, veux-tu franchement que je dise la chose.

LUCAS.

Pargué tu me feras plaisir, car je n'y entens goute.

MARGOT.

Mais ç'à te fâchera peut-être.

LUCAS.

Bon palsanguenne, est-ce que rien me fâche! di.

MARGOT.

Elle a peur d'être malheureuse en ménage.

LUCAS.

Hé pourquoy malheureuse?

MARGOT.

Que sçait-on, ce Collecteur est peut-être un yvrogne comme toy: comprens-tu Lucas?

LUCAS.

N'est-ce que ça? la velà bien malade.

MARGOT.

Assurément, est-ce que tu crois que je ne veux pas bien du mal à mon pere & à ma mere, de m'avoir mariée avec un homme qui ne fait que boire?

LUCAS.

Oh! pour ça, Margot, vous estes une ingrate, car je remercie tous les jours nôtre Curé de m'avoir marié moy.

MARGOT.

Tu crois te moquer, mais...

LUCAS.

Je ne moque point, vous étes une fort jolie femme, Margot; mais vous n'étes pas bonne.

MARGOT.

Je ne sis pas bonne, que veux-tu dire?

LUCAS.

Tu me fais toûjours quelque piece, & stanpendant ça n'y fait rien, je t'aime assez comme ça, je t'aimerois trop si tu étois meilleure, & les maris qui aimont trop leurs femmes ne s'en trouvont pas mieux, le plus souvent. Tien Margot ta mauvaise humeur me fait quelquefois plaisir, le diable m'emporte.

MARGOT.

C'amon voirement, tu te soucies bien de quelle humeur je sis, tu ne songes qu'au vin.

LUCAS.

Pargué c'est mon métier de le faire venir, Margot, il faut bien que j'y songe, il est bien raisonnable que j'en boive.

MARGOT.

Hé bien, mais que n'en bois-tu chez toy?

Tu es depuis le matin jusques au soir au Cabaret.

LUCAS.

Oh ! pour ça Margot, ce n'est pas ma faute, c'est la tienne.

MARGOT.

C'est la mienne ?

LUCAS.

Ouy, tu n'aimes pas le monde, je connois trop de gens, & tu es fâchée que j'aye des amis, toi, Margot.

MARGOT.

Vela de beaux contes. Tu as des amis, mais tu payes toûjours.

LUCAS.

C'est pour qu'ils m'aimiont d'avantage. Ils venont me chercher pour entretenir connoissance, & moy je paye pour entretenir l'amitié, ça n'est-il pas juste ?

MARGOT.

Fort bien, ne vas-tu pas t'enyvrer encore aujourd'huy ?

LUCAS.

Ecoute, Margot, je fons demain vendange, vela le vin nouveau, il faut vuider le vieux, j'ons besoin de futailles.

MARGOT.

Ouy fort bien, & le cousin Du bois s'enyvrera à tes dépens, pour entretenir connoissance.

LUCAS.

Chut, Margot, ne parle de lui qu'avec respect, c'est le docteur du Païs que le cousin Du bois : tu me fais songer qu'il m'attend pour une petite affaire. Je vais luy payer pinte.

MARGOT.

Quoy ?

LUCAS.

Paix, Margot, ç'a me baillera de l'esprit, laisse faire.

MARGOT.

Que veux-tu dire ?

LUCAS.

Il n'y a rien qui baille de l'esprit comme d'abruver des gens qui en avont : il y a tout plein de personnes riches qui s'en trouvont bien ; & quoy qu'ils ne disions de bons mots que par bricolle, stanpandant Margot nan les admire ; mais que demandons ces gens-cy ? vela des garcons d'assez bonne façon.

MARGOT.

N'as-tu point envie de les mener boire ?

SCENE III.

MARGOT, LUCAS, ERASTE, L'OLIVE *en Païsan.*

L'OLIVE.

A Vôtre phisionomie brillante & enluminée, il n'est pas mal aisé de deviner que vous estes Monsieur Lucas.

LUCAS.

A vôtre service de bien bon cœur.

ERASTE.

C'est le bruit de vôtre reputation, Monsieur Lucas, qui nous attire en ce païs-cy.

LUCAS.

Ma reputation, Margot.

MARGOT.

Je croy, Dieu me pardonne, que c'est ce Monsieur de Paris qui veut faire Glaudine Madame.

L'OLIVE.

Il est vray pour cela que la reputation de Monsieur Lucas est extremement en reputation, & Monsieur Lucas a la reputation d'avoir toûjours le meilleur vin de France ; aussi je

je meure d'envie d'en boire, ou le Diable m'emporte.

LUCAS.

Vous ne me sçauriez faire plus de plaisir. Margot, que l'on tire du meilleur, & qu'on en aporte à ces Messieurs.

MARGOT.

La niéce Claudine n'est pas menteuse. Il ne faut rien dire.

SCENE IV.

LUCAS, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

CE n'est pas la seule envie de gouster vôtre vin, qui nous fait vous rendre visite: Nous venons voir comment vous le faites. Monsieur Lucas, vous étes dans le temps des vendanges.

LUCAS.

Palsangué vous ne pouviez mieux venir, je commencerons demain; mais qui étes-vous, s'il vous plaist? vous avez bonne mine franchement, & je nons point de garçons dans le Village qui en aprochions.

ERASTE.

Quand nos habillemens ne suffiroient pas à nous faire connoître, il seroit difficile de cacher nôtre condition; & pour vous parler franchement, nous sommes nés comme vous l'un & l'autre en bonne & franche paysannerie.

LUCAS.

Oh! bien pargué je vous en aime mieux. Touchez donc là sans façon frere, je vous ay pris

pris d'abord pour de ces aprentifs Conseillers, qui venons pendant les vacances faire les libartins dans les Villages.

ERASTE.

Non, nous sommes de bons enfans qui ne cherchons qu'à nous réjoüir. Nous aimons le bon vin préferablement à toutes choses; mais comme nous nous ferions un scrupule d'en boire, si nous n'aidions pas à le faire, c'est pour cela que nous venons vous offrir nos services.

L'OLIVE.

Nous avons la conscience fort delicate, & nous voulons gagner le vin que nous beuvons nous autres.

LUCAS.

Margué je sis comme vous, je me baille de la peine pour le faire venir, mais j'en veux boire à proportion.

L'OLIVE.

Il n'y a rien de plus juste.

SCENE V.

LUCAS, ERASTE, L'OLIVE, MARGOT *avec un pot & des verres.*

LUCAS.

OH! bian donc, sans sarimonie, velà le lait dont je nous nourrissons, à vôtre santé.

L'OLIVE.

Grand mercy?

LUCAS.

Hé bien, qu'en dites vous, il est de nôtre cru.

ERASTE.

Voila d'excellent vin, Monsieur Lucas, & il n'y a qu'honneur & plaisir à travailler à vos vignes, à ce que je vois.

LUCAS.

Oh! palsangué je vous bouterons à même; mais combien voulez vous gagner par jour, s'il vous plaît; quelque bonne mine que vous ayez, je ne veux pas bailler un sou davantage, je vous en avartis, la mine ne sert de rien en vendange, & les personnes qui ont la meilleure façon, ne sont pas toujours ceux qui faisont le plus de besogne.

ERASTE.

Nous ne sommes point interessez, vous avez de bon vin, nous en boirons avec vous tant que dureront les Vendanges, nous ne vous demandons point autre chose.

LUCAS.

Palsangué vous étes de braves gens, touchez là, c'est une chose faite.

L'OLIVE.

Mais nous gisterons aussi chez vous, Monsieur Lucas?

LUCAS.

Je l'entens bien comme c'a, la grange est grande, j'ons de la paille fraîche, les nuits sont un tantinet froides; mais quand j'aurons bien bû, j'aurons la poitrine chaude, c'est le plus principal, n'est ce pas?

ERASTE.

Assurément.

LUCAS.

Oh ç'a, j'ay une petite affaire avec le cousin Dubois, je vais là terminer, & je reviens vous joindre: en attendant vela nôtre minagere qui a les clefs de la cave, si le vin vous duit.

duit ne l'épargnez pas, & tâchez de mettre Margot en train, ç'a me feroit bien rire.

SCENE VI.

ERASTE, L'OLIVE, MARGOT

L'OLIVE.

Si Madame Margot étoit d'humeur à se mettre en train, il y auroit presse à boire avec elle.

MARGOT.

Pas tant que vous croyez, je n'avons pas le vin tendre

ERASTE.

Monsieur Lucas est bien heureux, d'être le mary d'une si aimable personne.

MARGOT.

Oh! voirement vous le trouveriez bien plus heureux, s'il étoit le mary de nôtre niece Claudine.

ERASTE.

L'Olive.

L'OLIVE.

On vous reconnoit, Monsieur.

MARGOT.

L'autre jour dans cette grande Boutique, vous ne me regardites presque pas, & Margot me l'a fort bien sceu dire?

ERASTE.

Oh! pour cela mon cœur & mes regards étoient également partagez entre l'une & l'autre, je vous asseure.

MARGOT.

Point, point, vous trouvistes Claudine

la

la plus gentille, & franchement vous avez raison : Oh ! je fis bien changée en mênage, si vous m'aviez veuë quand j'étois fille, vous m'auriez pour le moins autant regardée que Claudine, Ouy.

L'OLIVE.

Par ma foy, fille ou femme, je vous trouve de fort belle regardure moy, & si vous voulez pendant que mon Maître regardera Claudine... Car c'est là mon Maître, afin que vous le sçachiéz, & je ne suis que le Valet de chambre de ce Paysan là au moins.

MARGOT.

Oh ! vraiment je vous ay bien reconnu tous deux ; mais avec tout c'a, il n'est pas si gentil avec sthabit là qu'avec sti qu'il avoit l'autre jour ; & je ne m'étonne pas si nos filles aiment mieux les Monsieurs de Paris, que les garçons de Village. Stanpendant comme vous voyez, au pourpoint prés, c'est bien la même chose.

L'OLIVE.

Assurément.

MARGOT.

Ecoutez, vous avez bien fait de ne point venir icy avec un habit de Monsieur, on en eût marmuré ; & quoy que Lucas ne soit pas défiant, il ne vous eut jamais pris pour travailler à nos vaignes.

L'OLIVE.

Oh Diable ! s'il sçavoit qu'elle espece de vendangeurs nous sommes, nous ne coucherions pas dans la grange sur ma parole.

MARGOT.

Je vous en répons.

ERASTE.

Or c'a, ma chere Margot, puisque vous avez deviné la passion que j'ay pour vôtre niéce, je veux bien vous en faire confidence, seur que vous ne refuserez pas de m'y rendre service.

MAR.

MARGOT.

Hé comment vous rendre service ? quand on aime les personnes, c'est pour le mariage, ou pour autrement. Si c'est pour autrement que vous aimez Claudine, je sis vôtre servante, c'a ne se peut pas. Si c'est pour le mariage, il n'y a encore rien à faire.

ERASTE.

Il n'y a rien à faire pour le mariage, que voulez-vous dire ?

L'OLIVE.

Il faudra l'aimer pour autrement, ce sera vôtre pis aller, je vois bien cela.

ERASTE.

Expliquez-vous donc Margot ? je vous prie.

MARGOT.

Est-ce que Claudine ne vous l'a pas dit ?

ERASTE.

Non vraiment.

MARGOT.

Hé bien tenez la vela, qu'elle vous le dise.

SCENE VII.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

Vous voyez, aimable Claudine, un homme que vôtre Tante met au desespoir.

CLAUDINE.

Qu'est-ce qu'il y a donc ? est-ce qu'elle vous gronde, a-t'elle dit quelque chose à mon Oncle ?

ERAS-

ERASTE.

Elle me veut persuader, Claudine, que vous ne pouvez être à moy.

CLAUDINE.

Hé pourquoy mentez vous, ma Tante? vous étes traitresse, je m'en étois bien doutée vrayment.

MARGOT.

Qu'est-ce que c'a signifie, je suis traitresse? N'es-tu pas promise au Collecteur, que veux-tu dire?

ERASTE.

Vous étes promise à quelqu'un, Claudine?

CLAUDINE.

Qu'est-ce que cela fait, je ne suis pas livrée, vous n'avez qu'à me prendre avant lui, cela finira la dispute.

ERASTE.

Oh! pourveu que vous y consentiez, Claudine, je me moque de ses pretentions.

MARGOT.

Lucas ne voudra jamais lui manquer de parole.

L'OLIVE.

Oh! qu'à cela ne tienne, j'ay dans la teste une petite idée pour faire faire à Monsieur Lucas tout ce que nous voudrons.

CLAUDINE.

Ouy laissez les faire seulement, Ma Tante, les Messieurs de Paris ne sont pas des bestes.

MARGOT.

Lucas est diablement entesté, il y a plus de dix ans que je fais ce que je puis pour l'empêcher d'aller au Cabaret, je n'en sçaurois venir à bout. Quand il s'est mis quelque chose en tête, rien ne l'en fait démordre.

CLAUDINE.

Oh! vrayment mon Oncle n'ayme pas tant le Collecteur que le Cabaret. Ma Tante, il y a bien à dire.

L'O-

L'OLIVE.

Nous viendrons à bout de lui, vous dis-je, & je pretens aussi par le même moyen lui faire passer le goût du Cabaret, ne vous mettez pas en peine.

MARGOT.

Si vous faites ça, vous ferez une belle cure.

L'OLIVE.

Je le ferai, vous dis-je; pourveu que de vôtre côté vous vouliez faire tout ce que je vous dirai.

MARGOT.

Si je le voudrai faire! j'avalerois de la poison pour corriger Lucas, tant je l'aime.

L'OLIVE.

Dites-moi un peu, avant toutes choses, est-il jaloux, Monsieur Lucas?

MARGOT.

Jaloux! non, je ne lui baille point sujet de l'être.

L'OLIVE.

Tant pis vrayment, il faut qu'il le devienne.

MARGOT.

Qu'il le devienne! à Dieu ne plaise, c'est bien assez qu'il soit yvrogne.

L'OLIVE.

L'un le corrigera de l'autre, laissez-moy faire.

MARGOT.

Hé bien, que faut-il que je fasse?

L'OLIVE.

Que vous lui donniez de la jalousie. Un peu de jalousie guerit bien un homme de la débauche.

MARGOT.

Ecoutez; Un peu ce n'est guere; & comme les personnes de Village sont mal aisez à émouvoir, m'est avis qu'il faudroit que la medecine fut forte.

L'OLIVE.

Cela dépendra de vous, vous êtes la maîtresse.

CLAU-

CLAUDINE.

Mais dequoy servira cette jalousie là, pour m'empêcher d'épouser le Collecteur ?

L'OLIVE.

Comment ! dequoy elle servira ? je veux qu'elle vous fasse épouser mon Maître.

ERASTE.

Je ne comprens point ton dessein.

L'OLIVE.

Je vous le feray comprendre : que Margot fasse semblant seulement d'être éperduëment amoureuse de vous, je repons du reste.

CLAUDINE.

Comment semblant, s'ils alloient s'aimer tout de bon, je ne veux point de ce semblant là moy, cherchez quelqu'autre chose.

MARGOT.

Paix, tay toy, voici le Collecteur.

CLAUDINE.

J'ay bien affaire de lui, qu'il se promene.

MARGOT.

Garde-toy bien de lui faire la mine, il est soupçonneux, il se douteroit de quelque chose. Et vous, promenez-vous à l'entour d'ici, sans faire semblant de nous connoître.

SCENE VIII.

MARGOT, CLAUDINE, LE COLLECTEUR.

LE COLLECTEUR.

SArviteur nôtre Tante, ou peu s'en faut, car il ne s'en faut plus que de petites sarimonies, que je voudrois bien qui fussians faites.

Nôtre

Nôtre oncle Lucas veut remettre ç'a aprés Vendanges, ce n'est morgué pas de mon avis, au moins, Claudine; mais pa(?)sangué qu'est-ce donc que vous avez, est-ce que vous étes fâchée d'attendre, vous n'avez qu'à parler, l'oncle aura beau dire, je serons mariée quand il vous plaira.

MARGOT.

Répons-lui donc?

CLAUDINE.

Que voulez-vous que je lui réponde, rien ne presse.

LE COLLECTEUR.

Si fait pargué, je suis hasté moy. J'aurons bien de la joye quand je serons tous deux dans nôtre ménage.

CLAUDINE.

Nous n'y sommes pas encore.

LE COLLECTEUR.

Au moins Claudine, il faut songer dés-à-present à bien élever les enfans que je ferons, s'il vous plaît.

CLAUDINE.

Quel animal!

LE COLLECTEUR.

Il faudra bien prendre garde, quand elles seront grandes, à ne les pas marier contre leur inclination.

CLAUDINE.

Oh! pour cela je croy que c'est un enfer que le mariage, quand on marie des filles malgré elles.

LE COLLECTEUR.

Vrayment j'ay veu mon pere & ma mere se battre comme des enragez, parce qu'ils ne s'aimiont pas quand ils s'épousirent.

CLAUDINE.

Je n'y puis plus tenir ma tante.

MARGOT.

Patience.

LE COLLECTEUR.

Tout petit que j'étois, j'ay receu plus de deux cens coups de poing en ma vie, en voulant les empêcher de s'en bailler.

MARGOT.

Parguenne si par malheur vous étes fils de vôtre pere, vela une belle esperance pour nôtre niéce.

LE COLLECTEUR.

Oh! je ne nous battrons pas nous, car je nous aimerons. Quel plaisir j'aurons quand je serons grand peres ?

CLAUDINE.

Vous avez raison, c'est le bel âge.

LE COLLECTEUR.

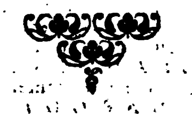
Je ne mourray jamais content, que je n'ayons marié les enfans de nos petits enfans. Je veux morgué vivre long-temps moy, Claudine. Mais qu'avez-vous donc, encore un coup, vous étes chagraine ?

MARGOT.

Ecoutez, plus on lui dit qu'elle l'est, plus elle la devient, laissez-la en repos ?

LE COLLECTEUR.

Mais ! palsangué, vela qu'est étrange, ce qui est differé n'est pas perdu. Elle m'aura, pourquoy se chagrin-t'elle ! oh ! bien morgué je veux la réjouyr. Il y a sous l'orme des haut-bois & des musettes qui faisons dancer nos vendangeurs, je vas les querir ; je veux pour la divartir qu'ils veniant danser aveuc elle : Sans adieu ma tante.



SCE-

SCENE IX.

MARGOT, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Il a bien fait de s'en aller, car je m'en serois allé moi.

MARGOT.

St st, le Collecteur n'y est plus, raprochez.

SCENE X.

MARGOT, CLAUDINE, ERASTE, L'OLIVE.

ERASTE.

Que j'ai souffert pendant cet entretien, belle Claudine, & qu'il est cruel de ceder un seul moment de vôtre conversation à un rustre comme celui-là.

CLAUDINE.

J'en ai pensé mourir de chagrin, cet homme là m'est insuportable, & depuis que vous m'avez dit que vous m'aimiez, je le hais encore bien d'avantage. Que ses discours m'ont ennuyé!

L'OLIVE.

Pour vous dédommager de cet ennuy, allez faire ensemble un tour de jardin, cette conversation ne vous ennuyra pas tant que l'autre.

CLAUDINE.

Mais quoi seule...

L'OLIVE.

Mon Maître est sage, & vôtre tante ira vous rejoindre.

SCE-

SCENE XI.

MARGOT, L'OLIVE.

L'OLIVE.

OH ç'a, Madame Margot, il faut ici de la resolution.

MARGOT.

A propos dequoi ? de la resolution.

L'OLIVE.

Il faut risquer que Lucas vous frote pour rendre service à vôtre niéce.

MARGOT.

N'est-ce que c'a. Vela bien dequoi ? je nous sommes déja frotez plus de cent fois depuis que je sommes en ménage ; que faut-il faire ?

L'OLIVE.

Paroître bien amoureuse de mon Maître, mais il est question d'outrer la chose, au hazard d'être rossée, comme je vous dis.

MARGOT.

Vous moquez-vous, c'est moi qui rosse Lucas, vous dis-je ?

L'OLIVE.

Je vous en felicite ?

MARGOT.

La derniere fois qu'il s'enyvrit, il s'endormit sur une bancelle, une de mes camarades & moi, je lui attachismes les bras & les jambes, & je le frotismes comme tous les diables.

L'OLIVE.

Et quand il fut lâché ?

MARGOT.

Je le détachîmes quand il dormit, & le lendemain je lui fîmes accroire qu'il avoit rêvé.

L'OLI-

L'OLIVE.

La peste quelle dessalée.

MARGOT.

J'entens Lucas.

L'OLIVE.

Laissez-moi preparer la chose, & allez trouver mon Maître, nous venons de convenir ensemble du personnage qu'il faut que vous fassiez, il vous fera repéter vôtre rôle.

SCENE XII.

L'OLIVE. LUCAS.

LUCAS *à demi yvre.*

LA, la, la, la, la.

L'OLIVE.

Monsieur Lucas se porte un peu mieux que quand il nous a quittez.

LUCAS.

Ah, ah, Monsieur le vendangeur, vous vela tout seul, où est vôtre camarade?

L'OLIVE.

Je ne sçai, il est avec vôtre ménagere Margot, & avec cette niéce que vous allez marier, je pense; pour moi qui n'aime que le vin, je laisse-là les femmes.

LUCAS.

Pargué je vous aime bien de cette humeur là. Aussi c'est une méchante engeance que les femmes.

L'OLIVE.

Assurément.

LUCAS.

Tenez morgué, pour avoir seulement révé

de la mienne, je me réveillis tout moulu de coups ; croiriez-vous cela ?

L'OLIVE.

Cela est admirable.

LUCAS.

Oh ! c'est une méchante carogne que Margot, elle me fait enrager à la maison ; aussi en revanche quand je n'y suis pas, & franchement je n'y suis guere, je m'en baille à cœur joye.

L'OLIVE.

Vous faites fort bien.

LUCAS.

Quelque sot se fâcheroit contre elle, mais moi, point du tout, rien ne me fâche, je me gobarge de tout, sans soucy, c'est là ma devise, & vela ma Chanson, acoutez.

Quand Margot fait la diablesse,
J'ai pour m'en garir un bon secret,
Je m'en cours droit au Cabaret,
Où j' n'engendre point de tristesse,
Et j' n'entens point le bruit qu'elle fait.

Ah morgué l'heureuse maniere,
N'est-ce pas avoir bon esprit,
Que de sçavoir mettre à profit
Les deffauts de sa ménagere ?

Hé bien morgué, qu'en dites-vous ? n'est-ce pas l'entendre ; c'est le Cousin Dubois qui a fait la Chanson, n'est-elle pas drole ?

L'OLIVE.

Ouy vraiment ; & cela est admirable, comme toutes choses ont deux faces ?

LUCAS.

Comment donc deux faces ?

L'OLIVE.

C'est que Margot a un cousin, qui de son côté

côté a fait aussi pour elle une Chanson, à peu prés sur les mêmes rimes que la vôtre.

LUCAS.

Margot a un Cousin qui a fait une Chanson!

L'OLIVE.

Oui parbleu, je vay vous la dire.

Si tost que Margot querelle,
Lucas en mary discret,
Pour éviter noise avec elle,
S'en court tout droit au Cabaret,
Et le galant vient voir la belle;
Lucas n'a-t'il pas un beau secret.

Il changera sa maniere,
S'il m'en croit;
Une femme peut tout faire,
Pendant que son mary boit.

Hé bien, Monsieur Lucas, que vous en semble?

LUCAS.

Parguenne, je ne connois point ce cousin là, mais sa chanson en a menty; il ne viant point de galant voir Margot; elle est diablesse, mais elle ne m'en baille point à garder, je boutrois ma main au feu pour elle.

L'OLIVE.

Vous auriez chaud, Monsieur Lucas, ne jurons de rien: Elle ne vous croit pas si prest à revenir, cachons-nous un peu, nous en apprendrons peut être plus que vous n'en voudrez sçavoir.

SCENE XIII.

L'OLIVE, LUCAS *cachez*, MARGOT, ERASTE.

MARGOT.

ALlez, vous étes pire qu'un loup-sarvier, de me vouloir faire un tour comme sti-la.

L'OLIVE.

Monsieur Lucas, hem?

LUCAS.

C'est vôtre camarade le vendangeux qui lui a fait piece, car elle pleure.

MARGOT.

Baillez-moi queuque bonne raison du moins, pourquoi vous marier, pourquoi ne m'aimer pas, moi qui vous aime tant?

LUCAS.

Comment donc morguenne, qu'est-ce que ç'a signifie?

L'OLIVE.

La chanson n'a pas trop menty Monsieur Lucas?

LUCAS.

Il faut voir, baillons-nous patience.

MARGOT.

Vous ne répondez non plus qu'une souche, cœur dur, cœur ingrat, cœur parfide.

LUCAS.

La carogne; où diable a-t'elle péfché ce jargon, & queu temps prend-elle pour l'aprendre.

L'OLIVE.

Le temps que vous passez au Cabaret, Monsieur Lucas.

MARGOT.

Dis-moy donc quelque chose, ou je t'étrangleray, serpent.

ERASTE.

Que voulez-vous que je vous dise?

LUCAS.

Tastinguè comme elle le bourre, vela une maîtresse femme; n'est-il pas vray.

L'OLIVE.

Ouy vrayment:

MARGOT.

Tu es bien-heureux que je t'aime autant que je fais, je t'aurois déja devisagé pour ta perfidie.

LUCAS.

Alle le relance tout comme moy, je ne sis pas le seul, Dieu marcy, queu diablesse l'le vela morguè bian embarassé.

L'OLIVE.

Oui vrayment, & vous ne l'êtes guere vous?

MARGOT.

Inhumain que tu es.

ERASTE.

Ma chere Madame Margot, vous avez beau m'aimer, cela n'a rien de solide. Il faut que je songe à un établissement; permettez de grace...

MARGOT.

Madame Margot, tu m'appelles Madame, & tu en tutayes d'autres à ma barbe, barbare,

LUCAS.

Barbe, barbare, où prend-elle tout ce qu'elle dit, cette masque-là.

ERASTE.

Que voulez-vous que je fasse? Monsieur Lucas me reçoit chez lui, il me fait boire de son vin, il me donne sa grange, il me retient pour travailler à ses vignes, Madame Margot, je suis honnête homme.

LUCAS.

Il a morgué raison, ce n'est pas sa faute.

MARGOT.

Tu es honnête homme, & tu ne m'aimes point, cela se peut-il imaginer tygre ?

LUCAS.

Tygre ! Je m'en vay morgué me montrer; elle le débaucheroit peut-être à la fin, si on la laissoit faire.

L'OLIVE.

Voila l'affaire en assez bon train; allons faire venir Claudine pour le dénoument.

SCENE XIV.

LUCAS, MARGOT, ERASTE.

MARGOT.

Ne te maries point si-tôt, petit monstre, ne te maries point, Lucas mourra, c'est un yvrogne, je nous marierons ensemble.

LUCAS.

Margot.

MARGOT.

C'est un sac à vin, qui faut qu'il créve.

LUCAS.

Hola donc Margot.

MARGOT.

Si je puis une fois l'entarrer, dés le lendemain je serai ta femme.

LUCAS.

Je me donne au diable si tu m'entarres, je me porte à merveilles : Me voila, Margot, regardes-moi donc ?

MARGOT.

Ah ! c'est vous, nôtre homme, j'en sis bian aise.

LUCAS.

Et j'en suis morgué bienfâché moi, à qui en as-tu donc, je crois, Dieu me pardonne, que tu rêves, comme je révis l'autre jour, Margot.

MARGOT.

Non vrayment je ne rêves point : Tien Lucas, voila un vaurien à qui j'ai baillé mon cœur, il me l'emporte ? est-ce que tu souffriras c'a, mon pauvre Lucas.

LUCAS.

Non, Morgué, je ne le souffrirai pas, je veux qu'il te le rende.

MARGOT.

Oh ! non, non, puisque je lui ai baillé, je ne veux point le reprendre.

LUCAS.

Mais je me donne au diable, Margot, vous n'y songez pas ; me vela, te dis-je, je suis ton mari, tu me reconnois, & tu vas toûjours le même train.

MARGOT

Il ne m'aime point, Lucas, & je l'aime plus que ma vie.

LUCAS.

Mais tai toi donc, Margot, il ne faut pas que je sçache rien de c'a moi. N'as-tu point de honte.

MARGOT.

Non, je n'en ai point, je veux que tout le village le sçache moi ? Il me fait piece, mais j'aurai la consolation de m'en plaindre.

LUCAS.

Mais palsangué, Margot, vela le Collecteur, es-tu folle ?

SCENE XV.

LE COLLECTEUR, LUCAS, MARGOT, ERASTE.

LE COLLECTEUR.

OH ! palsanguenne vela la bande joyeuse, les Vendangeux & les Vendangeuses venons sur mes tallons, j'allons nous divartir comme des Princes.

MARGOT.

Promets-moi donc que tu m'aimeras, petit parfide.

LE COLLECTEUR.

Oh, oh ; qu'est-ce que c'est donc que c'a Monsieur Lucas ?

LUCAS.

Ce n'est rien, ce n'est rien, ne prenez pas garde à c'a : Quand Margot se met des folies dans la teste, il faut que c'a l'y passe.

LE COLLECTEUR.

Tatigué queux folies.

MARGOT.

Ce ne sont point des folies, je n'aime que lui, il a mon cœur, & tant que j'aurai queuque esperance de devenir veuve, je ne veux point qu'il se marie.

LE COLLECTEUR.

L'esperance d'être veuve, Monsieur Lucas.

LUCAS.

Morgué que voulez-vous que je fasse, je suis trop bon : Il faudroit la battre, je sçais bien c'a.

LE COLLECTEUR.

Comment morguenne, y a-t'il tant de fatons, c'est ce drosse là qu'il faut assommer, baillez-moy une fourche.

ERASTE *lui presentant un pistolet.*

Doucement Monsieur le Collecteur.

LE COLLECTEUR & LUCAS.

Des pistolets, àllarme, allarme.

ERASTE.

Si vous faites le moindre bruit, je tueray quelqu'un.

LE COLLECTEUR & LUCAS.

Misericorde.

SCENE DERNIERE.

LUCAS, MARGOT, LE COLLECTEUR, L'OLIVE, CLAUDINE, ERASTE.

L'OLIVE *le pistolet à la main.*

Le premier qui branle je fais main basse.

LUCAS.

Morgué queux vendangeux, la peste!

ERASTE.

Mon pauvre Monsieur Lucas, je suis fâché de cette avanture. Je suis homme de condition, j'aime vôtre niéce, mais dans la veuë de l'épouser.

LE COLLECTEUR.

C'est Claudine à qui ils en voulont.

L'OLIVE.

Lais, taisez-vous Monsieur le rustre.

ERASTE.

Je me suis introduit chez vous sous ce déguisement ; vôtre femme a pris de l'amour pour moy, vous étes malheureusement témoin d'une Scene un peu fâcheuse, je vous l'avouë, consentez que j'épouse Claudine, & je vous rends le cœur de Margot.

MARGOT.

Est-ce que tu y consentiras Lucas, me feras-tu ce chagrin là mon enfant.

LUCAS.

Ouy palsangué je te le ferai, en dusses-tu crever Margot.

LE COLLECTEUR.

Qu'est-ce à dire, Claudine est à moi, vous me l'avez promise.

LUCAS.

Oh morgué je vous la dépromets, j'aime mieux qu'il épouse ma niéce que ma femme.

LE COLLECTEUR.

Mais Claudine n'est pas de cet avis-là elle ;

CLAUDINE.

Si fait vraiment, je l'aime bien mieux que vous ? vous voulez vivre trop long-temps, & j'ai peur de m'ennuyer en ménage.

On entend une simphonie champestre.

LUCAS.

Ah ! ah ! que voulont ces gens-ci, je sommes bien en train de rire ma foi.

LE COLLECTEUR.

Ils ne voulont rien, je les avois amenez, pour nous divertir, mais je les remmene, & je ne suis pas d'humeur à payer les violons pour faire danser les autres.

ERASTE.

Sans emportement, Monsieur le Collecteur, prenez vous-même part à la fête, il ne vous en coûtera rien, je vous asseure. Ce sont des gens à moi, Monsieur Lucas, que j'ai amenez de Paris pour contribuer aux plaisirs de Clau-

ſine pendant les Vendanges : Ils ſe ſont joints à quelques perſonnes du Village, voyons ce que produira ce mélange, & que tout le monde prenne part à ma joye.

LUCAS.

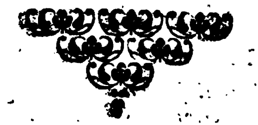
Ecoutez, pour moi je ne me ſçaurois réjouïr, ſi Margot ne me rend ſon cœur, franchement.

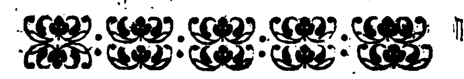
MARGOT.

Je ne te le rendray point qu'ils ne ſoient tout à-fait mariez, & à condition encore que tu n'iras plus au Cabaret.

LUCAS.

Oh! pour ſtila je t'en répons, puiſqu'il te faut garder, je ne te quitteray plus, laiſſe-moi faire.





DIVERTISSEMENT DE VENDANGEURS.

PREMIERE PAYSANNE.

Claudine quel est ton bonheur,
Un biau Monsieur plein de flâme
Te sauve d'être la femme
D'un magot de Collecteur:
Claudine quel est ton bon-heur.

Il est digne, par mon ame,
Que tu l'aimes de bon cœur:
Il va te faire Madame,
Claudine quel est ton bonheur.

PREMIER PAYSAN.

Ah! qu'ils feront un bon ménage,
Si dans le temps du vin nouviau
Ils achevont le mariage,
Je vuiderons plus d'un tonniau,
A leurs nopces je ferons rage,
Que je boirons de vin sans iau:
Tope à qui plus en boutra dans sa piau.
Ah qu'ils feront un bon ménage,
Si dans le temps du vin nouviau
Ils achevont leur mariage?
Est-il un présage plus biau

EN-

ENTRE'E DE PAYSANS & de Paysannes.

DEUXIE'ME PAYSAN.

Il n'est que d'être en vendange
Pour boire & pour faire l'amour ;
Et toute la nuit dans la Grange,
La folle Venus a son tour :
Il n'est que d'être en vendange
Pour boire & pour faire l'amour.

DEUXIE'ME PAYSANNE.

Garçons & fillettes
Aiguisez vos serpettes,
Profitez de l'Automne & de vôtre Printems,
Quand vous serez à l'hyver de vos ans,
Adieu paniers vendanges seront faites,

ENTRE'E DES PAYSANS

PREMIER PAYSAN.

Nôtre Village à ses plaisirs
Comme une grande Ville.

PREMIERE PAYSANNE.

On n'entend point de vains soupirs,
Dans ce sejour tranquile.

DEUXIE'ME PAYSANNE.

L'Automne au gré de nos desirs,
En vendange est fertile.

DEUXIE'ME PAYSAN.

Quand le chaud fait peur aux Zephirs,
La cave est nôtre azile.

Tous ensemble.

Nôtre Village a ses plaisirs
Comme une grande Ville.

FIN.

LA GAZETTE, COMEDIE.

PAR

MR. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M D. CCV.

Avec Privilege des Etats de Holl. & West.

ACTEURS.

MR. GUILLEMIN, Libraire.
ANGELIQUE, sa Fille.
ME. PERNELLE, Sœur de Mr. Guillemin.
FILLON, amie d'Angelique.
CLITANDRE, Amant d'Angelique.
CRISPIN, son Vallet.
CRASSIN.
ROBICHON.
LE CHEVALIER.
LE SERGENT.
LA MARQUISE.
LA COMTESSE.
CHONCHON.

La Scene est à Paris.



LA GAZETTE, *COMEDIE.*

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, UN SERGENT.

LE SERGENT.



C'Est temps perdu, Monsieur, j'ai cherché dans tous les carfours de Paris, & je n'ai pû trouver ce qu'il vous faut. Les hommes sont chers par le temps qu'il fait, & comme vous le demandez, sur tout.

CLITANDRE.

Comment faire donc. Mr. de la Rose;

LE SERGENT.

Morbleu j'enrage! il y a quinze jours que je devrois avoir mené la recruë au Regiment, & nous n'avons pas encore la moitié de nos gens.

CLITANDRE.

Il faut en trouver à quelque prix que ce soit.

LE SERGENT.

On m'a fait voir deux petits malingres, d'assez bonne mine, à la verité, mais on veut les vendre huit pistoles piece.

CLITANDRE.

Huit pistoles?

LE SERGENT.

Oüi, Monsieur, mais il n'y a rien à perdre, ce sont des enfans de famille, dont on retirera plus que son argent.

CLITANDRE.

Nous en serions bien plus avancez! Le beau commerce! Je ne veux point de cela.

LE SERGENT.

Ho! par ma foi, Monsieur, vous étes trop scrupuleux pour un Officier d'Infanterie. Il n'y a pas moyen de s'y sauver, à quoi vous en tenez vous donc, & comment vous plaît-il que nous finissions?

CLITANDRE.

Ho! finis comme tu l'entendras.

LE SERGENT.

Je me donne au diable, il me prend envie de faire un car four de nôtre apartement, autant de gens qu'il y viendra je vous les enrole.

CLITANDRE.

Fort bien.

LE SERGENT.

Vous avez un tas de Creanciers sur tout, que j'aurois bien envie de mener à nôtre bataillon, je ferois plaisir à bien d'honnêtes gens.

CLITANDRE.

Assurément.

LE SERGENT.

Nous sommes déja convenus vôtre Crispin & moi, qu'il m'adresseroit quelqu'un de ses amis, & quand quelque drôle un peu bien tourné vien-

dra

dra me demander de sa part, je sçaurai bien ce que cela voudra dire.

CLITANDRE.

J'abandonne tout à vôtre conduite.

LE SERGENT.

Il auroit bien mieux valu faire vos affaires de bonne heure, que de vous amûser pendant tout l'hyver à troubler, comme vous avez fait, la paix de deux ou trois menages.

CLITANDRE.

Il faut bien se delasser à Paris des fatigues de la Campagne.

LE SERGENT.

Des honnêtes Bourgeois ont bien affaire que ce soit chez eux que vous veniez vous delasser.

CLITANDRE.

Ils sont bien en droit de se plaindre, vraiment; on défend en Eté leurs Frontieres. Peuvent-ils trop payer l'hyver toutes les peines que se donnent des gens de qualité.

LE SERGENT.

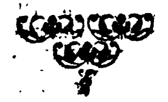
Je ne sçai, Monsieur, Mais depuis quelques jours vous venez bien souvent au Palais. Vous y traitez quelque affaire serieuse, puisque vous ne m'en dites mot.

CLITANDRE.

Voici Crispin, laisse nous, & va m'attendre au logis, va vîte.

LE SERGENT.

Vous me chassez. Vous êtes amoureux tout de bon. S'il n'y avoit que du libertinage vous m'en auriez fait confidence.



SCENE III.

MR. GUILLEMIN, ANGELIQUE, CRISPIN.

GUILLEMIN.

Angelique.

ANGELIQUE.

Mon Pere.

GUILLEMIN.

Ce n'eſt que par moi que l'on met les nouvelles de Paris dans la Gazette de Hollande. Qui, diantre, peut avoir fait mettre dans celle-ci, que je vous marie.

ANGELIQUE.

Je ne ſcai.

GUILLEMIN.

Ce n'eſt nullement mon deſſein au moins, & ſi je ſcavois....

ANGELIQUE.

On veut vous avertir peut-être, que vous feriez bien de me marier.

GUILLEMIN.

Qu'eſt-ce à dire ; on veut m'avertir. Je ſcai bien ce que j'ai à faire, & je n'ai point d'avis à prendre.

ANGELIQUE.

Je ne me mêle pas de vous en donner, mais voyez ce qu'on en penſe.

GUILLEMIN.

On penſera ce qu'on voudra, mais je veux que vous penſiez comme moi, vous.

ANGELIQUE.

Ho !

GUILLEMIN.

Je vai ſortir, il n'y a aucun de mes garcons à ma boutique, prenez y bien garde, & ne vous

amu-

amusez pas à baliverner avec un tas de godelureaux qui rodent toûjours autour d'ici. Ecrivez bien les noms de ceux qui viendront me demander, & tenez sur tout un memoire fidelle des nouvelles qu'on m'aportera, entendez vous ?

ANGELIQUE.

Oui, mon Pere.

GUILLEMIN.

Je ne tarderai pas à revenir.

CRISPIN.

Bon, le voilà parti, courons aprés mon Maître, l'occasion ne sçauroit être meilleure pour son dessein.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FILLON.

ANGELIQUE, *voyant Crispin s'en aller.*

N'Est-ce pas le Valet de Chambre de Clitandre. Je voudrois bien que son Maître eut déja lû la Gazette d'aujourd'hui. He! bonjour ma chere, que je te sçais bon gré de venir causer avec moi.

FILLON.

Ma Mere est sortie, je me suis lassée d'ourler des coëffes & de montor des rubans. Je suis accouruë pour te feliciter de ton mariage.

ANGELIQUE.

De mon mariage ! Je te suis obligée vraiment.

FILLON.

Ha ! que tu es heureuse, mon enfant, tu vas te marier.

ANGELIQUE.

C'est une plaisanterie qu'on a voulu faire.

FILLON.

C'est donc ton Pere qui l'a faite ; car il est, je croi, le seul à Paris qui ait correspondance avec le Gazettier de Hollande, & je viens de voir cette nouvelle dans la Gazette.

ANGELIQUE.

Quelqu'un aura entrepris sur ses droits, aparemment.

FILLON.

Tu ris, je pense. Ha! je commence à demêler la chose.

ANGELIQUE.

He! que demêles-tu?

FILLON.

Que la nouvelle est de ta façon.

ANGELIQUE.

Fort bien.

FILLON.

Que c'est toi-même, qui l'a envoyée au Gazettier, & que tu veux obliger par là quelqu'un de tes Amans.

ANGELIQUE.

Tu me crois donc de l'esprit, à ce compte.

FILLON.

Je te crois de l'amour, cela ne suffit-il pas pour rendre ingenieuse? L'esprit n'est jamais venu que par là.

ANGELIQUE.

Hé bien! pour moi, je te l'avouë, j'ai plus de curiosité que d'amour.

FILLON.

La curiosité d'être mariée, n'est-ce pas? la même curiosité me tient, mon enfant.

ANGELIQUE.

Que tu-es extravagante! Mais voici ma Tante.

SCE-

SCENE V.

Me. PERNELLE, ANGELIQUE, FILLON.

Me. PERNELLE.

QU'est-ce que c'est donc que tout ceci, ma Niéce? j'aprens de belles nouvelles, vraiment; vôtre Peré a-t'il perdu l'esprit, dites-moi, de vous faire mettre dans la Gazette?

ANGELIQUE.

Ma Tante ..

Me. PERNELLE.

Le bel endroit pour faire parler de soi. Mort de ma vie! que cela part d'une cervelle bien sensée! Le vieux fou! Mais ce n'est rien encore que cette Gazette, je voudrois bien sçavoir de quel droit, il pretend vous marier sans m'en avoir parlé.

ANGELIQUE.

C'est une chose en l'air que ce mariage, & je n'en ai pas oüi parler moi-même.

Me. PERNELLE.

Une chose en l'air? Ha! le ladre. Ho! je devine ce que c'est, moi, ma Niece. Vôtre Pere est un vilain, un avare, qui de peur de se défaire de son bien, ne veut point se défaire de sa Fille.

FILLON.

Ha! que vous le connoissez bien, Madame.

Me. PERNELLE.

Si je le connois! pour écarter les pretendans, il veut faire courir le bruit que vous êtes mariée! Mais pour contrecarter sa Ga-

zette, je ferai afficher que vous étes à marier, moi.

FILLON.

La bonne Tante que voilà !

Me. PERNELLE.

Vraiment, il n'a pas affaire à une sotte. Il n'y a plus que lui & moi de la famille, je n'ai point d'enfans, il n'y a que vous & il ne vous marieroit pas ! Mort de ma vie ! avant que de mourir, je veux voir des rejettons de nôtre tige, moi, ma Niéce.

FILLON.

Ho ! vous en verrez, Madame, laissez faire.

Me. PERNELLE.

Vôtre Grand Pere étoit tout aussi ridicule que vôtre Pere, il vouloit que je mourusse fille : mais zeste, je me mariay toute seule en mon petit particulier ; & je m'en suis fort bien trouvée au moins.

ANGELIQUE

Je le croi bien, ma Tante.

Me. PERNELLE.

Voilà, comme on attrape les Peres, mes enfans. Voilà, comme on les attrape. Je ne vous donne pas des conseils, le Ciel m'en preserve ; Mais les exemples d'une tante ne sont quelquefois pas mauvais à suivre.

FILLON.

Assurément.

Me. PERNELLE.

He bien donc ! parles moi confidemment... là, n'y a-t'il pas quelque jeune homme dans le monde que tu affectionnes plus qu'autre.

ANGELIQUE.

Non ; ma Tante, je vous assure.

Me. PERNELLE.

Comment ! non, mais tant pis, ma Niéce, il faut pourtant bien prendre un parti, mon enfant.

FIL-

FILLON.

Cela viendra, Madame, ne vous mettez pas en peine.

Me. PERNELLE.

Veux-tu que je me mêle de tes petites affaires, dis? je ne serai pas longtems à trouver ce qu'il te faut, & un contract sera bientôt bâti.

FILLON.

Cela n'est pas de refus; voyez.

Me. PERNELLE.

Qu'en dis tu, parle?

ANGELIQUE.

He! mais...

Me. PERNELLE.

Quoi? mais.

ANGELIQUE.

J'irai vous voir tantôt, ma Tante.

Me. PERNELLE.

Vien, mon enfant, tu me feras plaisir; j'entre de tout mon cœur dans toutes les petites bagatelles de la jeunesse; il me semble que cela me rajeunit. A dieu, je m'en vai faire un tour au banc de mon Procureur. Je repasserai peut-être par ici, car je veux laver la tête à mon Frere.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FILLON.

FILLON.

LA bonne pâte de Tante, que voilà. Si j'avois seulement une arriere Cousine de la même humeur; je ne bougerois de chez elle, sur ma parole.

ANGELIQUE.

Ma Tante m'a toûjours tendrement aimée.

FILLON.

He! que ne profites-tu de cette amitié, pour faire consentir ton Pere à te donner un Mari?

ANGELIQUE.

Ha! ma chere Fillon, que je suis malheureuse,

FILLON.

Comment! est-ce le choix d'un Amant qui t'embarasse, & parmi le grand nombre de tes soupirans, as-tu peine à te determiner en faveur de quelqu'un? montre moi ta liste, voyons?

ANGELIQUE.

Ha! que tu es extravagante.

FILLON.

Quoi! tu ne tiens pas registre de tes conquêtes; vraiment je suis bien plus coquette que toi: mais il n'importe, je connois à peu prés tous ceux qui t'en veulent, & pour moi, si j'étois à ta place, j'aurois plus de penchant pour le petit Avocat que pour un autre.

ANGELIQUE.

Qu'il a de complaisance & de respect pour moi! ma chere, si tu sçavois avec quelle discretion, il me rend des soins; que je remarque de retenuë dans toutes ses assiduitez. Je ne sçai point encore comme on prend de l'amour pour un homme; mais il me semble que celui-ci à tout ce qu'il faut pour en faire naître.

FILLON.

Assurément, il n'y a nulle comparaison à faire de lui à ce petit étourdi de Chevalier, qui...

ANGELIQUE.

Ha! les empressémens de celui là me font encore plus de plaisir que les tendres égards de l'autre. Il n'est occupé que de moi, c'est

sa passion qui le rend étourdi, comme il est. Il jure qu'il m'aime à l'adoration, & la violence de son amour merite assez qu'on y réponde.

FILLON.

Ha! j'entens, voilà le fortuné, il faut s'en tenir au petit Chevalier: car pour cet aprentif Partisan, je ne croi pas...

ANGELIQUE.

Ha! si tu sçavois qu'il a d'esprit, c'est un grand charme pour moi que l'esprit; dans tout ce qu'il dit, dans tout ce qu'il fait, on remarque un air de delicatesse que personne n'a comme lui.

FILLON.

Mais si tu aimes ainsi la discretion de l'un, la violente passion de l'autre, & la delicatesse d'esprit du troisiéme; comment faire, tu ne peux pas les épouser tous trois ensemble, l'un aprés l'autre encore quand on a du bonheur, il n'y a rien qui ne se puisse faire.

ANGELIQUE.

Quelque sensible que je sois à leurs bonnes qualitez, il n'y en a pas un des trois que j'aime veritablement.

FILLON.

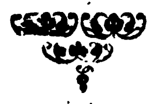
Quoi! il y en auroit un quatriéme au dessus de tous ceux-là?

ANGELIQUE.

Il n'a peut-être pas tant de merite que les autres, mais il me semble que mon cœur s'interesse pour lui d'avantage.

FILLON.

Je le connois aparemment?



SCENE VII.

ANGELIQUE, FILLON, CLITANDRE, CRISPIN.

ANGELIQUE.

MA chere Fillon, le voici. Je ne me suis jamais sentie si troublée.

FILLON.

La présence d'un joli homme remuë terriblement les humeurs.

CRISPIN.

Allons, courage, Monsieur, la voilà.

ANGELIQUE.

Il ne viendra point nous aborder ?

FILLON.

Je vais engager la conversation, laisse moi faire. Que demandez-vous, Monsieur, des livres nouveaux ? voyez ici, les affaires du tems, l'Amour à la mode.

CLITANDRE.

Que je sens d'emotion !

FILLON.

Nous avons ce que vous cherchez, Monsieur, & l'on seroit bien malheureuse de ne pouvoir vous accommoder.

CLITANDRE.

Il faudroit être étrangement difficile, & la seule conversation d'une si aimable personne....

ANGELIQUE.

Voulez vous voir, Monsieur, des reflexions nouvelles que l'on a faites sur les bonnes qualitez des Dames ?

CLITANDRE.

Je verrai tout ce qu'il vous plaira.

CRISPIN

Voilà un titre qui promet beaucoup.

FIL-

FILLON.

Pas trop, & je m'étonne, moi, qu'on en ait pû faire un volume.

CLITANDRE.

Je ne suis pas de ce sentiment. Le merite des Dames est un sujet qui me paroît inépuisable, & l'auteur de vos reflexions . . .

ANGELIQUE.

C'est un jeune Abbé qui les a faites.

CLITANDRE.

Un Abbé! vous me surprenez. Est-ce à ces Messieurs de reflechir sur les manieres d'un sexe, qu'ils ne devroient pas regarder seulement?

FILLON.

Qu'ils ne devroient pas regarder! ce sont ceux qui le connoissent le mieux, & qui s'attachent le plus à le connoître. Ils n'ont que cela à faire. Ala verité, comme ils n'épousent point, ils ne vous voyent que du bon côté, & ne reflechissent qu'à nôtre avantage.

CLITANDRE.

Tout le monde reflechit comme eux, & le mariage. . .

FILLON.

Je ne sçai, mais j'aloïs dire, que les Maris & les Abbez ne reflechissent pas de même, il y a bien de la difference.

ANGELIQUE.

Je croi, pour moi. . .

FILLON.

Tu m'en diras bientôt des nouvelles.

CLITANDRE.

Il est donc vrai, qu'on la marie.

FILLON.

C'est une nouvelle si publique, qu'il seroit inutile de vouloir en faire un mistere.

CLITANDRE.

C'est une nouvelle bien terrible, pour moi, je vous l'avouë.

ANGELIQUE.

Comment ! expliquez vous, Monsieur, quel interêt...

CRISPIN.

Il est extrémement sensible à la moindre idée de mariage, & il prend les choses fort à cœur.

CLITANDRE.

On vous marie, je vous aime, jugez de l'état où je suis.

ANGELIQUE.

Vous m'aimez, moi.

CLITANDRE.

Je vous adore, & je mourrai de desespoir....

CRISPIN.

Ho ! Monsieur, ne nous desesperons point avant les nopes, & tâchons d'en être seulement. Il arrive quelquefois des choses qui font changer les resolutions desesperées.

FILLON.

Il a raison, ne vous hâtez point tant de mourir, vous aurez toûjours pour cela du tems de reste. La nouvelle qui vous allarme n'est encore que dans la Gazette, & la Gazette est souvent menteuse.

CLITANDRE.

Et vous me confirmez vous-même...

FILLON.

He ! vraiment ouï, les filles n'ont-elles pas aussi le même privilege que la Gazette.

CLITANDRE.

Seroit-il possible, que...

FILLON.

Croyez-moi, si le cœur vous en dit tout de bon pour le premier ordinaire, on tâchera de lui faire dire la verité.

CLITANDRE.

Vous ne dites point ce que vous pensez là-dessus, belle Angelique.

ANGELIQUE.

Si vous ne me parlez que par simple galanterie, je vous repondrai bien moi-même ; si vous parlez serieusement, il faut s'adresser à mon Pere.

FILLON.

Es-tu folle ? c'est bien à un Pere à se mêler de cela, quand on a une Tante comme la tienne. C'est elle qu'il faut consulter pour la préference, & une femme se connoît toûjours mieux en maris que le plus habile homme du monde.

ANGELIQUE.

Tu me donnes des conseils qui me font plaisir. Tu n'as pas de peine à me persuader.

CLITANDRE.

Ha ! que mon bonheur est extrême de vous trouver dans ces dispositions.

FILLON.

Ho ! faites treve à tous ces transports, s'il vous plaît, nous sommes ici trop en vûë, passons là-dedans, vous aurez tout le loisir de vous entretenir ensemble. Si ton Pere vient, il sera le bien venu, on en sera quitte pour l'achetter plus cher qu'il ne vaudra.

CRISPIN.

Voilà une petite personne qui parviendra, elle n'en sçait pas mal à son âge.

ANGELIQUE.

Mais, comment faire ? je suis seule, il vient ici du monde à tout moment pour cette Gazette, sur tout s'ils ne trouvent personne...

CLITANDRE.

Crispin n'a qu'à demeurer, il nous rendra compte...

CRISPIN.

Moi, Monsieur, vous sçavez que j'ai mes affaires.

CLITANDRE.

Comment ! maraut.

CRISPIN.

He bien voilà qui est fait, vous n'avez qu'à dire, n'étes-vous pas le Maître ?

FILLON.

Ne perdons point de tems, entrons.

SCENE VIII.

CRISPIN, *seul.*

LA bonne chienne de commission qu'on me donne là ! Me voilà donc garçon Libraire, malgré que j'en aye ? Tout coup vaille, les Marchands n'ont qu'à venir, à cela prés, je leur ferai bon marché, mais je profiterai seul du debit sur ma parole.

SCENE IX.

CRASSIN, CRISPIN.

CRASSIN.

A Ce que je puis juger, Monsieur, vous étes Monsieur Guillemin.

CRISPIN.

Que voulez-vous à Monsieur Guillemin ?

CRASSIN.

Je lui aporte un tresor, Monsieur.

CRISPIN.

Ha ! je suis Mr. Guillemin, sans contredit.

CRIS-

CRASSIN.

On m'a adressé à vous, Monsieur, comme au plus habile homme qu'il y ait dans toute la Republique des lettres, au meilleur connoisseur de tous les Auteurs anciens & modernes, qui sçait parfaitement le prix des ouvrages.

CRISPIN.

Oui, je passe pour tout cela.

CRASSIN.

Et qui les achette toûjours plus qu'un autre.

CRISPIN.

Comment / achetter, que voulez-vous dire? Vous vous meprenez assurément, je suis le Mr. Guillemin qui vend, je ne suis pas celui qui achette.

CRASSIN.

Ha! Monsieur, vous perdez vôtre fortune si vous refusez le Manuscrit que je vous aporte, le Titre seul vaut deux cents pistoles, lisez!

CRISPIN.

Qu'est-ce à dire, lisez! parbleu! lisez vous même.

CRASSIN.

Sans colere, Monsieur, l'Art Militaire, ou la Science de vaincre sur Mer & sur terre.

CRISPIN.

Vous donnez des leçons pour cela! Vous!

CRASSIN.

Oui, Monsieur, des Regles infaillibles, je les garantis telles, & si j'osois faire passer mon livre, ou à Cologne, ou en Hollande, il n'y a point de Libraire qui ne m'en donnât un milion.

CRISPIN.

Je le croi bien, mais ici ce n'est pas de même.

CRASSIN.

Monsieur, ne refusez pas mon manuscrit, si par desespoir, je l'envoyois aux étrangers, cela vous feroit une terrible affaire, & je di-

rois hautement que vous l'avez refusé.

CRISPIN.

Voilà un drôle assez bien bâti. Il nous faut des soldats, chût... Je prendrai vôtre livre.

CRASSIN.

Il faut que vous en entendiez la lecture & que...

CRISPIN.

Non, quoi que je m'y connoisse, j'ai un Commis pour ces sortes de choses à qui je vai vous adresser. Dites moi vôtre nom auparavant.

CRASSIN.

Eustache Crassin, pour vous rendre service.

CRISPIN.

Vos qualitez?

CRASSIN.

Docteur en droit, Maître ès Arts, & repetiteur general des humanitez.

CRISPIN.

He! bien, Monsieur Eustache Crassin, allez-vous en ici prés, ruë du Cœur Volant à l'Hôtel de Normandie, & demandez Mr. de la Rose. Je me donne au diable, s'il vous quitte que vous n'ayez fait affaire ensemble.

CRASSIN.

Mais pour le prix, il faudroit...

CRISPIN.

Il vous donnera de l'argent d'avance. Ne perdez point de tems, allez vîte! L'Art Militaire, composé par un cuistre. He! par ma foi, Monsieur le Docteur, nous verrons, si vous sçavez si bien les regles, & vous aurez la bonté de porter le mousquet dans le Regiment de Champagne.

SCE-

SCENE X.

LA COMTESSE, CRISPIN.

LA COMTESSE.

LA boutique de Mr. Guillemin ? Enseignez-moi, Monsieur, le Bureau d'adresse de la Gazette.

CRISPIN.

C'est ici, Madame.

LA COMTESSE.

Mais vous n'êtes pas Mr. Guillemin, vous Monsieur, car je le connois de vûë.

CRISPIN.

En ce cas, je ne suis pas lui, mais je suis son Commis, dequoi s'agit-il, voyons ?

LA COMTESSE.

Je veux faire mettre dans la Gazette une chose qui n'est pas encore, mais qui sera bien-tôt, si j'en suis crûë.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à parler, Madame.

LA COMTESSE.

Voici le fait, mon cher Monsieur. Pour faire enrager des parens mal-intentionnez, qui content trop sur ma succession, je me suis mariée depuis trois mois incognito.

CRISPIN.

Vous voulez qu'on mette vôtre mariage dans la Gazette, peut-être ?

LA COMTESSE.

Non, Monsieur; ce sont les suites du mariage qu'il y faut mettre. Ma famille ne craint rien tant que de me voir un petit heritier, & je fais tout mon possible pour leur donner ce chagrin là.

CRISPIN.

Ha ! que vous êtes mièvre, Madame.

LA COMTESSE.

J'y, reüssirai je vous en donne ma parole, mais je viens, comme je vous ay dit, vous prier d'avance de faire mettre dans vôtre Gazette, que c'est une chose faite, & que j'ai des indices de grossesse.

CRISPIN.

Voilà une nouvelle fort importante, & qui tiendra bien son coin dans l'article de Paris, je vous en repons. Vôtre nom, s'il vous plait, Madame?

LA COMTESSE.

Ma famille est la Garouffiere, Monsieur. Le nom de mon Mari, le Vicomte de Mirebalais; marquez bien tout cela, je vous prie.

CRISPIN.

Vous sçavez, Madame...

LA COMTESSE.

Oui, Monsieur, & voilà déja deux pistoles pour cette pretenduë grossesse.

CRISPIN.

Deux pistoles ce n'est gueres, & voilà un enfant qu'on vous fait à bon marché; mettez en quatre, nous ferons venir le petit Mirebalais au monde, ce sera toûjours autant de fait.

LA COMTESSE.

Cela ne se pourroit pas vraiment, il n'y a pas un mois que je suis mariée.

CRISPIN.

Qu'est-ce que cela fait? Ho! il arrive tous les jours des choses plus extraordinaires.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, commençons par un bout & nous finirons par l'autre. Adieu, Monsieur, si la nouvelle fait mourir de chagrin quelqu'un de mes parens, je ne serai point ingrate d'un si bon office.

CRISPIN.

Je ne suis plus si fâché de garder la boutique, nous ferons nôtre recruë, & j'aurai de l'ar-

l'argent de reste. Qu'est-ce, encore que celui-ci? Voilà une espece de Procureur d'assez bonne façon.

SCENE XI.

CRISPIN, ROBICHON.

ROBICHON.

MOnsieur Guillemin n'est pas ici, Monsieur?

CRISPIN.

Non, Monsieur, mais je tien sa place, & je suis, comme lui, tout à vôtre service.

ROBICHON.

Il me connoît au moins, je m'apelle Mr. Robichon.

CRISPIN.

Mr. Robichon, he, par bleu! c'est justement le Mari d'une des Maîtresses de mon Maître. En verité, Monsieur, je suis ravi d'avoir l'honneur de saluer un homme d'un aussi grand merite. Nous ne nous étions jamais vûs, & je ne vous connoissois que de reputation.

ROBICHON.

Monsieur, je suis vôtre Serviteur.

CRISPIN.

Vous avez quelque chose à faire mettre dans la Gazette, aparemment.

ROBICHON.

Ouï, Monsieur, une affaire d'honneur. J'ai eu le bonheur de prouver la mauvaise conduite de ma femme, & le credit de la faire enfermer, je viens de la mettre dans un couvent.

CRIS-

CRISPIN.

C'est justement nôtre homme.

ROBICHON.

Que dites-vous, Monsieur ?

CRISPIN.

Je dis, que vous vous étes glorieusement tiré d'affaires.

ROBICHON.

Voilà, Dieu merci, la quatriéme femme contre qui je gagne un semblable Procés, cela n'est pas malheureux, n'est-il pas vrai ?

CRISPIN.

Asseurément.

ROBICHON.

Nous avons de l'honneur dans nôtre famille, voyez vous, & il m'est important qu'on soit informé, que j'ai de bonnes raisons pour cloîtrer ma femme; je ne pretens point passer pour un visionnaire.

CRISPIN.

C'est prendre la chose comme il faut, & de quels termes nous servirons nous, s'il vous plaît ?

ROBICHON.

Il faudra mettre tout simplement, que Maître Claude Robichon, Procureur, a fait enfermer Mad. sa femme, pour des causes... bien & duëment verifiées en pleine audiance. Qu'en dites-vous, cela justifiera ma conduite ?

CRISPIN.

Assurément, laissez moi faire, je vai vous enseigner un homme dont je me sers ordinairement pour tourner galemment les choses. On n'a qu'à lui dire son affaire, & l'on envoye l'article tout dressé au Gazettier. Il ne vous en coûtera pas d'avantage.

ROBICHON.

Voilà toûjours un Louïs d'or.

CRISPIN.

Non, Monsieur Robichon, je suis vôtre Serviteur; & je ferois conscience de prendre vôtre argent.

ROBICHON.

Mais, Monsieur.

CRISPIN.

Non, vous dis-je; je n'en prendrai point, allez vous en de ce pas à l'Hôtel de Normandie, ruë du Cœur Volant, demandez-y de ma part, Monsieur de la Rose, & dites lui seulement, que c'est Monsieur de la Crispiniere, qui vous envoye.

ROBICHON.

Monsieur de la Crispiniere.

CRISPIN.

Ouï, Crispin de la Crispiniere, tout comme vous voudrez, il entendra bien ce que cela veut dire, & il vous expediera sur le champ, je vous en repons.

ROBICHON.

Au moins, Monsieur, que je sois dans le premier ordinaire.

CRISPIN.

Si vous ni étes pas, ce ne sera pas ma faute.

ROBICHON.

Adieu, Monsieur, je vous baise les mains.

CRISPIN.

Vôtre Valet, Monsieur Robichon. Ho! par ma foi, vous viendrez en Flandre. Vous faites enfermer les gens pour des bagatelles; mais vous n'aurez jamais vôtre congé, qu'en nous donnant celui de vôtre Femme.



SCE-

SCENE XII.

LE CHEVALIER, CRISPIN.

LE CHEVALIER.

JE m'allarme mal à propos, ce mariage est sans aparence.

CRISPIN.

Ha, ha, en voici un que je n'ensolerai point, sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Qui est cét homme-là? il me semble que je l'ay vû souvent roder autour d'ici.

CRISPIN.

Il m'examine diablement.

LE CHEVALIER.

Que fait-il seul dans la boutique de Mr. Guillemin?

CRISPIN.

Je le reconnois; c'est un des soûpirans de la petite Fille à qui en veut mon Maître, il ne faut pas qu'il aille troubler leur conversation.

LE CHEVALIER.

Il faut que je sçache ce qu'il y vient faire. Demandez vous ici quelque chose?

CRISPIN.

Non, vraiment, c'est vous qui demandez au contraire.

LE CHEVALIER.

C'est moi, dites vous, qui..,

CRISPIN.

Ouï, Monsieur, ne demandez vous pas, qui je suis.

LE CHEVALIER.

Ha, ha! vous attendez quelqu'un aparemment?

CRIS-

CRISPIN.

Ouï, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Et qui encore.

CRISPIN.

Le premier venu,

LE CHEVALIER.

Vous connoissez Mademoiselle Angelique.

CRISPIN.

Hom! ceci ne finira pas bien.

LE CHEVALIER.

Plaît-il?

CRISPIN.

Si je la connois, je ne la connois guere.

LE CHEVALIER.

Et que faites vous donc ici?

CRISPIN.

He parbleu! je repons à vos questions.

LE CHEVALIER.

Ouais, voici un marousle qui me paroît bien raisonneur. Sçavez-vous bien mon cher, que vos réponces me déplaisent?

CRISPIN.

Voulez-vous bien, Monsieur, que je vous dise, que vous questions me fatiguent.

LE CHEVALIER.

Je veux absolument sçavoir qui vous étes, & ce que vous faites ici.

CRISPIN.

Monsieur, Monsieur, point de bruit, car enfin . . . . Voyez-vous . . . . cela suffit.



SCE-

SCENE XIII.

FILLON, CRISPIN, LE CHEVALIER.

FILLON.

QUe vois-je ! nôtre petit brûtal de Chevalier.

LE CHEVALIER.

Ho ! si vous ne parlez.

FILLON.

He ! Monsieur le Chevalier, que faites vous ? vous ni songez pas.

LE CHEVALIER.

Ha ! ma chere Fillon j'enragé, qui est cét homme-là ? dites le moi, je vous prie.

FILLON.

C'est un des parens de Monsieur Guillemin, qui est ici depuis quelques jours pour le mariage de sa Fille aparemment.

LE CHEVALIER.

Il est donc vrai, qu'Angelique se marie.

FILLON.

Paix, ne dites mot, son Pere le veut, mais cela n'est pas fait encore. Elle est là avec un tas de cousins & de cousines qui sont d'ennuyeux personnages, & vous ne pouvez la voir à present.

LE CHEVALIER.

Il faut pourtant que je lui parle.

FILLON.

Allez vous en chez sa Tante, vous sçavez où elle demeure, dans une heure ou deux, nous irons vous trouver ensemble.

LE CHEVALIER.

Vous me le promettez.

FILLON.

Je vous en asseure.

LE CHEVALIER.

Adieu donc, je vai vous attendre.

SCENE XIV.

CRISPIN, FILLON.

CRISPIN.

PAr ma foi, vous avez bien fait de venir!

FILLON.

Je serois bien fâchée que ce petit brûtal eût trouvé là dedans vôtre Maître,

CRISPIN.

Vous avez raison, deux brutaux ensemble ne ne se font guere de civilité. En viendra-t'il encore quelqu'un de ce caractere, je laisserois tout la, le diable m'emporte.

FILLON.

S'il vient quelque incommode, vous n'avez qu'à m'appeller.

CRISPIN.

Cela vaut fait. Qui est-ce grand beneft?

SCENE XV.

CHONCHON, CRISPIN.

CHONCHON.

BOnjour, Monsieur, comment vous portez-vous?

CRISPIN.

Il ne sera pas si méchant que l'autre.

CHONCHON.

Comme vous me regardez, vous ne me connoissez pas:

CRISPIN.

Non pas, que je sçache,

CHONCHON.

Je ne vous connois pas non plus, mais je sçai pourtant bien qui vous étes. Tenez, voilà deux écus que je vous aporte, pour mettre quelque chose dans la Gazette.

CRIS-

CRISPIN.

Donnez, dites-moi ce que c'est.

CHONCHON.

Pour vous expliquer la chose, c'est que mon Pere est un huissier à verge, qui s'apelle Nicolas le Goinfre, & moi qui ne suis qu'aprentif Procureur, je m'apelle, Jacob le Goinfre, à vôtre service.

CRISPIN.

Vous étes le Fils de Monsieur l'Huissier Goinfre!

CHONCHON.

Ouï justement, il est mon Pere, & je suis son Fils.

CRISPIN.

Dequoi s'agit-il, dépêchons.

CHONCHON.

De faire enrager mon Pere & ma Mere.

CRISPIN.

Ouï, mais cela vaut plus de deux écus.

CHONCHON.

Point du tout, il n'y a rien de plus facile, il ne faut que mettre dans la Gazette, que mon Oncle le Paysan, qui est le Frere de mon Pere, est arrivé ces jours-ci chez nous, & que ma Mere qui veut être jeune, est fâchée qu'il soit venu, parce qu'il sçait par cœur son batistaire.

CRISPIN.

Cela y sera.

CHONCHON.

On m'a fait une friponnerie, dont on se repentira.

CRISPIN.

Une friponnerie.

CHONCHON.

Ho dame! ouï, une friponnerie, mon Pere est un Maître sergent, je vous en avertis; j'ai un frere qu'on aime mieux que moi; je suis pourtant plus beau garçon que lui, je suis plus grand; mais ils disent, que je n'ai pas d'intelligence. Qu'est-ce que cela fait? je n'ai que vingt-huit ans, cela me viendra, n'est il pas vari Mr. Guillemin.

CRISPIN.

Assurément. Vôtre Frere est un garçon d'esprit aparemment ?

CHONCHON.

Je vous en répons ; il fait des Ouvrages.

CRISPIN.

Comment, des Ouvrages ?

CHONCHON.

Ouï, pour se gausser des uns & des autres ; il invente je ne sçai combien de sornettes qui font rire ; mais comme tout le monde n'aime pas la risée, il y a un petit mâtin qui m'a donné des coups de bâton à moi, à cause de l'esprit de mon Frere.

CRISPIN.

Fi ! cela ne vaut pas le diable.

CHONCHON.

Il a été bien attrapé, car il a pris l'un pour l'autre, voyez vous ?

CRISPIN.

Et vous avez pâti de la méprise.

CHONCHON.

Ouï vraiment, & je n'en ay pas eu le profit. Comme mon Pere est du mêtier, il pousse cette affaire. O dame ! on ne nous rosse pas comme ça, nous autres, qu'on n'ait la bonté de le bien payer.

CRISPIN.

Hé bien !

CHONCHON.

He bien ! en vertu des coups que j'ai reçû, moi, on a baillé de l'argent à mon frere, cela n'est pas juste, comme vous voyez.

CRISPIN.

Non, vraiment.

CHONCHON.

Aussi j'apelle de cette accommodement-là ; & malgré mon Pere & ma Mere qui m'en veulent, je pretens bien intervenir.

CRIS-

CRISPIN.

Vous avez raison.

CHONCHON.

Par la morbleu !! Monsieur Guillemin, si l'on ne me fait pas justice je m'enrôlerai, & puis aprés nous verrons beau jeu, je suis plus propre à la guerre, qu'à toute autre chose, moi.

CRISPIN.

Assurément, & c'est le bon parti que la guerre. Où voudriez vous servir, vous n'avez qu'à dire, dans l'Infanterie, dans la Cavalerie, ou dans les Dragons.

CHONCHON.

Ho! non, non, Monsieur Guillemin, je veux servir dans les Capitaines.

CRISPIN.

Dans les Capitaines soit, je ferai vôtre affaire.

CHONCHON.

He! je vous en prie, si vous connoissez quelque Seigneur de la Cour qui leve un Regiment de Capitaines, parlez lui de moi, je suis son homme.

CRISPIN.

Cela vaut fait, allez-vous en seulement trouver de ma part Monsieur de la Rose.

CHONCHON.

Monsieur de la Rose, voilà un nom qui me réjouït.

CRISPIN.

C'est un fort galant homme, diable! il demeure ici prés ruë du Cœur Volant à l'Hôtel de Normandie; il vous fera Capitaine en moins d'un moment, je vous en répons.

CHONCHON.

Je lui aurai bien de l'obligation; & quand je le serai une fois, si mon frere ne me donne pas ma part de l'argent, je lui baillerai sa part des coups de bâtons, moi. Ho! je suis un petit drôle

drôle qui n'entend point de raillerie, serviteur à Monsieur Guillemin ; je vais faire vos complimens à Mr. de la Rose.

CRISPIN.

Adieu, Monsieur Jacob le Goinfre. Nous ferons un assez bon piquier de Monsieur le Capitaine. Avec tout cela, mon Maître n'est pas malheureux, il fait l'amour tandis que je fais sa Compagnie.

SCENE XVI.

LA MARQUISE, CRISPIN.

LA MARQUISE.

MOn cher Monsieur, je n'ai recours qu'à vous, donnez moi la santé, le repos de la vie.

CRISPIN.

Nous ne vendons point de cela, Madame.

LA MARQUISE

Comment ! n'étes vous pas, Monsieur, le Correspondant de la Gazette.

CRISPIN.

Ouï, Madame, mais...

LA MARQUISE.

He ! mon bon heur, ma tranquilité, tout dépend de vous, mon cher Monsieur.

CRISPIN.

Voilà une recruë qui accommoderoit assez le Regiment. Voyons, Madame, dequoi s'agit-il ?

LA MARQUISE.

D'un volage, d'un perfide, d'un scelerat, que j'aime à la fureur, & qui depuis trois mois ne m'a pas écrit, ce qu'il est devenu seulement.

CRISPIN.

Ha, ha! & qu'est ce que la Gazette peut pour vôtre service?

LA MARQUISE.

Je m'en vai vous le dire, faites y mettre, je vous en conjure, que la Marquise d'Ormesec donnera trente pistoles à qui pourra lui dire des nouvelles certaines du Chevalier du Bartas, son Amant.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à faire afficher, Madame, *Amant perdu, trente pistoles à gagner*, vous retrouverez vôtre homme, sur ma parole.

LA MARQUISE.

Non, Monsieur, il n'y a que le peuple qui lit les affiches, & mon Chevalier m'a été volé par quelque femme de consequence.

CRISPIN.

C'est donc un joly homme apparemment?

LA MARQUISE.

C'est le plus beau brun qu'il y ait au monde.

CRISPIN.

Et de qu'elle profession est-il, Madame?

LA MARQUISE.

Il est Gascon, c'est tout ce que j'en sçai, mais il vit de mes rentes.

CRISPIN.

Comment! de vos rentes?

LA MARQUISE.

Oui vraiment, dans l'esperance de l'épouser, je lui ay donné un bon contrat de mille écus de revenu, & voyez le malheur, je ne l'ay pas revû depuis.

CRISPIN.

Ho! je vous le ferai retrouver, ne vous mettez pas en peine.

LA MARQUISE.

Voilà déja quatre pistoles que je vous donne, si je retrouve mon Chevalier, je vous donnerai tout ce qu'il vous plaira.

CRIS-

CRISPIN.

La pauvre Dame a fait une grande perte. En Eté les Chevaliers sont rares à paris, les meilleurs sont sur la Frontiere. Malepeste! c'est le bon homme. St. St.

SCENE XVII.

GUILLEMIN, ME. PERNELLE, CRISPIN.

GUILLEMIN.

JE vous dis, ma Sœur, que je suis son Pere, & je ne veux point la marier.

ME. PERNELLE.

Je vous dis, mon Frere, que je suis sa Tante, & que je pretens qu'on la marie, moi.

CRISPIN, *à Fillon.*

Parbleu! venez dont si vous voulez.

SCENE XVIII.

MR. GUILLEMIN, ME. PERNELLE, CRISPIN. FILLON.

FILLON.

QU'est ce qu'il y a?

CRISPIN.

Ne voyez-vous pas que c'est un incommode.

FILLON.

Ha, ha!

GUILLEMIN.

Ouais ! ma Fille n'est point ici ! Que veut cét homme, Medemoiselle Fillon, où est Angelique.

FILLON.

Je viens de la laisser la dedans avec un jeune Monsieur, qui voudroit bien faire mettre dans la Gazette qu'il se marie.

GUILLEMIN.

Cela n'est pas bien difficile, & ce n'est pas là-dedans qu'il faut étre pour cela.

FILLON.

Ho ! pardonnez-moi, Monsieur, c'est avec elle, qu'il se veut marier.

GUILLEMIN.

Avec elle ! sans mon consentement. Qu'est-ce-à-dire ?

CRISPIN.

Voilà une affaire qui ne traine point.

Mr. PERNELLE.

Quoi ! ma Niéce se marie comme ça, toute seule.

FILLON.

Ouï Madame, comme vous en son petit particulier. C'est ce petit homme qu'elle affectionne plus qu'un autre, qui est avec elle.

Mr. PERNELLE.

Est-il possible !

FILLON.

Il s'aiment tous deux à la folie.

Mr. PERNELLE.

Les pauvres enfans.

GUILLEMIN.

Mais, je vous dis, que, je n'entens point cela, ma Soeur.

Mr. PERNELLE.

Paix ! mon Frere, vous ne sçavez ce que vous dites.

GUILLEMIN.

J'enrage ! quoi vous pretendez

Mr.

Me. PERNELLE.

Taisez-vous, vous dis-je, faites les moi venir.

GUILLEMIN.

Si je consens à ce mariage, je veux que... .

CRISPIN.

He! fy, Monsieur, puisqu'il est déja dans la Gazette, si la chose ne se faisoit pas, on se moqueroit de vous.

Me. PERNELLE.

Asseurement.

GUILLEMIN.

Je ne donnerai pas un sol de mon bien.

Me. PERNELLE.

A la bonne heure, on n'en a que faire, je leur donnerai tout le mien, moi, gardez vôtre argent, vieux ladre.

GUILLEMIN.

En ce cas-là, faites ce que vous voudrez, vous étes la Maitresse.

SCENE XIX.

GUILLEMIN, Me PERNELLE, CLITANDRE ANGELIQUE, FILLON, CRISPIN.

Me. PERNELLE.

VEnez-ça, ma Niéce, aprochez, Monsieur, elle ne choisit pas trop mal, vraiment.

CLITANDRE.

Si j'étois assez heureux, Monsieur, pour vous faire aprouver le dessein... .

GUILLEMIN.

Je ne me mêle point de cela, Monsieur, si ma Sœur le veut, elle peut...

ME PERNELLE.

Si je le veux! Vous aimez ma Niéce, ma Niéce vous aime, il n'y a rien de si dangereux, que de ne vouloir pas ce que de jeunes filles veulent, mon Frere.

FILLON.

Si vous pouviez persuades cette maxime à ma Mere, je vous aurois bien de l'obligation.

ANGELIQUE.

Ma chere Tante, vous m'avez promis.

ME. PERNELLE.

Je te tiendra parole.

CLITANDRE.

Puisque c'est à vous, qu'il faut m'adresser.

SCENE XX.

GUILLEMIN, ANGELIQUE, ME PERNELLE, CLITANDRE, FILLON, CHONCHON, CRISPIN.

CHONCHON.

HE bien! qu'est-ce Mr. Guillemin? me voilà déja Capitaine, comme vous voyez.

GUILLEMIN.

Que me veut cét homme?

CRISPIN.

C'est à moi qu'il parle.

CLITANDRE.

Que veut dire ceci, Crispin.

CRIS-

CRISPIN.

Rien, Monsieur, c'est un petit échantillon, d'une recruë que Mr. de la Rose & moi, vous avons faite.

CHONCHON.

Oui, Monsieur, ces Messieurs m'ont choisi pour être un de vos Capitaines, & Mr. de la Rose vous ameine encore deux autres Capitaines qui ne veulent pas venir, mais nous les ferons bien marcher. Tenez les voilà.

SCENE DERNIERE.

GUILLEMIN, Me. PERNELLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, FILLON, CHONCHON, CRASSIN, ROBICHON, CRISPIN, LE SERGENT.

CRASSIN.

MOnsieur, c'est une friponnerie qu'on m'a faite, & je n'allois point chez vous pour m'enroler.

ROBICHON.

Mr. de la Rose, j'aurai raison de la violence que vous me faites.

LE SERGENT.

Vous direz tout cela quand nous serons en Flandre.

CLITANDRE.

Que veut donc dire cette mascarade?

CHONCHON.

Voilà de Jolies Filles, Monsieur de la Rose, si nous en enrolions quelqu'une.

LE SERGENT.

Paix, taisez vous, Monsieur le Capitaine.

CLITANDRE.

Crispin, veux tu parler.

CRISPIN.

Ma foi, Monsieur, j'en demande pardon à Monsieur Guillemin, mais ces Messieurs sont venus pour se faire mettre dans la Gazette, & je les ay mis dans vôtre Regiment.

CLITANDRE.

Comment! coquin.

CRASSIN.

C'est la verité, Monsieur; je ne veux point de la guerre.

ROBICHON.

Vous voyez bien, que ce n'est pas mon mestier.

CLITANDRE.

Je ne pretens pas y mener personne par force; ôtez leur cet équipage, Mr. de la Rose.

CRASSIN.

Par ma foi! voilà un honnête homme.

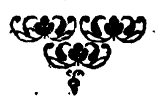
Mr. PERNELLE.

Vous le voyez, mon Frere, on ne pouvoit pas mieux choisir. Allons, venez chez moi, Monsieur, & depéchez vous d'être mon Neveu. Je me charge d'y faire consentir, mon Frere.

FILLON.

Et la Gazette, par ce moyen, aura dit vrai tu seras mariée.

FIN.



LA

LA COUPE ENCHANTÉE, COMEDIE.

PAR

MR. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M D. C C V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.



ACTEURS.

ENSELME, Gentil'homme Campagnard.

LELIE, Fils d'Enſelme.

JOSELIN, Gouverneur de Lelie.

BERTRAND, Fermier d'Enſelme.

MR. GRIFFOND, Gaſcon.

MR. TOBIE, Norman.

LUCINDE, File de Mr. Tobie.

THIBAUD, Fermier de Mr. Tobie.

PERRETTE, Femme de Thibaud.

La Scene eſt dans la Cour du Château d'Enſelme.

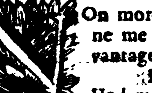


LA COUPE ENCHANTÉE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, LUCINDE, PERRETTE.

BERTRAND.



Non mordienne ! vous dis-je ; je ne me laisserai pas enjoller d'avantage.

LUCINDE.

He ! mon pauvre garçon.

BERTRAND.

Je n'en ferai rien ?

PERRETTE.

Auras tu le cœur si dur, que....

BERTRAND.

L'aurai dur comme un caillou.

LUCINDE.

Laisse nous ici seulement jusqu'à ce soir.

BERTRAND.

Je ne vous y laisserai pas un iota d'avantage. Ventregoine ! si quelqu'un vous alloit trouver enfermées dans ma logette, & que diroit-on ?

PERRETTE.

Ardé ! ce qu'on en diroit, seroit-il tant à ton desavantage ?

BERTRAND.

Testigué ! si nôtre Maître qui hait les femmes, venoit à vous trouver, où en serois je ?

LUCINDE.

Quand il sçaura que je suis une jeune fille, persecutée par une Belle-mere, abandonnée à sa sollicitation, à l'inimitié de mon propre Pere, & qui fuit la maison paternelle de crainte d'épouser un magot, qu'elle me veut donner, parce qu'il est son Neveu, mes larmes le toucheront ; il aura pitié de moi sans doute.

BERTRAND.

Morgué ! je vous dis, qu'il n'est point pitoiable, je le connois mieux que vous.

PERRETTE.

Et moi, je gage que ses larmes le débaucheront, comme elle m'ont débauchée ; je ne les vis pas plûtôt couler, que je me resolus d'abandonner mon ménage pour aller courir les champs avec elle ; quoiqu'il n'y ait qu'onze mois, que je sois mariée à Thibaud le Fermier de son Pere, qui est le meilleur homme du monde, & de la meilleure humeur. Est-ce que ton Maître sera plus rebarbatif que moi.

BERTRAND.

Ventredienne ! vous me feriés enrager. Est-ce que je ne sçavons pas bien, ce que je sçavons ?

LUCINDE.

Fais moi parler à ce jeune homme, que tu dis qui est son fils, je le toucherai, je m'assure, & je ne doute point qu'il ne fasse quelque chose auprés de son Pere en nôtre faveur.

BERTRAND.

He bien, he bien ! ne voilà-t'il pas ! Palsanguoi ! n'en dis bien vrai, qu'il n'y a rien de si dur que la tête d'une femme. Ne vous ay je pas dit, cervelle ignorante, que ce fils est le *tu autem* du sujet, pourquoi on reçoit ici les femmes comme un chien dans un jeu de quilles ? Que le Pere ne veut point que le Fils en voie aucune ? Que le Fils n'en connoît non plus que s'il n'y en avoit point au monde ? Et qu'il ne sçait pas seulement comme on les appelle ? Que le Pere sottement lui apprend tout cela ! Que le Fils croit tout cela sottement ? Et que... que... que diable, ne vous ay je pas dit tout cela !

PERRETTE.

He bien ! ouï, mais d'où vient qu'il ne veut pas que son Fils connoisse des femmes ? Est-ce une si mauvaise connoissance ?

BERTRAND.

D'où vient... d'où vient... He ! Esprit bouché, ne vous souvient-il pas que de fil en aiguille, je vous ai conté que le Pere avoit épouse une femme qui en sçavoit bien long ? Et que pour empêcher que son Fils n'ait comme l'y le même malencontre qu'il a l'y comme bien d'autres, il a juré son grand juron que jamais femme ne seroit de rien à ce Fils, & voilà ce qui fait justement que.... Mais ventreguienne ! que de babil ? Est-ce que vous ne voulez donc pas vous taire, & me tournez les talons ?

LUCINDE, *donnant de l'argent.*

Mon ami, mon pauvre ami.

BERTRAND, *fait le pleureux, mais il prend toûjours l'argent à bon compte.*

Mon ami, mon pauvre ami, jarnigué !

avoir la charité de tirer ce pauvre petit jeune homme de l'erreur, où l'on le fait vivre.

PERRETTE.

Oüais vous vous interessés bien pour lui. Si j'osois je croirois quelque chose.

LUCINDE.

Et que croirois tu?

PERRETTE.

Je croirois que vous ne feriés pas fâchée de l'avoir pour mari.

LUCINDE.

Tu ne sçais ce que tu dis.

PERRETTE.

Oh! par ma foi, j'ai mis les nés dessus.

LUCINDE.

Que veux tu dire?

PERRETTE.

Mon guieu! je ne suis pas si sotte que j'en aî la mine. Quand je vous le vis regarder hier avec tant d'attention, par le trou de serrure, je dis à part moi, vela nôtre Maîtresse Lucinde qui se prend. Et si ce grand dadais que n'on lui vouloit bailler pour Epoux, avoit eu aussi bonne mine que ce petit Estourneau-ci, je ne serions pas sorties de la maison.

LUCINDE.

Tu vois plus clair que moi, Perrette? je t'avoüe que je formai dés hier la resolution de faire tout mon possible pour détromper ce pauvre petit homme; Et que c'est à quoi j'ai pensé toute la nuit. Mais jusqu'à present je ne m'apperçois pas que mon cœur agisse par un autre mauvement, que par celui de la compassion.

PERRETTE.

Eh! oui, oui; vous autres grosses Dames vous n'allés point tout d'abord à la franquette: vous faites toûjours semblant de vous deguiser les choses. Pour moi, je n'y entends point tant de façons, & quand Thibaud me prit la main la premiere fois pour dancer, & qui me

la

la ferrit de toute sa force, je devinai du premier coup sans que cela vouloit dire. Et... mais qu'entends-je?

Thibaut crie derriere le Theatre, & ne paroît qu'aprés que Bertrand & Josselin sont seuls sur la Scene.

SCENE III.

THICAUD, LUCINDE, PERRETTE.

THIBAUD *derriere le Theatre.*

HAye, haye, haye!

LUCINDE.

Qu'elle voix a frappé mon oreille?

THIBAUD *derriere.*

Ho, ho, ho?

PERRETTE.

Ha! Madame, c'est la voix de notre Mari Thibaud, nous voila perduës.

LUCINDE.

Courons promtement nous cacher.

SCENE IV.

LUCINDE, THIBAUD, BERTRAND, PERRETTE.

BERTRAND. *Comme elles vont pour se cacher, elles rencontrent Bertrand.*

OU courés vous è fuiés de ce côté.

LUCINDE.

Thibaud le mari de Perrette vient par ici.

BER.

BERTAND.

Joſſelin le Gouverneur de nôtre petit Maitre vient par y là.

THIBAUD *derriere le Theatre,*

Hola, quelqu'un, hola ?

PERRETTE.

Entens tu ! c'eſt fait de nous s'il nous trouve.

SCENE V.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTAND, THIBAUD.

JOSSELIN *dans le Château.*

BErtrand, he ! Bertrand ?

BERTRAND.

Oyez vous ! nous ſommes flambés, s'il nous void.

LUCINDE.

Où nous cacher ?

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette, & n'en ouvrez la porte à perſonne.

SCENE VI.

JOSSELIN, BERTRAND, THIBAUD.

JOSSELIN.

QUi eſt-ce donc qui crie de la ſorte ?

BERTRAND.

Il faut que ce ſoit quelque paſſant, qui s'eſt égaré. Mais le voila ? THI-

THIBAUD.

Ha! parlez donc vous autres, êtes vous muets?

JOSSELIN.

Non.

THIBAUD.

Vous êtes donc sourds?

JOSSELIN.

Encor moins.

THIBAUD.

Et pourquoi donc ne répondez vous pas?

JOSSELIN.

Par ce qu'il ne nous plaît pas.

THIBAUD.

Palsanguél vous êtes trop drolles, puisque vous n'êtes ni sourds, ni muets, il faut que je vous embrasse, oui Morgué, je scis votre serviteur.

JOSSELIN.

Est-ce que nous nous connoissons?

THIBAUD.

Je ne sçai pas, je crois que nous ne nous sommes jamais veus.

JOSSELIN.

C'est-ce qui me semble?

THIBAUD.

Palsangué vous vla bien étonné?

JOSSELIN.

Et qui ne le seroit pas, nous ne nous connoissons point; & vous m'embrassez comme si nous nous étions veus toute nôtre vie.

THIBAUD.

Tesiigué, vous avés beau dire, je vôi à vôtre mine que vous êtes un bon vivant, & que vous m'enseignerez ce que je cherche:

JOSSELIN.

Et que cherchez vous?

THIBAUD.

Je chercher ma femme, ne l'avez vous point veuë.

JOS-

JOSSELIN.

Ha! vraiment oüi, c'est bien ici qu'il faut chercher des femmes.

THIBAUD.

Elle a nom Perrette. Elle s'en est enfuïe de de chez nous, palsangué! cela est bien drolle pour coure les champs aveuc que la Fille de Monsieur Tobie nôtre Maître, que l'on vouloit marier, maugré elle, au fils de Monsieur Griffond, Neveu de nôtre Maîtresse; je ne sçai Morgué comme les masques ont fagôtté tout ca; mais la nuit Perrertre se couchit auprés de moi, & puis je ne l'y trouve plus le lendemain; avez vous jamais rien veü de plus plaisant que ca?

JOSSELIN.

Cela est fort plaisant.

THIBAUD.

Ho! ce qu'il y a de plus recreatif, c'est qu'elles sont toutes fines seules, & comme elles sont morguoi bien jolies, si elles alloient rencontrer quelque gaillard, qui voulut en faire comme des choux de son jardin, elles seroient bien attrapées: tout franc quant je songe à cela, je n'en ri morguoi que du bout des dents.

JOSSELIN.

Que craignés vous?

THIBAUD.

Je crains... & que sai je moi, je crains... est ce que vous ne sçavez ce qu'on craint quant on ne sçait ou diable est sa femme?

JOSSELIN.

Si vous aviés envie de sçavoir ce qui en est, on pourroit vous donner satisfaction.

THIBAUD.

Bon, est-ce qu'on sçait jamais ca, pour s'en douter, passe; mais pour en être sur, nisse. J'aurois Morgué beau le demander à Perrette,

elle ne l'avoueroit jamais ; elle eſt trop deſſallée.

JOSSELIN.

Nous avons ici un moien ſur, pour en ſcavoir la verité.

THIBAUD.

Et qu'eſt-ce encore ?

JOSSELIN.

C'eſt une coupe, qui eſt entre les mains du Seigneur de ce Château ; quand elle eſt pleine de vin, ſi la femme de celui qui y boit, lui eſt fidelle, il n'en perd pas une goutte ; mais ſi elle eſt infidelle tout le vin repend à terre.

THIBAUD.

Cela eſt boufon ! & où diable a t'il pêché cela ?

JOSSELIN.

Il l'a achepté d'un Arabe, qui ſoit par compoſition, ou par enchantement y avoit attaché cette vertu.

THIBAUD.

Et pourquoi ce Mr. achepta-t'il ce joiau là ?

JOSSELIN.

Par curioſité.

THIBAUD.

Eſt-ce qu'il étoit marié ?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUD.

J'entens, j'entens ; il vouloit voir ſi ſa femme.... n'eſt ce pas.

JOSSELIN.

Juſtement !

THIBAUD.

D'abord qu'il eut la coupe il y but, je gage.

JOSSELIN.

Vous l'avés dit.

THIBAUD.

Elle répandit !

JOS-

JOSSELIN.

Non

THIBAUD.

Non.

JOSSELIN.

Non.

THIBAUD.

Morgué, c'est être bien plus heureux que sage! il s'en tint là?

JOSSELIN.

Non?

THIBAUD.

Il y rebut?

JOSSELIN.

Oui?

THIBAUD.

Testigué, vela un sot homme!

JOSSELIN.

Plus encor que vous ne le ditres.

THIBAUD.

Et comment donc, contés-moi cela pour rire.

JOSSELIN.

Il voulut éprouver sa femme.

THIBAUD.

Le Benêt.

JOSSELIN.

Il lui écrivit sous un nom supposé.

THIBAUD.

Le jocrisse?

JOSSELIN.

Il lui envoia des presens.

THIBAUD.

L'impertinent?

JOSSELIN.

Il lui donna un rendez vous.

THIBAUD.

Elle y vint?

JOSSELIN.

Est-ce qu'on peut resister aux presens?

THIBAUD.

Et comment cela ce passa-t'il ?

JOSSELIN.

En excuses du côté de la Dame ; en soufflets de la part du mari.

THIBAUD.

Elle les souffrit patiemment ?

JOSSELIN.

Oui, mais quelques jours aprés...

THIBAUD.

Il but encore dans la coupe ?

JOSSELIN.

Oui.

THIBAUD.

Et que fit la coupe ?

JOSSELIN.

Elle répandit...

THIBAUD.

Quand on n'a que ce qu'on merite, on ne s'en doit prendre qu'à soi.

JOSSELIN.

Il s'en prit à tout le monde, & vint de depit se loger dans ce Château écarté pour ne plus entendre parler de femme de sa vie.

THIBAUD.

Avec la coupe ?

JOSSELIN.

Avec la coupe ?

THIBAUD.

Et dequoi lui sert elle, puis qu'il n'a plus de femme.

JOSSELIN.

Elle sert à lui faire voir qu'il à beaucoup de confreres, & cela le console.

THIBAUD.

Et comment le voit-il ?

JOSSELIN.

Il engage tout les passans que le hazard conduit ici d'en faire l'espreuve.

THIBAUD.

Et depuis quand fait-il ce métier là ?

JOSSELIN.

Depuis quatorze à quinze ans.

THIBAUD.

En a t'il bien veu depuis ce tems-là ?

JOSSELIN.

Ho ! en quantité.

THIBAUD.

S'en est-il trouvé beaucoup qui ayent bû dans la coupe sans qu'elle ait répandu ?

JOSSELIN.

Cela est si rare que je m'en souviens quasi pas.

THIBAUD.

Par ma figue voila tout fin droit, ce qu'il faut pour boutter nôtre maître, & son bieau frere à la raison, l'un est un bon Normand qui a epousé une languedocienne, Sœur de l'autre, et l'autre est un Gascon, qui a epousé une Parisienne, comme ils sont logés vison visu, ils se tarabustons toûjours sur le Chapitre de leurs femmes. Je vás leur dire que la coupe les mettra d'acord, ils rodons au tour de cette Montagne pour aprendre des nouvelles de leur fille. Mais quel est-ce vilain Monsieur la ?

JOSSELIN.

C'est le Maître de la Coupe, & le Seigneur de ce Château.

SCE-

SCENE VII.

ENSELME, JOSSELIN, THIBAUT, BERTRAND.

ENSELME *fort échauffé.*

HA! Monsieur Josselin? mon pauvre Monsieur Josselin?

JOSSELIN.

Qui a t'il de nouveau, Monsieur?

ENSELME.

Je suis dans le plus grand de tous les embaras. Mon... qui est cet homme là?

JOSSELIN.

C'est un honnête Païsan, qui est en queste de sa femme? elle s'est échapée de chez lui avec une jeune fille, & pour les retrouver, il est avec une Paire de Messieurs qu'il va chercher pour venir faire l'essai de vôtre Coupe.

THIBAUD.

Je vais vous emmener de la pratique, laissez moi faire.

SCENE VIII.

ENSELME, JOSSELIN, BERTRAND.

ENSELME.

HA! vraiment la coupe, j'ai bien d'autres tintouains dans la tête.

JOSSELIN.

Qu'avez vous donc?

ENSELME.

Je viens de voir.. Ouf.

BERTRAND.

Auroit-il veu ces masques de femmes! Escoutons. *Il se met entre Josselin qui est à la gauche, & Enselme qui est à la droite du Theatre.*

ENSELME *donnant un soufflet à Bertrand.*

Je viens de voir... que fais tu là?

BERTRAND.

Rien.

ENSELME.

Va à ta besogne, & ne revient point qu'on ne t'appelle?

SCENE IX.

ENSELME, JOSSELIN.

ENSELME.

JE viens de voir mon Fils, le petit Pendart m'a fait des questions qui m'ont pensé mettre l'esprit sans dessus dessous. Il lui prend des curiosités, toutes contraires au chemin que je veux qu'il tienne;

JOSSELIN.

Ma foi Monsieur, si vous voulés que je vous parle franchement, il vous sera bien difficile de l'elever toûjours dans l'ignorance, ou vous voulés qu'il soit, je crains bien que toutes vos precautions ne deviennent inutiles, & que cette demangeaison qui vous tient de lui vouloir cacher qu'il y a des femmes au monde, ne porte d'avantage son petit genie aux connoissances du beau sexe.

EN-

ENSELME.

He ! qui l'instruira qu'il y a des femmes ?

JOSSELIN.

Tout, Monsieur, le bon sens premierement, oüi, ce certain bon sens, qui vient avec l'âge ; là, cet âge qui nous retire insensiblement des bras de l'enfance, pour nous conduire à la puberté ; l'esprit se porte à la conception de bien des choses ; la raison vient, & parmi plusieurs curiosités nous fait appercevoir que l'homme ne vient point sur la terre comme un champignon ; que c'est une petite machine, où il y a bien des ressorts. Ces ressorts viennent à se mouvoir par le moien du cœur ; ce mouvement du cœur échauffe la cervelle ; cette cervelle échauffée se forme des idées, qu'elle ne conçoit pas bien d'abord ; l'amour se met quelquefois de la partie ; il explique toutes ces Idées, il prend le soin de les rendre intelligibles ; & voilà comme la connoissance vient aux jeunes gens ordinairement malgré qu'on en ait.

ENSELME.

Tous ces raisonnemens sont les plus beaux du monde, mais je m'en mocque. Et j'empêcherai bien que mon Fils.... le voici. Je ne suis pas en état de lui parler ; mon desordre paroîtroit à sa vûë. Fortifiez-le dans mes pensées, pendant que je vais me remettre.



SCENE X.

LELIE, JOSSELIN.

LELIE.

D'Où vient, que mon Pere me fuit?

JOSSELIN.

Il a des affaires en tête. Lui voulez-vous quelque choses?

LELIE.

Je ne sçai?

JOSSELIN.

Vous ne sçavez.

LELIE.

Non, je ne sçai ce que je lui veux: Je ne sçai ce que je me veux à moi-même. Je sens bien que je m'ennuie; & je ne sçai pourquoi je m'ennuie.

JOSSELIN.

C'est que vous étes un petit indolant, qui n'avez pas l'esprit de joüir des beautez qui se presentent à vous.

LELIE.

He! qu'elles sont ces beautez?

JOSSELIN.

Le Ciel, la terre, le feu, l'eau, l'air, le jour, la nuit, le Soleil; la Lune, les Etoilles, les herbes, les prés, les fleurs, les fruits.

LELIE.

Ouï, tout cela est fort divertissant. Ha! mon cher Monsieur Josselin, je voudrois bien....

JOSSELIN.

Quoi?

L E L I E.

Vous ne le voudriez pas vous ?

J O S S E L I N.

Qu'est-ce encore ?

L E L I E

Promettez moi, que vous le voudrez ?

J O S S E L I N.

Selon.

L E L I E.

Je voudrois bien aller me promener autre part qu'ici.

J O S S E L I N.

Plait-il ?

L E L I E.

Ha ! je sçavois bien que vous ne le voudriez pas.

J O S S E L I N.

Avez vous oublié que vôtre Pere vous l'a défendu.

L E L I E.

He ! c'est parce qu'il me l'a défendu, que je meurs d'envie de le faire. Car enfin je m'imagine qu'il y a dans le monde des choses qu'il ne veut pas que je sçache, & ce sont ces choses que je m'imagine, que je brûle de sçavoir.

J O S S E L I N, *à part.*

Le petit frippon.

L E L I E.

Ho ! ça, Monsieur Josselin, en bonne verité, dites moi, ce que c'est que ces choses là ?

J O S S E L I N.

Qu'est-ce à dire, ces choses-là ?

L E L I E.

Ouï, qu'est-ce qu'il y a dans le monde qui n'est point ici ?

J O S S E L I N.

Rien.

L E L I E.

Vous mentez, Monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Point du tout.

LELIE.

On me cache bien des choses, Monsieur Josselin; vous lisez dans des livres, & mon Pere y sçait lire aussi. Pourquoi ne m'a t'on appris à y lire?

JOSSELIN.

On vous l'apprendra, donnez vous patience.

LELIE.

Je ne puis plus vivre comme cela, & c'est une honte d'être aussi ignorant que je le suis à mon âge.

JOSSELIN, *bas.*

Voilà un petit drôle, qu'il n'y aura plus moien de retenir.

LELIE.

He! si mon Pere venoit à mourir, Monsieur Josselin, car je sçai bien qu'on meurt; que deviendrois-je?

JOSSELIN.

Vous deviendrés mon Fils, & je serois vôtre Pere pourlors.

LELIE.

Vous vous mocquez de moi, Mr. Josselin. Ce n'est pas comme cela, que cela se fait, & ce seroit à mon tour d'être Pere de quelqu'un.

JOSSELIN.

He bien! vous seriez le mien, si vous vouliez, & je serois vôtre Fils moi.

LELIE.

Ho! ce n'est pas comme cela, que cela se fait, assûrement, vous ne voulez pas me le dire, mais je le sçaurai, vous avez beau faire.

JOSSELIN.

Ho! vous sçaurez vous sçaurez que vous étes un petit sot, & que vos discours me fatiguent.

LELIE.

Monsieur Josselin, si vous ne me menés promener, j'irai me promener tout seul, je vous en avertis.

JOS-

JOSSELIN.

Oüi, oüi je vais moi tout de ce pas avertir vôtre Pere de vos extravagances, & vous verrez aprés où je vous meneraï promener. Ho, ho, voiez, voiez le petit impudent avec ses promenades!

LELIE.

Il a beau dire, je sortirai d'ici, quand je devrois mourir sur le pas de la porte.

SCENE XI.

LUCINDE, LELIE, PERRETTE.

PERRETTE.

MAdame, le voilà tout seul.

LUCINDE.

Approchons nous, pour voir ce qu'il dira en nous voyant.

LELIE, *sans voir les deux femmes.*

Mon Pere n'est pourtant pas un bon Pere, de ne me pas montrer tout ce qu'il sçait. Et c'est ce qui fait que je n'ai pas de peine à me resoudre de le quitter.

PERRETTE.

Il ne faut point lui dire d'abord qui nous sommes, mais je gage bien qu'il le devinera.

LELIE.

Je m'imagine que tout ce qu'on ne veut pas que je sçache, est cent mille fois plus beau que ce que je sçai; je pense, je ne sçai, combien de choses toutes plus jolies les unes que les autres, & je meurs d'impatience de sçavoir si je pense juste. Mais que vois-je? Voilà

deux jeunes garçons joliment habillez. Je n'en ai point encore vû comme ceux là ; je voudrois bien les aborder, mais je ſuis tout hors de moi-même, & je n'ai preſque pas la force de parler. *Elles font la reverence. C'eſt endroit eſt un des plus plaiſants. Lelie eſt au milieu.* Ils ſe baiſſent, & puis ils ſe hauſſent ; qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LUCINDE.

Nous heſitons à vous aborder.

LELIE.

Ils parlent comme moi, que de queſtions je vais leur faire.

LUCINDE.

Vous paroiſſez étonné de nous voir ?

LELIE.

Ouï, je n'ai jamais rien vû de ſi beau que vous, ni qui m'ait tant fait de plaiſir à voir.

PERRETTE.

Ho ! mort de ma vie, que la nature eſt une belle choſe ?

LELIE.

D'où venez vous ? qui vous à conduits ici ? Eſt-ce mon Pere ou moi que vous y cherchez ? De grace, ne parlez point à mon Pere, & demeurez avec moi.

LUCINDE.

A ce que je puis juger, vous n'étes point fâché de nous voir.

LELIE.

Je n'ai jamais eu tant de joie.

PERRETTE.

Cela eſt admirable ! Et que croiez vous de nous s'il vous plaît ?

LELIE.

Ce que j'en crois ?

LUCINDE.

Ouï, qui ſommes nous ?

LELIE.

Les deux plus belles creatures du monde. Je n'ai jamais rien de plus parfait que vous, & je

je n'ai plus de curiosité pour tout le reste ; demeurez toûjours ici, & mon Pere & Monsieur Joffelin en seront ravis.

LUCINDE.

Vous en jugeriez autrement, si vous sçaviez ce que nous sommes.

LELIE.

He ! n'étes vous pas des hommes comme nous ?

PERRETTE.

Ho ! vraiment, non, il y a bien à dire.

LELIE.

Hors les habits & la beauté, je ni vois point de difference.

PERRETTE.

Ouïda ! C'est bien tout un, mais ce n'est pas de même.

LELIE.

Il est vrai, que je sens, en vous voyant, ce que je n'ai jamais senti. Ha ! si vous n'étes point des hommes ; dites-moi, ce que vous étes, je vous en conjure.

LUCINDE.

Vôtre cœur, ne peut-il pas vous l'expliquer tout-à-fait.

LELIE

Non, mais ce n'est pas la faute de mon cœur, c'est la faute de mon esprit.

PERRETTE.

He bien ! tenés mon pauvre enfant, bien loin d'être des hommes, nous en sommes tout le contraire.

LELIE.

Je ne vous entens point.

PERRETTE.

Vous nous entendrez avec le temps : mais qui aimez vous mieux de nous deux ? là, parlez franchement. N'est ce point moi ?

LELIE.

Je vous aime beaucoup, mais je l'aime infiniment d'avantage.

LUCINDE.

Tour de bon.

LELIE.

Tout de bon.

PERRETTE.

C'est à cause que vous étes la plus brave.

LELIE.

Non, non, je ne regarde point aux hàbits; mais je ne sçaurois vous dire ce que fait que je l'aime plus que vous.

LUCINDE.

Vous m'aimez donc?

LELIE.

Plus que toutes les choses du monde.

PERRETTE.

Mais que pensez-vous en l'aimant?

LELIE.

Mille choses que je n'ai jamais pensées.

LUCINDE.

N'en avez vous point à me dire?

LELIE.

Ho! quantité, mais je ne sçai comment m'exprimer.

PERRETTE.

He! que seriez vous prêt à faire pour lui prouver que vous l'aimez?

LELIE.

Tout

LUCINDE.

Voudriez-vous quitter ces lieux pour me suivre?

LELIE.

De tout mon cœur, pourvû que je vous suive toûjours.

SCENE XII.

JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, LELIE.

LELIE, *tout transporté de joye.*

HA! mon cher Monsieur Josselin, vous allez être ravi.

LUCINDE.

Ha Ciel!

JOSSELIN.

Que vois-je! tout est perdu. Ha! vraiment, voici bien pis que la promenade!

LELIE *va au devant de Josselin, & Perrette va se mettre à la droite de sa Maîtresse.*

Je n'en avois jamais vû; & je le sçavois bien moi, qu'il y avoit dans le monde quelque chose qu'on ne me disoit pas.

JOSSELIN.

Paix.

PERRETTE.

Qu'il a la mine rebarbative.

JOSSELIN.

He! d'où diantre ces deux carognes-là, sont-elles venuës?

LELIE.

Monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Taisez vous.

PERRETTE.

Comme il nous regarde.

LUCINDE.

Le vilain homme, que voilà!

JOSSELIN.

Qui vous à conduites ici inpudentes que vous êtes ? qui venez-vous faire ?

PERRETTE.

C'est pis qu'un loup garou.

LELIE.

Monsieur Josselin, ne les effarouchez pas ?

JOSSELIN.

Comment, petit fripon, vous osez.... *Apart.* Qu'elles sont jolies.

LUCINDE.

Si c'est un crime pour nous de nous trouver ici, il n'est pas difficile de le reparer, & nôtre dessein n'est pas d'y faire un long sejour.

JOSSELIN, *apart.*

Le beau visage qu'à celle ci.

PERRETTE.

Je ni serions pas venuës, si j'eussions crû, qu'on nous eut si mal réûçës.

JOSSELIN, *apart.*

Le drôle de petit air qu'a celle là.

LELIE.

N'est-il pas vrai, Monsieur Josselin, qu'il n'y a rien au monde de plus beau ?

JOSSELIN.

Non, cela n'est pas vrai. Vous ne sçavez ce que vous dites. Les deux jolis petits bouchons que voilà.

PERRETTE.

Il est enragé, comme il rouille les yeux.

LELIE.

Monsieur Josselin, menons ler à mon Pere.

JOSSELIN.

Comment petit effronté, à vôtre Pere ? tournez-moi les talons, & ne regardez pas derriere vous. *Il veut faire sortir Lelie, qui lui resiste.*

LELIE.

Je veux demeurer ici moi.

JOSSELIN.

Tournez-moi les talons, vous dis-je, & vous détallés au plus vîte.

LELIE.

He ! je ne veux pas qu'elles s'en aillent.

JOSSELIN, *bas.*

He ! je le veux moi, allez vîte...... Allez-vous cacher dans ma chambre au bout de cette Allée. Voilà la clef.

PERRETTE.

Comme il se radoucit, ferons-je bien d'y aller.

JOSSELIN.

Si vous ne dépêchez.... entrez dans le petit cabinet à main gauche. Allez vîte, allez.

LELIE.

Demeurez ici, je vous en conjure.

JOSSELIN.

Je vous l'ordonue, partez promptement.

LELIE, *toûjours fort échauffé.*

Pour la derniere fois, Monsieur Josselin.... Attendez moi, je vous prie, je cours trouver mon Pere, j'obtiendrai de lui que vous demeuriez ici, & Monsieur Josselin se repentira de vous avoir grondées. Attendez moi au moins, je reviendrai dans un moment.

SCENE XIII.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN.

JOSSELIN, *au milieu*

HA ! malheureuses petites femelles, sçavez-vous bien où vous étes, & le malheur qui vous talonne ?

LUCINDE.

Nous sçavons tout ce que vous pouvez nous dire, mais nous esperons tout de vôtre bonté.

JOSSELIN.

Que vous étes heureuses d'être belles ! sans cela... Ecoutez ! n'aillez pas vous entêter de ce petit vilain-là, ce seroit gâter toutes vos affaires,

PERRETTE.

Ho ! je ne boutrons rien dans la tête que de la bonne sorte.

JOSSELIN.

Son Pere veut enterrer toute sa race avec lui, & ne consentira jamais...

LUCINDE.

Mettez nous en lieu où nous puissions, vous aprendre nôtre infortune, & sçavoir de vous le conseil que nous devons suivre.

JOSSELIN.

Ma chambre est l'endroit où vous puissiez être le mieux cachées dans ce Château, & j'en veux bien courir les risques pour l'amour de vous, à condition que pour l'amour de moi...

PERRETTE.

Allez, mon bon Monsieur, vous voyez deux pauvres orphelines, qui ne sont nullement entachées du vice d'ingratitude.

JOSSELIN.

Venez suivez moi.

SCENE XIV.

LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, BERTRAND.

BERTRAND, *les surprend.*

HO palsanguié ! je vous prens sur le fait, je n'en suis plus que de moitié.

JOS-

JOSSELIN.

Voilà un marouffle qui vient bien mal à propos.

BERTRAND.

Testeguienne ! puisque vous voulez les fourer dans vôtre chambre, je ne serai pas pendu tout seul pour les avoir bouttées dans ma cahutte, vous le serez avec moi, je ne m'en soucie plus.

JOSSELIN.

Veux tu te taire.

BERTRAND.

Morgué ! je ne me taira point à moins que je ne retire mon épingle du jeu.

JOSSELIN.

Qu'entens tu par là ?

BERTRAND.

J'entens, que vous soyez pendu tout seul.

JOSSELIN.

Que veut dire cet animal là ?

ENSELME.

Je veux dire qu'à moins, que vous ne disiez, que c'est vous qui les avez cachées Par la sanguoi ! Je vais tout apprendre à nôtre Maître.

JOSSELIN.

He bien ! oüi ; je dirai, que c'est moi.

BERTRAND.

He bien ! je ne lui dirai donc rien, mais mardie ! point de tricherie.

PERRETTE.

J'entens quelqu'un.

BERTRAND.

Rentrez dans ma logette & ne vous montrez plus au moins.

JOSSELIN.

Chut ! où je te rendrai complice.

BERTRAND.

Motus ! où je descouvrirai le pot aux roses.

SCENE XV.

ENSELME, JOSSELIN, LELIE, BERTRAND.

LELIE, *toûjours fort transporté.*

OUi, mon Pere, il est impossible que vous me refusiez, quand vous les aurez vûs: Venez seulement. Où sont-ils? Qu'en avez-vous fait, Monsieur Josselin?

JOSSELIN.

Que veut-il dire?

ENSELME.

Je ne sçai ce qu'il me vient conter

LELIE.

Que sont-ils devenus, Bertrand?

BERTRAND.

A qui en veut-il donc?

LELIE.

Répondez moi, Monsieur Josselin, ou malgré la presence de mon Pere.

JOSSELIN.

Doucement, petit drôle, sur qu'elle herbe a-t'il marché?

LELIE *à Bertrand*

Eclairci moi, de ce que je veux sçavoir coquin.

BERTRAND.

Haye, haye! vous m'etranglez. Est-il devenu fou?

LELIE.

Ha! mon Pere, commandez qu'ou me les fasse retrouver, où j'en mourrai de desespoir.

ENSELME,

Quoi! qu'y a-il? que veux tu qu'on te rende? te voilà bien échauffé.

LE-

LELIE.

Cherchons pas tout. Si je ne les retrouve, je sçai bien à qui je m'en prendrai.

BERTRAND.

He! attendez, attendez, ce ne sont pas des moineaux que vous cherchez?

LELIE.

Non, traître, ce ne sont pas des moineaux.

BERTRAND.

He bien, morgué! quoi que ce puisse être. Allons les chercher nous deux, met avis que j'ai entendu quelque chose de ce côté-là, *il l'amene justement où elles ne sont pas.*

LELIE.

Courons-y, mon pauvre Bertrand ne me quitte pas. Monsieur Josselin, malheur à vous, si je ne les retrouve.

SCENE XVI.

ENSELME, JOSSELIN.

JOSSELIN.

DEs menaces! vous voyez comme il perd le respect.

ENSELME.

Qu'on l'arrête;

JOSSELIN.

Non, non & il vaut mieux qu'en courant, il aille dissiper ces vapeurs qui lui troublent l'imagirion.

ENSELME.

Mais je croi, qu'en effet, il est devenu fou; quel gualimatias m'a t'il fait?

JOSSELIN.

C'est justement une suitte de ce que je disois tan-

tantôt. Ce sont des idées qui lui passent par la cervelle. & je jurerois que ce sont des idées de femmes.

ENSELME.

Des idées de femmes! vous vous moquez, Monsieur Josselin, peut-on avoir des idées de ce qu'on n'a jamais vû.

JOSSELIN.

Belles merveilles. He! ne vous est-il jamais arrivé de faire des songes?

ENSELME.

Oui.

JOSSELIN.

Et de voir en dormant des choses que vous n'aviez jamais vûës, & que vous ne vous seriez même jamais imaginées si vous n'aviez dormi.

ENSELME.

D'accord, mais ce petit garçon-là ne dort point.

JOSSELIN.

Non vraiment, au contraire, je ne l'ai jamais vû si éveillé.

ENSELME.

Hé bien?

JOSSELIN.

He bien? il réve tout éveillé; & c'est justement ce qui est cause qu'il fait des contes à dormir de bout.

ENSELME.

Mais pourquoi lui vient-il des idées des femmes plûtôt que d'autres?

JOSSELIN.

C'est que ces animaux-là se fourrent par tout malgré qu'on en ait.

ENSELME.

Cela seroit bien horrible! que toutes mes précautions fussent inutiles.

JOSSELIN.

Elles le seront à coup sur, & dés à present je vous en donne ma parole.

EN-

ENSELME.

Il n'importe, & si je ne puis lui cacher absolument qu'il y ait des femmes, il ne les connoîtra que pour les haïr mortellement.

JOSSELIN.

Il ne les haïra point.

ENSELME.

Il les détestera en apprenant ce qu'elles sçavent faire. Mais qu'est-ceci.

JOSSELIN.

He! c'est ce bon Païsan qui vous amene ces deux personnes, pour faire l'essai de vôtre Coupe.

SCENE XVII.

ENSELME, JOSSELIN, LUCINDE, PERRETTE, MR. GRIFFOND, MR. TOBIE, THIBAUD.

PERRETTE. *à la fenêtre de la hutte sans être vûë.*

Le petit homme ni est pas, vous dis-je.

LUCINDE.

Il n'importe. Voyons d'ici ce qui se passe, puisque nous pouvons voir sans être vûës.

Mr. GRIFFOND.

Oui cadedis? je bous les dis, & je bous le soûtiens, bous étes un von sot veau frere.

THIBAUD, *entre ces deux Messieurs, qui se querellent fortement.*

Ha ha! Monsieur, au Mari de Madame vôtre Sœur?

PER-

PERRETTE.

Madame, c'eſt Thibaud.

Mr. TOBIE.

Sot! He! qu'eſt-ce? queu terminaiſon eſt ça?

LUCINDE.

Mon Pere & mon Oncle ſont ici.

Mr. TOBIE.

Nous ſommes gens de bien de nôtre race, & je ſerois mari qu'elle fut entichée des reproches qu'on fait à la vôtre?

THIBAUD.

He, he! Monſieur, le frere de Madame vôtre femme, vous n'y ſongez pas.

Mr. GRIFFOND.

Tu fais bien de m'appartenir.

Mr. TOBIE.

C'eſt le plus vilain endroit de ma vie.

THIBAUD.

Meſſieurs, Meſſieurs, venez, m'aider s'il vous plaît à mettre le hola entre deux beaux freres, qui ſe vont couper la gorge.

ENSELME, *paſſe entre'eux, & Joſſelin à la droite, Tobie eſt placé à la droite de Joſſelin.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc? qu'avez-vous, Meſſieurs, qui vous oblige à en venir aux invectives?

Mr. GRIFFOND, *eſt placé à la gauche, Thibaud eſt à ſa droite.*

Ha! Meſſieurs, ſerbiteur, je bous fais juge de ceci. Voici le fait, je fais l'honneur à ce Monſieur de donner mon fils, qui eſt noble comme moi, mordi! en mariage à ſa Fille, qui n'eſt qu'une ſimple roturiere, & parce que la beille des nopces la ſotte s'éclipſe de la caſe paternelle, il a l'inſolence de dire que c'eſt ma faute, & qu'elle a eu peut d'entrer dans mon alliance, à cauſe que je ſuis ſevere dans ma famille, & que je ne veux pas ſouffrir qu'aucun

gode-

gaudelureau aproche mon domaine de la Banleüe.

Mr. TOBIE.

Qu'est-ce ? je donne ma Fille qui aura dix mille livres de rente au Fils de feu, Monsieur, qui est gueux comme un rat, & parce qu'elle s'en est enfuie de chez moi, pour éviter ce mariage, il me dira en me traitant comme un, je ne sçai qui, que c'est, parce que je suis trop bon dans mon domestique, à cause que ma femme est toûjours autour de moi à m'étouffer de caresses, & que je souffre qu'elle m'appelle son petit Papa, son petit fanfan, son petit camuset, ce qui fait que ma maison est ouverte à tous les honnêtes gens.

JOSSELIN.

Voilà un different qu'il est assez facile d'accommoder, ces Messieurs se disent les choses de si bonne foi qu'on ne peut s'empêcher de les croire ; mais pour sçavoir lequel des deux s'est le plusfait aimer de sa femme par ses manieres ; vôtre Coupe Enchantée sera d'un secours merveilleux, & je suis sûr qu'elle les mettra d'accord ; je vais vous l'apporter.

ENSELME.

Allez, Monsieur Josselin, cela finira la dispute.

Mr. GRIFFOND.

Cet homme nous à fait recit de cette Coupe, & je serai ravi de connoître par elle, lequel est le fat de nous deux, je suis sûr que ce n'est pas moi.

Mr. TOBIE.

Nous en allons voir tout à l'heure un bien penaut, je sçai bien qui ce ne sera pas.

ENSELME.

Voici la Coupe.

Mr. TOBIE, *cependant que Josselin verse dans la Coupe.*

Donnez, donnez. Je serois fâché de n'en pas

pas faire essai le premier, pour vous montrer combien je suis sûr de mon fait. *Comme il aproche la Coupe de sa bouche, elle repand, & le vin lui réjaillit au visage, ce qui fait grandement rire Griffond.*

JOSSELIN.

Ha, hà !

Mr. TOBIÉ *fort surpris.*

Qui vois-je ? le vin est répandu, je pense.

JOSSELIN, *prenant le ton Normand.*

Hô ! par ma foi, le petit Papa, le petit Fanfan, le petit Camulet en tient.

Mr. GRIFFOND.

He donc ! qui de nous deux est le sat ? Hem ? Cadédis mon veau Frere vous me ferez raison de la conduite de ma Sœur.

Mr. TOBIE.

Voilà une méchante creature ! je ne l'aurois jamais crû.

JOSSELIN.

Quant elle viendra vous etouffer de caresses, je vous conseille de l'étrangler par bonne amitié.

Mr. TOBIE.

C'est chez vous qu'elle a sucé ce mauvais laitlà.

Mr. GRIFFOND.

Oui, oui cadédis ! l'abscinte n'est pas plus amere que le lait, que je leur fais succer. Bersés, bersés veau genimede, bous aller boir veau frere, à la santé de la compagnie. *Il veut boire, & la Coupe lui fait sauter le vin au nez, ce qui fait bien rire le Sieur Tobie, & les assistans.*

JOSSELIN.

Haïe, haïe, haïe.

Mr. GRIFFOND.

Bouais ! C'est que je ne la tiens pas droite. *Il reboit, elle repand.*

JOSSELIN.

Prenez donc garde.

ENSEMBLE.

Voyez, voyez ?

Mr. GRIFFOND.

La main me tremble. *Tout répand.*

JOSSELIN.

Ho! l'on aproche vôtre domaine de plus prés que de la banlieuë.

Mr. TOBIE.

Je sçavois que ce n'étoit pas ma faute. Je n'ai garde de donner ma Fille à vôtre Fils, il n'en feroit qu'une vraye rien qui vaille.

PERRETTE.

Madame, à quelque chose le malheur est bon.

Mr. GRIFFOND.

Ma foi, je n'y comprens plus rien. Monsieur est von, l'on le trahit. Je suis rigide, & l'on me trompe sandis! Comment faut-il donc faire abec ces diantres d'animaux là?

THIBAUD.

Mérguë! ça est embarassant.

Mr. GRIFFOND.

On s'en mordra les doigts, sans adieu.

SCENE XVIII.

ENSELME, MR. TOBIE, THIBAUD, JOSSELIN, LUCINDE & PERRETTE *à la fenêtre.*

ENSELME.

Jusqu'au revoir.

JOSSELIN.

Vous plaît il boire encore un coup.

JOSLELIN *à Thibaud.*

Ho! ça, à vous le dés, Pays. *Il presente la Coupe pleine de vin ou d'eau rougie, car ce seroit dommage de gâter du vin.*

THI-

THIBAUD.

A moi?

LUCINDE.

Perrette ton Mari va boire.

PERRETTE.

A quoi s'amuse-t'il? Ce n'est pas que je craigne rien, mais le cœur me tape.

JOSSELIN.

A cause que vous étes un bon Frere, en voila rasade ; beuvez.

THIBAUD.

Palsangué! je n'ai pas soif, & c'est seulement par curiosité, & pour sçavoir si vous étes aimé de vôtre femme. Beuvez.

THIBAUD.

Non morgué! je ne boirai point, & si le vin alloit se répandre par hazard? Testigué! voyés vous je suis mal adroit de ma nature, Quand je sçaurois-cà, en serois je plus gras? En aurois-je la janbe plus droite? En dormirois-je plus que des deux yeux? En mangerois-je autrement que par la bouche! Non pargué! C'est pourquoi, Frere, je suis vôtre serviteur, je ne boirai point.

PERRETTE.

Je ne croiois pas que vôtre homme fut si advisé.

JOSSELIN.

Voilà un rustre d'assez bon sens.

ENSELME.

C'est ce qui me semble, & je suis quasi fâché de n'avoir pas été de son humeur.

Mr. TOBIE.

Ho! pardi, mon Fermier, vous avez plus d'esprit que vôtre Maitre, je vous le cede.

THIBAUD.

Jarnigué! je ne sçai pas si je fais bien, mais je sçai bien que je serois fâché de faire autrement. J'aime Perrette, elle est ma femme ; & quand elle seroit la femme d'un autre, elle ne

me

me plairoit pas d'avantage. Je ne sçai si je lui plais sin firmement, elle en fait le semblant du moins, je ne rentre de fois chez moi, que je ne la retrouve tin telle que je l'ai laissée, il n'ya pas un iota à dire : elle aime à batifoler, je suis d'humeur batifolante, je batifolons sans cesse ; & si je m'allois mettre dans la cervelle tous vos Engeins graigniaux, adieu le batifolage. Non palsanguoi ! je n'en fairai rien.

JOSELIN.

Voilà comme je veux être, & si je me marie, mais je ne me marierai pas.

PERRETTE.

Madame, je suis si aise que je ne sçaurois plus m'en tenir. Il faut que j'aille embrasser nôtre homme. *Elle se retire de la fenêtre.*

LUÇINDE.

Attens Perrette, que vas tu faire ?

JOSSELIN.

Voilà la perle des Maris, ami touche là ?

THIBAUD.

Vôtre Valet.

Mr. TOBIE.

Voilà l'exemple des honnêtes gens. Embrasse-moi.

THIBAUD.

Vôtre Serviteur.

ENSELME.

Voilà le miroir de la vie paisible.

THIBAUD.

Vôtre tres-humble.

PERRETTE, *à la gauche de son Mari & lui frapant sur l'épaule.*

Voilà un vrai homme à femme. Ha ! que je te baiserai tantôt.

THIBAUD.

He ! testigué, c'est Perrette.

ENSELME, *extraordinairement surpris.*

Que vois je ? des femmes.

THIBAUD.

Je n'ai morgué pas voulu boire dans la Coupe, elle eut peut être dit quelque chose qui m'auroit chagrigné.

PERRETTE.

Elle n'eût rien dit, mais tu as bien fait, je t'en aime d'avantage.

Mr. TOBIE.

Perrette, qu'as tu fait de ma Fille ?

LUCINDE.

La voilà, mon Pere, qui se jette à vos genoux, pour vous demander pardon.

Mr. TOBIE.

Va ma Fille, je te pardonne.

ENSELME.

Par quels moyens ces femmes sont-elles entrées chez moi.

JOSSELIN.

Je ne sçai, ce sont peut-être elles, qui ont fait naître à Monsieur vôtre Fils les idées . .

SCENE XIX.

ENSELME, Mr. TOBIE, LELIE, LUCINDE, PERRETTE, JOSSELIN, THIBAUD, BERTRAND.

BERTRAND, *arrêtant Lelie.*

Ce n'est pas par là, vous dis-je.

LELIE, *vient se placer entre Enselme & Lucinde.*

Non, non, laisse moi ; mais que vois-je ? Ha ! c'est-ce que je cherche. Ouï, mon Pere, les voilà. Souffrez que je les ameine à ma chambre, je vous promets de n'en sortir jamais.

EN-

ENSELME.

Où suis je ? que vois je ? qu'entens je ?

LELIE.

Ha ! mon Pere, n'allez pas gronder, de peur de les effaroucher encore.

ENSELME.

C'en est fait, la destinée & la nature sont plus fortes que mes raisonnemens. Vôtre seule presence lui en a plus appris en un moment que je ne lui en avois caché pendant seize années.

JOSSELIN.

Cela est admirable.

ENSELME.

Je commence, moi même, à me rendre à la raison, & je vais changer de manieres.

Mr. TOBIE.

Qu'est ce que tout ceci.

ENSELME.

Vous le sçaurez, Monsieur, en attendant qu'on vous l'apprenne, je vous dirai seulement que mon Fils à beaucoup de noblesse, & plus de bien, & qu'il ne tiendra qu'à vous d'unir sa destinée à celle de mademoiselle vôtre Fille.

Mr. TOBIE.

Volontiers. J'en serai ravi, & cela féra enrager ma femme.

LELIE.

Je ne comprens rien à tout ces discours. Que veulent-ils dire, Monsieur Josselin.

JOSSELIN.

Cette belle vous l'aprendra.

ENSELME.

Ouï, mon Fils, je vous la donne en mariage.

LELIE.

En mariage ? cela signifie t'il, quelle demeurera toûjours avec moi, mon Pere ?

ENSELME.

Ouï, mon Fils.

LELIE.

Qu'elle joie ? Ha ! mon Pere, que je vous ay d'obligation.

JOSSELIN.

Jamais le petit fripon l'a embrassée si fort.

THIBAUD.

Pargué ! Perrette tout cela est drôle.

PERRETTE.

Oui, tout cela est bel & bon ; mais cette chienne de Coupe, que deviendra-t'elle ? qu'il n'en soit plus parlé ; car quoique je ne craignons rien, je ne dormirions point en repos, voyez vous ?

ENSELME.

Qu'elle ne vous inquiete point. Je la briserai en vôtre presence.

JOSSELIN.

Quelqu'un veut-il faire essai de la Coupe ? qu'il se dépêche : mais franchement je ne conseille à personne d'y boire, & l'exemple du Païsan est, sur ma foi, le meilleur à suivre.



FIN.

LA FOLLE ENCHERE,

COMEDIE.

PAR

MR. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M D. CCV.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.



ACTEURS.

MADAME ARGANTE.
ERASTE, fils de Madame Argante.
ANGELIQUE, Maistresse d'Eraste déguisée en Cavalier.
LISETTE, Domestique de Madame Argante.
MONSIEUR DE BONNEFOY, Notaire.
JASMIN, Laquais de Madame Argante.
MERLIN, CHAMPAGNE, LA FLEUR, } Valets d'Eraste.

La Scene est chez Madame Argante.



LA FOLLE ENCHERE. COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MERLIN, CHAMPAGNE.

MERLIN.

HE' bien Monsieur Champagne, ou diantre venez-vous, vous n'avez que faire icy.

CHAMPAGNE.

Tu ne me dis pas la moitié des choses.

MERLIN.

Allez vous-en m'attendre où je vous ay dit.

CHAMPAGNE.

Mais ce Carosse.

MERLIN.

Il est tout prest.

CHAMPAGNE.

N'y passerai-je point en chemin fesant.

MERLIN.

Non.

CHAMPAGNE.

Mon bonnet coëffé, mes fontanges.

MERLIN.

Tout l'equipage est au logis : Vat'en bourreau, & me laisse icy.

CHAMPAGNE.

Si quelque chose manque, Monsieur s'en prendra à moy.

MERLIN.

Rien ne manquera, je t'en réponds,

CHAMPAGNE.

A dieu donc.

MERLIN.

Il faut prendre la Fleur avec toy.

CHAMPAGNE.

Je l'ameneray.

MERLIN.

Ecoute, écoute, ne t'avise pas de laisser ta moustache au moins.

CHAMPAGNE.

Tu as bien fait de m'en advertir, je l'aurois oublié : Voicy Monsieur, je vais t'attendre de pied ferme.

SCENE II.

ERASTE, MERLIN.

ERASTE.

HE' bien, verray-je la fin de tout cecy, Angelique demeurera-t'elle encore long-temp déguisée sous les apparences trompeuses d'un autre sexe que le sien, je suis dans une impatience....

MERLIN.

Allons bride en main, s'il vous plaist, l'impatien-

patience la plus violente n'avance pas un affaire du moindre petit moment.

ERASTE.

Avec qu'elle dureté, avec quelle prevention ma mere a refusé de consentir à mon mariage, sans vouloir apprendre même ny le nom ny la famille de la personne que j'aime.

MERLIN.

Mais en revanche Monsieur, avec quelle fermeté, avec quelle grandeur d'ame vous estes-vous resolu à la fourber.

ERASTE.

Quelle raison peut-elle avoir euë.

MERLIN.

Monsieur elle veût être jeune, en dépit de la nature, en vous mariant vous la feriez grand mere, & le titre de grand' mere vieillit ordinairement une femme de quinze bonnes années des plus complettes.

ERASTE.

Il faudra bien pourtant.....

MERLIN.

Oh asseurément il faudra bien qu'elle la devienne, vertu de ma vie, vous n'estes ny de taille ny d'humeur à mourir sans heritiers, je vous connois.

ERASTE.

Mon pauvre Merlin, je veux tenter aujourd'huy l'execution de ce que nous avons projetté.

MERLIN.

Il faut sçavoir auparavant au juste dans quelle situation est le cœur de Madame vostre mere pour le petit Comte supposé.

ERASTE.

Elle l'aime à la fureur, je t'en réponds, Angelique est charmante dans ce déguisement.

MERLIN.

Elle s'y plaist assez à elle-même, & je ne sçai si elle a autant d'empressement que vous de le voir finir.

ERASTE.

Pour moy je ne puis vivre dans l'incertitude.

MERLIN.

On vous en tirera le plûtôt qu'on poura, Madame vostre mere ne me soupçonne point d'estre à vous.

ERASTE.

Comment le soupçonneroit-elle, nous ne venons jamais chez elle, ny toy ny moy, que quand nous sommes seurs de ne l'a point trouver.

MERLIN.

C'est une étrange mere franchement, & la noble aversion qu'elle a pour vous, merite assez la petite friponnerie que nous allons luy faire.

ERASTE.

Mais crois-tu que Champagne ait assez d'esprit.

MERLIN.

Comment assez d'esprit, c'est un de mes éleves, il fera la fausse Marquise à merveille, ne vous mettez pas en peine, Lisette est dans vos interêts.

ERASTE.

J'ay tout lieu de le présumer.

MERLIN.

Assurez-vous-en, & le Notaire de Madame vôtre mere ?

ERASTE.

J'ay vaincu ses scrupules, il ne tient plus qu'à de l'argent.

MERLIN.

Il est bon homme.

ERASTE.

Le meilleur homme du monde, mais il m'a demandé mille écus pour me rendre un si bon office.

MERLIN.

Mille écus, c'est donner les choses pour rien, je tireray cette somme de Madame vôtre mere, &

& quelque chose de plus même : comme j'a-
vois préveu que nous aurions besoin d'argent,
j'ay déja pris mes mesures, & la machine est
toute trouvée : Voicy Lisette.

SCENE III.

ERASTE, LISETTE, MERLIN.

ERASTE.

JE t'attendois avec impatience, hé bien ma chere Lisette peus-tu me rendre un compte exact des sentimens de ma mere, t'a t'elle ouvert son cœur, crois-tu sa tendresse assez forte....

LISETTE.

Cela passe l'imagination, & je ne sçais pas si vous ne devriez point faire conscience d'avoir aidé à la mettre dans l'état où elle est.

MERLIN.

Comment conscience ! une mere, parce qu'elle est maîtresse de tout le bien, se croira en droit de faire enrager Monsieur son fils, elle luy refusera son consentement pour un mariage honnête : Elle ne voudra luy faire aucunes avances sur sa succession, & moy qui fais profession d'être le vangeur des injustices, je verray cela d'un œil tranquile ; non, je ne feray point ce tort à ma reputation, & la bonne Dame apprendra à se connoître en gens sur ma parole.

LISETTE.

Un de mes étonnemens, est qu'elle s'y connoisse si peu, car enfin quelque bon air qu'ait Mademoiselle Angélique, quelque peu embarassée qu'elle soit de son déguisement, une fille

n'est point faire comme un homme, & je m'appercevrois fort bien de la difference.

MERLIN.

Oh diable, tu es une connoisseuse.

ERASTE.

Ma pauvre Lisette, garde-toy bien de rien dire qui puisse donner à ma mere aucun soupçon de la verité.

LISETTE.

Ne craignez rien, je suis bonne personne, mais dépeschez-vous de venir au fait, elle pourroit à la fin s'appercevoir que Monsieur le Comte n'est qu'une Comtesse.

ERASTE.

Elle a raison, il est temps d'agir.

MERLIN.

Agissons donc, j'y consens; allez avertir Angelique de se rendre icy. Le Chevalier de Pharnabasac veut estre payé; elle sçait ce que cela signifie, pour vous attendez mes ordres chez le Notaire, j'iray vous porter les trois cens Louïs moy-même. Adieu, voicy bientost les moments qui decideront de nostre destinée.

ERASTE.

Si vous me l'a rendez heureuse, je vous promets de la partager avec vous.

MERLIN.

Les belles paroles ne coustent rien.

ERASTE.

Ce ne sont point de simples paroles; tien Lisette, je suis fâché qu'il n'y ait que trente pistolles dans ma bourse, mais achetes-en des fontanges, je te prie.

LISETEE.

Voila le plus heureux présage du monde.

MERLIN.

Monsieur:

ERASTE.

Que veux-tu?

MER-

MERLIN.

Ne trouuez-vous point que j'aurois besoin d'un petit chapeau.

ERASTE.

Je n'auray jamais rien qui ne soit à toy sur ma parole.

SCENE IV.

LISETTE, MERLIN.

MERLIN.

TE voila assez bien en fontangée, à ce qu'il me semble.

LISETTE.

L'aimable petit homme que ton Maître.

MERLIN.

Tu ne l'avois jamais trouvé si joly.

LISETTE.

Moy je l'ay toûjours aimé d'inclination, il faut sçavoir tous les soins que j'ay pris pour mettre l'esprit de Madame dans la situation dont nous avons besoin pour le succés de nôtre entreprise.

MERLIN.

Et penses-tu qu'il y soit, la parlons serieusement, donne-t'elle de bonne foy dans le parfait amour, est-elle bien persuadée....

LISETTE.

Et comment voudrois-tu qu'elle ne le fut pas, elle est vieillote & tres coquette : Un jeune garçon, ou qui paroist l'être du moins tout des plus beaux, & des mieux faits, s'attache à luy en conter : elle feroit bien ennemie d'elle-même si elle ne croyoit pas.

MERLIN.

Tu as raison.

LISETTE.

Il luy dit qu'elle est jeune & jolie, y a-t'il rien de plus facile à persuader : elle est bien contente d'elle de puis quelque temps.

MERLIN.

Et les miroirs ne troublent-ils point un peu son petit contentement.

LISETTE.

Bon les miroirs, je parirois qu'elle s'est mis en teste que le goust change pour les visages, & que les plus ridez deviennent les plus à la mode.

MERLIN.

Mais en effet il y a mille Coquettes à Paris qui n'en portent point d'autres. Venons au fait, est elle prevenuë que Monsieur le Comte dépend d'un pere avare, fâcheux, violent, imperieux, bourru, capricieux, brutal même ; il étoit bon d'aller jusque là.

LISETTE.

Comme je sçais que c'est toy qui dois faire ce pere là, j'en ay fait un portrait le plus impertinent qu'il m'a esté possible.

MERLIN.

Fort bien, luy a-t'on fait entendre que ce pere a une fille qu'il aime tendrement, & qu'il veut absolument la voir mariée avant que de souffrir aucun établissement à Monsieur son fils.

LISETTE.

Nous ne l'en retenons d'autre chose.

MERLIN.

Fort bien, c'est le nœud de l'affaire : Monsieur le Comte a-t'il fait connoître adroitement à Madame Argante qu'il a besoin d'argent.

LISETTE.

Elle en est parfaitement persuadée, mais la Dame est avare, je t'en advertis.

MERLIN.

Il n'importe, elle est amoureuse, je te réponds de tout, tu n'a qu'à faire la guerre à l'œil, & à nous seconder Champagne & moy.

LI-

LISETTE.

Voicy Madame, il seroit bon qu'elle ne te vist pas.

MERLIN.

Cela ne gâtera rien, au contraire j'ay une botte à luy porter.

SCENE V.

Mad. ARGANTE, LISETTE, MERLIN.

Mad. ARGANTE.

AH ma pauvre Lisette, je me meurs de chagrin.

LISETTE.

Comment donc Madame, qu'y a-t'il de nouveau.

Mad. ARGANTE.

Je n'en puis plus, je suis au desespoir, qui est cet homme-là?

LISETTE.

C'est;

Mad. ARGANTE.

Quoy c'est? que veux-tu mon enfant, qui t'ameine icy?

MERLIN.

C'est ma Maîtresse qui m'y envoye Madame.

Mad ARGANTE.

Et qui est-elle t'a maîtresse.

MERLIN.

La Marquise de la Tribaudiere. Madame, j'apportois un billet de sa part à Monsieur le Comte.

Mad.

Mad. ARGANTE.

Un billet à Monsieur le Comte ?

MERLIN.

Ouy, Madame, mais je vais dire à ma maîtresse que je ne l'ay point trouvé, & que j'ay eu seulement l'honneur de faire la reverence à Madame sa grand' mere.

Mad. ARGANTE.

Commenr grand' mere, grand' mere, moy, moy, grand' mere ; mais voyez un peu cet insolent ? est ce que j'ay l'air d'une grand' mere.

LISETTE.

On ne peut pas se méprendre plus grossierement.

Mad. ARGANTE.

Il semble que tout soit fait aujourd'huy pour me desesperer.

LISETTE.

Que vous est-il donc arrivé ?

Mad. ARGANTE.

Je viens de rencontrer le petit Comte dans un carosse.

LISETTE.

Hé bien Madame,

Mad. ARGANTE.

Mon coquin de fils étoit avec luy.

LISETTE.

Quoy, Madame, est-ce qu'ils se connoissent ?

Mad. ARGANTE.

Je ne crois pas ; mais Eraste aura sceu que nous aimons, il luy va faire cent sots contens de moy.

LISETTE.

Oh Madame ! il a trop de respect :

Mad. ARGANTE.

Luy du respect, c'est nn petit dénaturé qui ne veut pas que je me marie.

LISETTE.

Le petit redicule.

Mad. ARGANTE.

Il porte exprés des perruques brunes, & il dit par tout qu'il a trentecinq ans, pour m'empescher de paroistre aussi jeune que je la suis.

LISETTE.

Le méchant esprit, il n'en a pas encore vingt, je gage.

Mad. ARGANTE.

Asseurément il ne les a pas, & quand je le fis, j'estois si jeune, si jeune, que c'est un miracle que je l'aye fait.

LISETTE.

Et le petit ingrat ne vous sçait point de gré d'avoir fait un miracle.

Mad. ARGANTE.

Je me vangeray de son ingratitude, & je veux me dépescher de devenir Comtesse.

LISETTE.

Vous ne sçauriez prendre un meilleur party.

Mad. ARGANTE.

Tout ce qui m'inquiete, c'est que ce petit Comte est bien joly homme, & les jolis gens aujourd'huy sont rarement sans beaucoup d'intrigues.

LISETTE.

Et quand il en auroit, Madame, il ne devroit vous en paroistre que plus aimable: De bonne foy vous accommoderiez-vous d'un amant qui n'auroit aucun sacrifice à vous faire.

Mad. ARGANTE.

Non, mais je ne voudrois point un mary qui me sacrifiât à ses maîtresses.

LISETTE.

Ma foy, Madame, je répondrois bien de celuy-cy, & je mettrois ma main au feu qu'il ne vous fera jamais d'infidelité.

Mad. ARGANTE.

Tu vois qu'on lui envoye des billets jusques chez moy.

LISETTE.

Ce n'est pas sa fante :

Mad. ARGANTE.

Je sçauray bien des choses avant qu'il soit peu.

LISETTE.

Comment donc Madame ?

Mad. ARGANTE.

Il y a une adroite de par le monde, qui depuis quelques jours prend soin d'observer sa conduite.

SCENE VI.

MADAME ARGANTE, LISETTE, JASSEMIN.

JASSEMIN.

VOila cette grosse Madame qui fut hier si long-temps avec vous.

MADAME ARGANTE.

C'est elle qui vient m'apprendre des nouvelles, demeure icy Lisette, & si le Comte vient tu l'amuseras quelques momens.

SCENE VII.

LISETTE seule.

OUy par ma foy, tout ce cy pouroit bien ne pas tourner aussi heureusement que Monsieur Merlin se l'est imaginé ; cette femme est soupçonneuse, elle cherche à découvrir quelques intrigues de nostre petit Comte, & elle découvrira, peut-estre qu'il ne luy est pas possible d'en avoir ; mais le voicy.

SCENE VIII.

ANGELIQUE en habit d'homme, LISETTE.

ANGELIQUE.

EH? non, non, mon enfant, dis à ta maîtresse que cela ne se peut, j'ay d'autres affaires, j'ay d'autres affaires, te dis je; Voila trente fois que je te le repete, fais moy le plaisir de ne me plus importuner.

LISETTE.

Vous vous expliquez cruellement, & vous avez, à ce que je vois, plus de bonnes fortunes que vous n'en voulez.

ANGELIQUE.

Ah le fatiguant métier que celuy d'un joly homme, je ne le fais qu'en apparence, & je n'ay pas un moment à moy, femmes de robe Maltotieres, femmes de qualité bourgeoises, on ne sçait de quel costé tourner, il y a la femme d'un Banquer qui me persecute & par tout où je suis il pleut des grisons & des billets de sa part.

LISETTE.

Voila de pauvres femmes bien mal adressées ! est-il possible que tant de froideur ne rebutte point les unes, ou ne fasse point ouvrir les yeux aux autres, je m'étonne que quelque rusée n'en devine point la veritable raison.

ANGELIQUE.

Parbleu je les défie toutes tant qu'elles sont de la deviner arrivée depuis trois mois seulement de la Province la plus reculée, je n'ay commencé à briller dans le beau monde que sous ce déguisement, & de l'air dont je fais le jeune

jeune homme, je donne aux yeux les plus penetrans à démſler que je ne le ſuis pas.

LISETTE.

Ouy pour les airs de nos jeunes gens, vous les prenez tous à merveille, & il ſemble que vous les ayez étudiez toute voſtre vie.

ANGELIQUE.

Je les copie d'un bout à l'autre, je n'ay de complaiſance que pour moy, des égards pour qui que ce ſoit, un palſanbleu ne me coûte rien devant des femmes de qualité, meſme je bruſque de ſang froid la plus jolie perſonne du monde; Je ſuis inſolent avec les perſonnes de robe, honeſte & civil pour les gens d'épée, pour les Abbez je les deſole, je prens force tabac d'aſſez bonne grace, & je ſerois parfait jeune homme ſi je pouvois devenir yvrogne.

LISETTE.

Il eſt vray, c'eſt la ſeule choſe qui vous manque; mais toutes ces perfections ne ſerviront de rien pour voſtre affaire, & Madame Argante eſt peut-eſtre détrompée à l'heure qu'il eſt.

ANGELIQUE.

Comment?

LISETTE.

Elle vous a fait épier, & on luy rend compte de tout.

ANGELIQUE.

Ah! je ſçais ce que c'eſt, ſon eſpion eſt à nous, on ne luy dit rien que Merlin n'ait diété, & les ſoins qu'elle a pris ne ſerviront qu'à la mieux tromper.

LISETTE.

Cela eſt heureux, elle vient de voir Eraſte avec vous.

ANGELIQUE.

Nous l'avons bien voulu:

LISETTE.

C'eſt à dire que nous touchons au dénoument.

ANGE-

ANGELIQUE.

Je ne l'envisage qu'avec frayeur, & j'aurois voulu pouvoir estre heureuse sans le recours de tous les artifices dont nous nous servons.

LISETTE.

Ces bons sentimens excusent tout ; c'est une belle chose que l'intention.

ANGELIQUE.

Merlin ne va-t'il pas venir.

LISETTE.

Aparrement vous estes instruite de tout ce que vous avez à faire.

ANGELIQUE.

Je sçais mes roolles par cœur.

LISETTE.

Songez à vous en bien tirer, je crois entendre Madame.

ANGELIQUE.

Tu ne me disois pas qu'elle estoit au logis, si elle nous avoit écoutées.

LISETTE.

Elle pouroit avoir écouté sans avoir entendu, la salle est grande, & la bonne Dame n'a pas l'oreille fine ; mais pour plus de seureté cachez-vous un moment, & me laissez prendre langue ; dépeschez viste, la voicy, elle ne paroist pas de bonne humeur.

SCENE IX.

Mad. ARGANTE. LISETTE.

Mad. ARGANTE.

HE bien Lisette, il n'est point venu ?

LISETTE.

Non, Madame.

Mad. ARGANTE.

Le ſcelerat, il n'a envoyé perſonne.

LISETTE.

Non, Madame.

Mad. ARGANTE.

Petit monſtre de perfidie!

LISETTE.

Voſtre chagrin eſt encore augmenté.

Mad. ARGANTE.

Tu ſçais les termes où nous en ſommes, & tu vois bien par ſes manieres, qu'il ne tient qu'à moy de l'épouſer.

LISETTE.

Hé bien Madame.

Mad. ARGANTE.

Hé bien Liſette, il eſt dans la meſme diſpoſition pour une douzaine d'autres.

LISETTE.

Pour une douzaine d'autres.

Mad. ARGANTE.

Il y a entr'autres une certaine vieille Marquiſe, avec qui l'on dit qu'il a des engagemens tres-forts.

LISETTE.

Hâtez-vous de le prendre Madame, il vous échappera, vous n'avez point de temps à perdre: Le voicy.

Mad. ARGANTE.

Ah! ma pauvre Liſette, malgré tout ce qu'on m'en a dit, je n'auray pas la force de le quereller.

LISETTE.

La prauvre femme.



SCENE X.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

EN verité, Madame, il m'a fallu essuyer ce matin une fatigante conversation.

Mad. ARGANTE.

Mon coquin de fils aura parlé, je l'avois bien prévû.

ANGELIQUE.

Le déplaisant animal qu'une vieille amoureuse.

LISETTE.

Le beau compliment à luy faire.

Mad. ARGANTE.

Elles ne vous paroissent pas toutes si affreuses, Monsieur, & certaine Marquise entr'autres...

ANGELIQUE.

Oüy, Madame, justement; c'est une Marquise qui m'a tant ennuié. La vieille folle.

LISETTE.

N'est ce point elle qui vous envoye chercher jusques icy.

ANGELIQUE.

C'est elle même apparemment.

LISETTE.

Je ne sçais point quel âge elle a, mais son valet de chambre prend tout le monde pour des grand-meres : Demandez à Madame.

Mad. ARGANTE.

Tay-toy Lisette, on n'a que faire de sçavoir ces sortes de bagatelles.

ANGELIQUE.

C'est une femme qui me desole, elle me perd de reputation. Comment, Madame, elle publie par tout que je suis amoureux d'elle, que je brûle d'impatience de devenir son mary.

Mad. NRGANTE.

Il est vray que toute la terre en parle de la même maniere.

ANGELIQUE.

Ce bruit est venu jusqu'à vous.

LISETTE.

Vrayment, vrayment, il nous en est venu de bien plus terribles.

ANGELIQUE.

Quoy Lisette!

LISETTE.

On a fait entendre à Madame, que vous êtes le Heros de la coquetterie.

ANGELIQUE.

Moy le Heros, j'en suis le martyr, & malgré toute la tendresse que j'ay pour vous, je seray forcé de vous quitter, & d'aller faire le reste de la Campagne.

Mad. ARGANTE.

Le reste de la Campagne; que dites-vous?

ANGELIQUE.

Je suis accablé d'avantures; la plus-part des jeunes gens sont à l'armée, toutes les Coquettes de Paris me tombent sur les bras.

LISETTE.

Et mort de ma vie qu'elles sont folles, il y a tant d'autres gens qui ne sçavent que faire; & la Robe ne fournit-elle pas d'aussi jolis hommes que l'Epée, il me semble pour moy qu'un jeune Advocat, vaut encore mieux qu'un vieux Colonel pendant le quartier d'hyver.

ANGELIQUE.

Tu as raison; mais les femmes du monde raisonnent-elles, il n'y a que de l'étoille & du caprice dans tout ce qu'elles font.

LISETTE.

C'est-à-dire que vous estes à present l'objet de l'étoille &du caprice.

Mad. ARGANTE.

Monsieur le Comte ne vous en allez point, si vous ne voulez me desesperer.

ANGELIQUE.

Dites-moy donc ce que vous voulez que je fasse.

LISETTE.

Eh pourquoy tant hesiter vous vous aimez tous deux; faut-il faire tant de façons. Un bon mariage dans les formes guerira Madame de ses soupçons, & vous poura vous mettre à couvert des persecutions qu'on vous fait.

Mad. ARGANTE.

Vous ne répondez point à cela Monsieur le Comte.

ANGELIQUE.

C'est à moy d'attendre que je sçache ce que vous en pensez.

Mad. ARGANTE.

Lisette me paroist une fille de fort bon conseil.

LISETTE.

N'est-il pas vray?

ANGELIQUE.

Mais Madame, à moins que cette affaire ne soit extremément secrette.

Mad. ARGANTE.

Elle le sera; j'ay un Notaire qui est la discretion-même: Lisette qu'on fasse dire à Monsieur de Bonnefoy que je le prie de venir icy.

LISETTE.

Voila l'affaire en bon chemin.

SCENE XI.

Mad. MARGANTE.
ANGELIQUE.

Mad. ARGANTE.

JE ne sçais que penser Monsieur, vous voulez ménager mes rivales, puisque vous voulez éviter l'éclat.

ANGELIQUE.

Moy, Madame! je les méprise toutes; mais je vous ay parlé cent fois de l'humeur bizare de mon pere, je crains mille obstacles de sa part; que sçay-je si son caprice n'iroit point jusqu'à ne pas souffrir ce mariage, quelqu'avantageux qu'il me puisse estre, s'il ne trouvoit en mesme temps un party considerable pour ma sœur. Vous auriez de la peine à croire quel est son entestement là-dessus.

Mad. ARGANTE.

Je vous aime trop, je crois tout ce que vous me dites, je veux tout ce que vous voulez, vous n'auriez pas de gloire à me tromper.

SCENE XII.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

MOnsieur, voila un Monsieur de Pharnabasac qui vous demande.

ANGE-

ANGELIQUE.

Phinabasac, dis tu Pharnabasac.

LISETTE.

Oüy, Monsieur Pharnabasac.

ANGELIQUE.

L'étrange homme que Monsieur de Pharnabasac, de me venir rendre visite chez Madame.....

Mad. ARGANTE.

Vous estes le Maistre, qu'il vienne; vous connoissez des noms bien heteroclites Monsieur le Comte.

ANGELIQUE.

C'est un joüeur, une espece de fripon mesme, je vous l'avouë, avec qui je prévois que j'auray du bruit.

Mad. ARGANTE.

Cómment du bruit, gardez-vous en bien; je devine ce que c'est, vous luy devez de l'argent.

ANGELIQUE.

Oüy, Madame, une bagatelle, trois cens pistolles qu'il m'a déja demandées avec une insolence...

Mad. ARGANTE.

Je le crois bien, à son nom seul je gagerois que c'est un brutal: Le voicy, quelle phisiónomie.

SCENE XIII.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE, MERLIN.

MERLIN déguisé.

BOn jour Madame, vostre valet.

ANGELIQUE.

Ah Lisette, Merlin est yvre, tout, est perdu.

MERLIN.

J'entre assez librement comme vous voyez, mais c'est ma maniere, & de tout temps les Pharnabasacs ont toûjours esté sans façon. Bon jour yvrogne, c'est toy que je cherche.

Mad. ARGANTE.

Ce Monsieur le Chevalier vien de faire la débauche.

MERLIN.

Non, Madame, mais j'ay bien diné, & ma passion dominante à moy, c'est de rendre des visites serieuses en sortant de table.

ANGELIQUE.

En verité Monsieur de Pharnabasac, vous prenez aussi mal vostre temps.

MERLIN.

Je prens mal mon temps, dites-vous; parbleu, mon cher, il me semble que pour vuider les petits comptes que nous avons ensemble, je ne te puis mieux joindre que dans cette maison.

LISETTTE.

Il vient au fait, ne vous effarouchez point:

ANGELIQUE.

Comment donc, que voulez-vous dire; il semble que vous preniez Madame pour ma Tresoriere.

MERLIN.

Pourquoy non, si elle ne l'est pas encore, il ne tiendra qu'à elle de la devenir. Voici une occasion des plus favorables, Madame un petit Gentil-homme d'aussi bon air, vaut assez qu'on fasse quelque chose pour luy.

ANGELIQUE

Il est yvre, Madame, comme vous voyez.

LISET-

LISETTE.

Son yvresse est de bon sens, laissez-le faire.

Mad. ARGANTE.

Je le trouve impertinent dans toutes ses manieres.

ANGELIQUE.

Je vais le brusquer & l'obliger de sortir.

Mad. ARGANTE.

Le brusquer; non n'en faites rien.

MERLIN.

Quelle petite conversation avez-vous-là tous trois en vôtre petit particulier? vous parlez de moy sur ma parole.

ANGELIQUE.

Il faut vous debarasser de cét yvrogne.

MERLIN.

Le beau brin de femme, morbleu le beau brin de femme!

ANGELIQUE.

Je ne m'attendois point à le voir dans cet état.

LISETTE.

Soûtenez la gageure, vous dis-je.

MERLIN.

Je suis dans l'admiration depuis les pieds jusqu'à la teste.

Mad. ARGANTE.

Il a du bon dans ses manieres.

MERLIN.

Où ce petit fripon là déterre-t'il les beautez, cette Marquise encore, elle est druë, elle est druë.

ANGELIQUE.

Il ne sçait ce qu'il dit.

MERLIN.

Et à propos de cette Marquise, tu n'est donc plus dans le goust de l'épouser voila qui est finy, tu as bien fait si tu ne l'épouse pas; pourtant tu seras obligé à de grandes restitutions.

Mad. ARGANTE.

Comment, Monsieur, des restitutions s'il

ne l'épouse point ; expliquez-vous s'il vous plaît.

MERLIN.

Ils auront quelques petits comptes à faire ensemble.

Mad. ARGANTE.

Parlez plus clairement je vous prie.

MERLIN.

Il vous en coustera quelque millier de pistolles, pour le tirer des mains de cette Marquise.

Mad. ARGANTE.

Faités moy comprendre cette enigme Monsieur le Comte ?

ANGELIQUE.

Je n'y comprends rien moy même.

MERLIN.

Il est engagé au moins ce jeune homme ; mais baste, ce n'est pas-là ce qui m'amene ; parlons d'autres choses. Hé bien qu'est-ce, ces trois cent pistolles que tu me dois, n'es tu point las de me faire attendre, Madame va-t'elle me les compter, veux tu me donner une lettre de change sur quelqu'une de tes maîtresses ?

Mad. ARGANTE.

Sur quelqu'une de ses maîtresses.

ANGELIQUE.

Il fait le mauvais plaisant, Madame, si la patience m'échappe une fois.

MERLIN.

Cela m'est indifferent moy, ç'a dépeschons, je vous prie, j'ay d'autres affaires : Allons, Madame, de l'argent.

Mad. ARGANTE.

Mais vrayment Monsieur, de Pharnabasac, est un voleur de grand chemin.

MERLIN.

Vous pourriez vous énoncer plus civilement Madame, voleur de grand chemin ; & morbleu je suis chez vous.

AN-

ANGELIQUE.

Ecoutez Monsieur de Pharnabasac, vous n'estes pas en état qu'on vous parle raison, si pourtant vous continuez à me fâcher, je vous la feray entendre d'une maniere...

Mad. ARGANTE.

Monsieur le Comte, qu'allez-vous faire?

MERLIN.

Il est violent le petit homme.

LISETTE.

Ils s'égorgeront dans vôtre chambre, si vous n'y mettez ordre.

Mad. ARGANTE.

Quel ordre y mettre, à moins de luy donner trois cent pistolles.

ANGELIQUE.

Les luy donner, Madame, j'aimerois mieux mille fois....

LISETTE.

Hé le petit mutin; Madame il n'y a point d'autre party à prendre.

MERLIN.

Non, s'il vous plaît Madame, je ne les veux pas recevoir de vôtre main; je ne pretends pas qu'on dise que je suis un voleur, mais Monsieur me doit trois cent pistolles, n'est-il pas juste qu'il me les paye. La verité est que si je ne les ay tout à l'heure d'une façon ou d'une autre, je vous estime & vous respecte Madame, je ne veux point faire de bruit de vôtre maison, mais j'auray le plaisir de le tüer à vôtre porte.

Mad. ARGANTE.

Le plaisir de le tüer, ah juste Ciel!

MERLIN.

Je me mocque de tout, moy.

Mad. ARGANTE.

Monsieur de Pharnasabac, je vais vous chercher de l'argent.

ANGELIQUE.

Non, Madame, n'en faites rien, je vous en conjure.

LISETTE.

Dépêchez-vous, Madame, ce n'est pas luy qu'il en faut croire le petit déterminé.

Mad. ARGANTE.

Monsieur le Comte, venez avec moy.

LISETTE.

Hé allez, allez Madame, ne craignez rien, je les separeray s'ils se veulent battre.

MERLIN.

Nous battre, & morbleu pourquoy nous battre, puisque Madame nous accorde.

Mad. ARGANTE.

Vous me promettez d'être sages.

ANGELIQUE.

Je souscris à ce que vous voulez, mais je me fais une terrible violence pour vous obeïr.

LISETTE.

Le petit cœur de lion, allez vîte, Madame, allez vîte.

SCENE XIV.

ANGELIQUE, LISETTE, MERLIN.

MERLIN.

Est-elle partie ?

LISETTE.

Oüy.

MERLIN.

Il me semble que pour un yvrogne, je me suis assez bien tiré d'affaires.

A N-

ANGELIQUE.

Pourquoy donc affecter de le paroître ; tu m'as d'abord fort embarassée.

MERLIN.

Pourquoy, Madame, c'est une petite fantaisie qui m'a prise en venant icy, j'ay plus d'un rôle a joüer dans cette Comedie, & l'air & le ton d'un yvrogne déguisent parfaitement un visage.

ANGELIQUE.

Où est Eraste ?

MERLIN.

Où vous l'avez laissé, chez Monsieur de Bonnefoy, ils m'attendent avec les trois cent pistolles.

LISETTE

Sans cela il n'y auroit donc rien à faire ?

MERLIN.

Non, mon enfant, point d'argent, point de Notaire ; c'est la coûtume de Paris.

ANGELIQUE.

Ce commencement n'est pas malheureux.

MERLIN.

La Marquise de la Tribaudiere attend que le Chevalier de Pharnabasac soit sorty pour venir prendre sa place ; Nous ferons faire du chemin à Madame Argante en peu de temps.

ANGELIQUE.

J'apprehende qu'elle ne se rebute.

MERLIN.

Ne le craignez point, j'ay la pratique. & je connois les femmes ; une jeune personne se resoud sans peine à perdre un Amant dans l'espoir d'en faire aisément un autre, mais une vieille amoureuse craint de lâcher prise : Ce seroit passer pour n'y plus revenir.

LISETTE.

La belle morale.

MERLIN.

Elle est bien vraye, songez donc...

LISETTE.

Songe toy même à reprendre ton sang froid, Voici Madame.

SCENE XV.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE, MERLIN.

MERLIN.

Ouy, je vous le dis naturellement moy, cette Madame Argante est mieux vôtre fait qu'aucune autre, une brave femme, belle, bien faire, jeune avec cela, & qui dans les choses assurément fait voir que........... Ah! Madame, je vous demande pardon, je disois librement mes petites pensées à ce petit jeune homme, je suis sans rancune, qu'on me doive de l'argent, je le demande, quand je suis payé, je n'en demande plus.

Mad. ARGANTE.

Il y a trois cens Loüis d'or dans cette bource Monsieur.

MERLIN.

Ce sont des Louïs neufs Madame.

Mad. ARGANTE.

Oüy vrayment.

MERLIN.

Valans douze livres dix sols piece.

Mad. ARGANTE.

Douze livres dix sols, je n'en ay point d'autres.

MERLIN.

Il seroit mal-honnête que vous payassiez les gens

gens en vieille monnoye ; cela seroit suspect voyez-vous.

ANGELIQUE.

Mon cher Monsieur de Pharnabasac, finissons je vous prie ; vous estes content, serviteur.

MERLIN.

Vôtre valet, adieu jusqu'au revoir : Voila la plus obligeante personne que je connoisse.

SCENE XVI.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

JE suis au desespoir de cette avanture, & tout à fait confus de la maniere dont elle se termine.

LISETTE.

Bon, confus, est ce que les jeunes gens d'aujourd'huy rougissent de ces sortes de choses ; il faut regarder ces trois cent pistolles, comme un échantillon du present de nopces que Madame vous fait.

Mad. ARGANTE.

Monsieur de Bonnefoy va-t'il venir ?

LISETTE.

Un de vos Laquais est allé chez luy, voulez-vous que j'en envoye encore un autre, j'ay autant d'impatience que vous, & je voudrois déja que tout fût signé.

ANGELIQUE.

Lisette est beaucoup dans mes interests.

LISETTE.

Vous ne m'en avez pas toute l'obligation, ce n'est que par rapport à Madame ; je suis franche comme vous voyez.

SCE-

SCENE XVII.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE JASMIN.

JASMIN.

MOnſieur, il y a là-bas une Dame dans un grand Caroſſe doré, qui vous demande.

Mad. ARGANTE.

Une Dame, qui vous demande ?

LISETTE.

Il ſemble que ce ſoit icy le Bureau d'adreſſe.

ANGELIQUE.

Une Dame qui me demande ; quel contretemps !

Mad. ARGANTE.

Que ne diſiez-vous que Monſieur n'y eſtoit pas, petit animal ?

JASMIN.

Oh dame, Madame, je ne ſçavois point que vous ne vouliez pas qu'il y fuſt.

ANGELIQUE.

Toutes ſortes de malheurs m'arrivent.

LISETTE.

Ne devinez vous point qui ſe peut eſtre ?

ANGELIQUE.

Cela n'eſt pas difficile, un grand caroſſe doré : c'eſt la Marquiſe aſſurément.

Mad. ARGANTE.

Cette Marquiſe de la Tribaudiere ?

ANGELIQUE.

Oüy, Madame.

JASMIN.

Elle dit que vous vous depeſchiez de décendre,

dre, & que vous ne luy donniez pas la peine de vous venir querir.

ANGELIQUE.

Ma pauvre Lisette, il faut que tu ailles luy parler, je te prie.

LISETTE.

Que luy diray-je?

ANGELIQUE.

Tu luy diras .... Il vaut mieux que j'y aille moy même.

LISETTE.

Elle vous enlevera.

Mad. ARGANTE.

Demeurez icy, Monsieur le Comte.

ANGELIQUE.

Hé bien donc, Lisettte, tu luy diras ....

LISETTE.

Ma foy, vous luy direz vous-même. Elle s'est impatientée, je croy que la voicy.

ANGELIQUE

C'est elle-même; comment faire?

Mad. ARGANTE.

Dépeschez-vous de la renvoyer.

SCENE XVIII.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, CHAMPAGNE déguisé en Marquise, LISETTE.

CHAMPAGNE.

MA bonne Dame, vostre tres-humble servante. Sans ce Gentil-homme qui est toûjours dhez vous, à ce qu'on dit, je ne vous rendrois pas une visite aussi hors d'œuvre, que celle-cy.

LISETSE.

Voila une Narquise tout-à-fait honneste.

ANGELIQUE.

Ne la brusquez point, Madame, c'est une extravagante.

Mad. ARGANTE.

J'auray bien de la peine à m'empescher de luy dire son fait.

CHAMPAGNE.

Hé bien, Monsieur, avez-vous bien-tost finy; viendrez-vous ? Vostre pere & mon neveu le Chevalier Jumeau, nous attendent.

Mad. ARGANTE.

En verité, Madame, vous joüez un étrange personnage : Courir ainsi aprés un jeune homme.

CHAMPANE.

Comment donc, Madame, qu'est-ce que cela signifie; ne doit-il pas estre mon mary ce jeune homme ?

Mad. ARGANTE.

Vostre mary; luy, vostre mary ?

LISETTE.

Bon, cela commence fort bien.

Mad. ARGANTE

Monsieur le Comte, détrompez Madame s'il vous plaist.

ANGELIQUE.

La détromper, c'est là sa folie, ne vous l'ay-je pas dit.

CHAMPAGNE.

Parlez, Monsieur, parlez, quelles mesures gardez-vous, qui vous empeschent de dire naturellement la verité.

ANGELIQUE.

Que me serviroit-il de la dire, Màdame, ne vous ay-je pas là-dessus expliqué cent fois mes pensées,

Mad. ARGANTE.

Il est vray, qu'il faut estre étrangement entestée de chimeres.

CHAM-

CHAMPAGNE.

Comment de chimeres ; vous souffrez qu'on m'appelle chimeres, Monsieur.

LISETTE.

Si la conversation s'échauffe, la Marquise aura sur les oreilles.

CHAMPAGNE.

Parlez, Monsieur, parlez, n'ay-je pas la parole de vostre pere ?

ANGELIQUE.

Je veux croire qu'il vous l'a donnée.

Mad. ARGANTE.

Quoy, Monsieur !

ANGELIQUE.

C'est pour cela que je vous recommandois le secret.

CHAMPAGNE.

Vostre sœur ne doit-elle pas épouser mon neveu ?

ANGELIQUE.

Il me semble que j'en ay oüy parler.

Mad. ARGANTE.

Vous ne m'en avez jamais rien dit.

ANGELIQUE.

A quoy bon vous entretenir de ces bagatelles.

CHAMPAGNE.

Ne donnay-je pas à mon neveu, le meilleur & le plus beau de mon bien en faveur de ce mariage.

ANGELIQUE.

C'est une condition que mon pere exigeoit de vous.

CHAMPAGNE.

Vrayment, s'il ne l'exigeoit pas, je me garderois bien de me la faire moy-même. Vous devez aprés sa mort, être le maître de tout son bien : N'est-il pas juste qu'il cherche à assurer la fortune de vôtre sœur ?

ANGELIQUE.

Mon pere à ses veuës, Madame, & j'ay les miennes.

Mad. ARGANTE.

Tout ce qu'elle dit est donc vray, Monsieur le Comte ?

CHAMPAGNE.

Oüy, Madame, & je ne suis point une chimere comme vous voyez.

Mad. ARGANTE.

Pourquoy me faire un mystere de tout cela.

ANGELIQUE.

Par quelle raison vous en importuner ; ay-je dessein de sacrifier ma tendresse aux interests de ma sœur.

CHAMPAGNE.

Ah le dénaturé !

ANGELIQUE.

Ne suis-je pas prêt à désobeïr à mon Pere.

CHAMPAGNE.

Le petit impie !

ANGELIQUE.

Et à faire serment à Madame, que je me donneray plûtôt la mort, que de me soûmettre à l'épouser.

CHAMPAGNE.

L'insolent, à ma barbe oser s'expliquer de la sorte.

LISETTE.

Voila ce qu'on peut appeller un sacrifice dans les formes.

Mad. ARGANTE.

Je suis charmée de son procedé.

ANGELIQUE.

Que je ne veux aimer que vous seule au monde.

CHAMPAGNE.

Et la, la, petit garçon, vôtre pere vous rangera ; donnez-vous patience.

ANGELIQUE.

Mon pere est trop raisonnable, Madame, pour me forcer d'estre la victime d'un entestement comme le vostre.

Mad. ARGANTE.

C'est une chose épouventable, de persecuter

de la sorte un enfant, que vous voyez bien qui ne vous aime point.

CHAMPAGNE.

Et fy, fy, Madame, vous devriez rougir de me le débaucher comme vous faites.

Mad. ARGANTE.

De vous le débaucher, Mhdame, de quels termes vous servez-vous s'il vous plaist ?

CHAMPAGNE.

Je me sert de termes qui conviennent fort au sujet.

Mad. ARGANTE.

Je pourrois bien me servir de la seule maniere qu'il y a d'y répondre.

ANGELIQUE.

Ah Madame !

LISETTE.

Ne vous emportez point, Madame ; Monsieur le Comte vous vengera luy-même, & Madame sera assez punie de ne le point épouser.

CHAMPAGNE.

Je ne l'épouserois pas moy, j'auray tout fait pour luy : Dis le contraire, petit ingrat, dis le contraire. Argent comptant, pierreries, & ma vaisselle même. J'ay sacrifié tout à tes folles dépenses, & je te souffrirois aprés cela dans les bras d'une autre.

ANGELIQUE.

Hé bien, Madame, sont-ce là des titres pour me forcer à devenir vôtre époux malgré moy ?

LISETTE.

Bon, si on épousoit d'obligation toutes celles qui font ces extravagances, il y a mille jeunes gens qui auroient plus d'une douzaine de femmes.

CHAMPAGNE.

Je n'ay personne icy dans mes interests, mais ton pere me fera raison de tes perfidies, je vais te l'amener, tu n'as qu'à l'attendre, tu n'as qu'à l'attendre.

SCENE XIX.

Mad. ARGANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

NOus amener Monsieur vôtre pere, qu'elle aubade ! on dit que c'est l'homme du monde le plus extraordinaire.

ANGELIQUE.

Voila ce que j'apprehendois le plus, je vous l'avouë.

Mad. ARGANTE.

Quelles mesures prendrons-nous ?

ANGELIQUE.

Je ne sçais où j'en suis.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus embarassant.

Mad. ARGANTE.

Ne peut-on point trouver quelque moyen ?

ANGELIQUE.

Cherche, invente, ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Attendez.

Mad. ARGANTE.

As-tu imaginé quelque chose ?

LISETTE.

Il me roulle de petits projets dans la tête : un peu de patience.

Mad. ARGANTE.

Dis nous vîte ce que c'est.

LISETTE.

Dites-moy un peu avant toutes choses, Monsieur vôtre pere est-il fort entesté de cette Marquise ?

AN

ANGELIQUE.

On ne peut pas plus ; mais seulement à cause de ma sœur & de ce neveu qui doit l'épouser :

LISETTE.

Et du bien que la tante assure au neveu.

ANGELIQUE.

Justement.

LISETTE.

Nous ne reduirons jamais ce pere là.

Mad. ARGANTE.

Par quelle raison ?

LISETTE.

Par la raison que vous n'avez point de neveu à donner à sa fille. Si Monsieur vôtre fils étoit un garçon à faire les choses de bonne grace encore on pourroit raisonner sur ce principe : Je crois que le voicy ; c'est le hazard qui vous l'amene.

Mad. ARGANTE.

Sa visite me peine autant que celle de la Marquise.

SCENE XX.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE, ERASTE, LISETTE.

ERASTE.

IL court un bruit dans le monde, Madame, qui ne me paroist point étrange, & je me suis toûjours attendu......... Mais que vois je, seroit-ce là le beau-pere que vous me destinez.

ANGELIQUE.

Est-ce vous, Eraste, qui étes le fils de Madame?

Mad. ARGANTE.

Que cela ne vous surprenne point quoy qu'il paroisse déja formé, il n'y a rien de plus jeune.

LISETTE.

Et quoyque Madame soit sa mere, elle est pourtant aussi jeune que Monsieur son fils.

ERASTE.

Vous faites un bon choix, Madame, je n'auray pas lieu de m'en plaindre apparemment, & le Comte est trop gros Seigneur, pour se laisser gouverner par l'interêt.

Mad. ARGANTE.

Tant que vous serez raisonnable, je ne chercheray point à vous chagriner.

ERASTE.

J'ay tout lieu de le croire ainsi; mais la Marquise, Comte, que dira-t'elle? Vous ne connoissez peut-être pas cette Marquise, Madame, c'est une terrible femme, & qui a de grandes pretentions sur Monsieur le Comte.

LISETTE.

Nous ne la connoissons pas, elle sort d'icy, & Madame vôtre mere aura grand besoin de vous dans cette affaire.

ERASTE.

Il n'y aura rien que je ne fasse pour l'obliger.

Mad. ARGANTE.

C'est une folle qui ne sçait ce qu'elle dit.

LISETTE.

Ma foy, Madame, s'il ne consent à épouser la sœur, le frere ne sera point pour vous, sur ma parole.

MADAME ARGANTE.

Mais à moins que ce ne soit une necessité indispensable....

LISETTE.

Mais outre la necessité, Madame, en le mariant de cette maniere, vous n'aurez pas le chagrin que de petits marmots vous appellent ma grand' mamen; & les enfans de Monsieur

vostre fils, ne seront que vos neveux.

Mad. ARGANTE.

Tu as raison.

LISETTE.

La rencontre est tout à fait heureuse; il faut qu'il prenne la place du neveu, vous dis je.

ERASTE.

Qu'est ce que la place du neveu, que veux-tu dire?

LISETTE.

Oüy, du neveu de Madame de la Tribaudiere, par exemple: Il faudroit que vous prissiez la peine d'épouser une fort aimable personne, qui est la sœur de Monsieur le Comte.

ERASTE.

La sœur du Comte!

LISETTE.

Est-ce que vous la connoissez?

ERASTE.

Si je la connois!

LISETTE.

Et vous auriez la bonté d'agréer que dans le Contract, Madame vôtre mere vous fist une donnation de son bien comme à son beau-frere; auriez-vous bien la force de vous y resoudre?

ERASTE.

Pour faire plaisir à Madame, je feray tout ce qu'elle voudra.

LISETTE.

Quelle soumission!

ANGELIQUE.

Ah! voicy la Marquise avec mon Pere.



SCENE XXI.

MADAME ARGANTE, ANGELIQUE, ERASTE, LISETTE, MERLIN déguisé en vieillard, CHAMPAGNE déguisé en Marquise.

MERLIN.

HE bien, qu'est-ce, où est-il ce jeune homme; & morbleu, Madame, n'ayons point de bruit ensemble : Prestes-moy mon fils pour une demie heure.

Mad. ARGANTE.

Que je vous le preste, Monsieur, je ne sçais pas de quels mauvais contes Madame de la Tribaudiere vous a prévenu.

CHAMPAGNE.

Je vous avois bien dit, que je l'amenerois.

Mad. ARGANTE.

Mais je ne suis pas cause de tout le mépris que Monsieur vostre fils a pour elle.

CHAMPAGNE.

Vous voyez, Monsieur, comme on me traitte.

MERLIN.

Le mépris ne fait rien à la chose, Madame, qu'on se méprise, qu'on se deteste, on ne laisse pas souvent de s'épouser. On en vit ensemble plus commodément : Allons, petit drôle, qu'on se range à son devoir.

ANGELIQUE.

Hé de grace, mon pere !

MER-

MERLIN.
Tu l'épouseras.

ANGELIQUE.
Ne forcez point mon inclination.

Mad. ARGANTE.
Je ne luy fais pas dire comme vous voyez.

MERLIN.
Il l'épousera, Madame, ou je ne suis pas son pere.

Mad. ARGANTE.
Ne vous fondez pas, Monsieur le Comte.

MERLIN.
Voicy tout à propos Monsieur de Bonnefoy mon Notaire, comme si je l'avois mandé.

LISETTE.
Vostre Notaire Monsieur de Bonnefoy : c'est bien le nostre s'il vous plaist. L'affaire est en bon train, ne fait point trop le difficile.

MERLIN.
Tout ira bien, ne te mets pas en peine.

SCENE XXII.

MAD. ARGANTE, ANGELIQUE, ERASTE, LISETTE, MERLIN, CHAMPAGNE, Mr. DE BONNEFOY.

Mr. DE BONNEFOY.
A Toute l'honnorable compagnie presente & avenir : Salut.

MERLIN.
Approchez Monsieur de Bonnefoy, approchez.

Mad. ARGANTE.

Comment, Monsieur, que voulez vous faire.

Mr. DE BONNEFOY.

J'allois passer chez vous en sortant d'icy, Monsieur. J'ay sur moy vos Contracts tout dressez, n'y a que les noms qui sont en blanc.

MERLIN.

Nous ne tarderons pas à les remplir : avec vostre permission, Madame.

Mad. ARGANTE.

Comment, Monsieur, vous prétendez passer vos Contracts dans ma maison ? je ne comprends rien à tout vostre procedé.

MERLIN.

Cela sera fait dans un petit moment.

Mad. ARGANTE.

Monsieur de Bonnefoy, je déchireray vos papiers.

ANGELIQUE.

Hé laissez-le faire, Madame, je me tueray plûtôt que de rien signer contre mon sentiment.

MERLIN.

Oüais, mais voicy un petit fripon, qui devient bien rétif.

CHAMPAGNE.

Vous en étonnez vous ? c'est Madame qui le gaste.

ANGELIQUE.

Hé, mon pere ! rendez justice à vostre choix & au mien ; examinez Madame la Marquise ; je luy demande pardon de parler ainsi devant elle : mais enfin, elle m'y reduit ; voyez son air & ses manieres, & regardez sans prévention les charmes de Madame.

Mad. ARGANTE.

Sans vanité, il a quelque difference.

MERLIN.

Oüy, Madame de la Tribaudiere a le visage plus male à ce qu'il me semble.

ANGE-

ANGELIQUE.

Si vous m'avez donné la vie, ne me la rendez point insuportable.

MERLIN.

Il m'attendrit.

LISETTE.

Courage, Monsieur.

ANGELIQUE.

Et ne me contraignez point à la passer avec une personne que je ne puis souffrir.

Mad. ARGANTE.

Qu'il s'énonce agreablement.

MERLIN.

Oüy, vrayment, il s'explique net, qu'en dites-vous ?

CHAMPAGNE.

Je dis que tout cela ne m'étonne point : Vous me l'avez promis, je le veux avoir, ou vostre fille n'aura ny mon bien, ny mon neveu.

MERLIN.

Ah ! vous l'aurez, Madame, vous l'aurez. Allons allons, Monsieur de Bonnefoy, j'ay donné ma parole : Elle est inviolable. Ecrivez.

Mad. ARGANTE.

Il fera bien d'aller écrire dans la ruë.

ANGELIQUE.

Hé bien, mon pere, si l'établissement de ma sœur est une chose où vous soyez si sensible, il se rencontre icy une avanture merveilleuse.

MERLIN.

Comment ?

ANGELIQUE.

Ma sœur aime tendrement le fils de Madame que vous voyez.

MERLIN.

Ma fille aime Monsieur.

ANGELIQUE.

Oüy, mon pere, & Monsieur est passionnément amoureux d'elle.

MERLIN.

Oüais, mais voicy un amour bien prompt, je n'en avois jamais oüy parler.

Mad. ARGANTE.

Ny moy non plus, vrayment...

ERASTE.

Il y a quelque temps, Madame, que je voulus vous ouvrir là-dessus mon cœur, vous ne voulûtes pas m'écouter.

Mad. ARGANTE.

Quoy, c'estoit elle!....

ERASTE.

Elle-même, Madame, nous en avons parlé cent fois le Comte & moy, sans qu'il sçût ce que je vous suis. Comme j'ignorois les engagemens où il étoit avec vous.

MERLIN.

Je ne m'étonne pas que vous les ayez rencontrés tantost ensemble.

Mad. ARGANTE.

Mais vrayment, cela est tout-à-fait extraordinaire.

MERLIN.

Voila des incidens qui tendent à faire quelque chose, Madame la Marquise.

CHAMPAGNE.

Ce ne sont que des chansons; mais que Madame fasse pour Monsieur son fils, ce que je suis preste à faire pour mon neveu. Je luy donne soixante mille écus en faveur de ce mariage.

LISETTE.

Soixante mille écus.

ANGELIQUE.

Si jamais je vous fus cher, Madame, il est temps de vous declarer.

MERLIN.

Allons, à soixante mille écus ce jeune homme.

Mad. ARGANTE.

Et moy je donne deux cent mille francs à Eraste.

ERASTE.

Que j'ay de graces à vous rendre!

MERLIN.

A deux cens mille francs, une fois, deux cens mille francs.

ERASTE.

Allons, Monsieur de Bonnefoy, remplissez du nom de Madame; & marquez bien les deux cent mille francs.

CHAMPAGNE.

Il me reste pour deux mille écus.

MERLIN.

Attendez, Monsieur, voicy une enchere de bien, Madame.

CHAMPAGNE.

Oüy, j'ay encore pour deux mille écus de pierreries, que je m'oblige de donner à vostre fille.

LISETTE.

Allons, ferme, Madame, il ne faut point laisser aller un si bon marché pour si peu de chose.

MERLIN.

A deux cent six mille six cent livres à cause de la passe des écus.

Mad. ARGANTE.

J'en ay pour plus de vingt mille livres, dont je luy donne la moitié.

MERLIN.

A deux cent dix mille livres une fois, deux fois, à deux cent dix mille livres. Ecrivez, Monsieur de Bonnefoy; adjugé à la plus offrante. Ne voudriez-vous point y mettre quelque chose de plus?

CHAMPAGNE.

Oüy, Monsieur, c'est ainsi que vous me tenez ce que vous m'avez promis.

MERLIN.

Que voulez-vous que je fasse, Madame? je suis engagé de parole avec vous, j'en demeure d'ac-

d'accord ; mais vous sçavez que depuis quelque temps, la parole est l'esclave de l'interest.

CHAMPAGNE.

Vous n'estes pas encore où vous pensez ; je l'auray mort ou vif, & le Chevalier Jumeau mon neveu, n'est pas homme à souffrir qu'on fasse un affront de la sorte à sa tante de la Tribaudiere.

SCENE XXIII.

ERASTE, LISETTE, MERLIN, MAD. ARGANTE, ANGELIQUE, MOMSIEUR DE BONNEFOY.

ERASTE.

Elle sort fort irrïtée.

LISETTE.

Vous voila maîtresse du cahmp de bataille.

MERLIN.

Vous voyez, comme je rends justice au merite.

Mad. ARGANTE.

Je n'ay fait tout cecy que pour vous, Monsieur le Comte.

ANGELIQUE.

J'y prends autant de part qu'Eraste, je vous assure.

M. DE BONNEFOY.

Il n'y a plus qu'à signer.

Mad. ARGANTE.

Allons, Monsieur.

M. DE BONNEFOY.

Non, Madame, signez s'il vous plaist. Ces Messieurs ne signeront qu'aprés la fille.

MERLIN.

Oüy, Madame, c'est la regle.

Mad.

Mad. ARGANTE.

Vous sçavez mieux ces choses que moi.

MERLIN.

Voila une maladie qui m'a bien donné de la peine. Hé bien, Monsieur, cela est-il dans les formes ?

M. DE BONNEFOY.

Il n'est plus question maintenant....

MERLIN.

Je vous entends. Hola, Comte accompagnez Monsieur jusqu'au logis ; faites signer vostre sœur, & l'amenez icy.

Mad. ARGANTE.

Il vaut mieux que nous l'allions trouver tous ensemble.

MERLIN.

Tous ensemble, Madame, non pas s'il vous plaist ; il y a de certaines bien-seances qu'il est bon d'observer. Je suis rigide en diable moy sur les bien-seances.

LISETTE.

Ne vous a-t'on pas dit que c'estoit l'homme du monde le plus bizarre, & le plus capricieux : laissez-le faire de peur de quelque inconvenient.

Mad. ARGANTE.

Il faut vouloir ce que vous voulez ; mais ne tardez pas, Monsieur le Comte.

ANGELIQUE.

Je feray de retour dans un moment.

SCENE XXIV.

MERLIN, LISETTE, ERASTE, Mad. ARGANTE.

MERLIN.

VOila un petit drôle assez bien tourné au moins.

LISETTE.

On n'a que faire de nous le dire.

MERLIN.

Vous n'avez jamais vû sa sœur ?

Mad. ARGANTE.

Non, jamais.

MERLIN.

C'est encore un petit charme : Elle luy ressemble comme deux gouttes d'eau. N'est-il pas vray ?

ERASTE.

C'est la plus adorable personne du monde, & je ne sçais, Monsieur, comment vous exprimer.....

MERLIN.

Le plus joly esprit, vous serez charmée d'avoir une belle-sœur comme elle : car il ne faudra pas la nommer vostre bru.

Mad. ARGANTE.

Non, vrayment.

MERLIN.

Et je ne prétends pas qu'elle vous appelle sa belle mere.

LISETTE.

Cela seroit ridicule.

MERLIN.

Le terme de belle-sœur a quelque chose de bien plus agreable à l'oreille.

Mad. ARGANTE.

Cela me paroist ainsi.

MERLIN.

Il y a quelque chose de trop serieux dans l'autre.

Mad. ARGANTE.

Vous avez raison. Que veut cet homme ?

SCENE XXV.

MERLIN, LA FLEUR, MAD. ARGANTE, LISETTE, ERASTE.

MERLIN.

C'Est mon Page, Madame, le voila bien ésouffié.

LA FLEUR.

Ah, Monsieur!

MERLIN.

Qu'as-tu.

LA FLEUR.

Monsieur.

Mad. ARGANTE.

Qu'est-ce qu'il y a?

LA FLEUR.

Madame de la Tribaudiere.

MERLIN.

Qu'a-t'elle fait?

LA FLEUR.

Elle enleve Monsieur le Comte.

Mad. ARGANTE.

Elle enleve Monsieur le Comte.

LISETTE.

L'effrontée, enlever un homme.

LA FLEUR.

Elle a le diable au corps; elle enleve aussi le Notaire. Elle les guettoit au sortir d'icy.

MERLIN.

Madame de la Tribaudiere enleve mon enfant. Elle l'épousera,

Mad. ARGANTE.

Comment, Monsieur, elle l'épousera?

MERLIN.

Est-ce que vous voudriez l'épouser, vous, aprés un tel affront.

Mad. ARGANTE.

Cela ne des-honnore point un jeune homme : il faut faire vos diligences.

MERLIN.

Elles seroient inutiles, Madame, cette Madame de la Tribaudiere est une étrange femme, & je crains bien qu'on n'ait jamais aucunes nouvelles, ny d'elle, ny de mon fils.

Mad. ARGANTE.

Ah juste Ciel, que dites-vous !

MERLIN.

Et je suis si desesperé moy-même, que je crois qu'on n'entendra jamais parler du pere.

Mad. ARGANTE.

Je meurs de chagrin, ne m'abandonne pas, Lisette ; je vais faire informer de tout cecy.

MERLIN.

Elle aura peine à trouver des témoins.

ERASTE.

Que je crains son ressentiment quand elle sera détrompée.

MERLIN.

Il faudra bien qu'elle prenne patience ; ne songez qu'à vostre bonheur. Vous allez posseder Angelique, vous devez estre content : Je voudrois de tout mon cœur que la Compagnie le fust aussi.

FIN.



LES BOURGEOISES A LA MODE,

COMEDIE.

PAR

MR. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M D. CC V.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

A MADAME
DES HOULIERES.

MADAME,

Le grand succès de cette Comedie n'est qu'une suite des applaudissemens que vous lui avez donnez dans la lecture que j'ai eu l'honneur de vous en faire. Agréez, je vous prie, que je vous en remercie publiquement, & qu'en vous la dédiant je lui assure une éternelle réussite pour l'avenir. Tout ce qu'il y aura jamais de personnes d'esprit, & de bon goût, se feront toujours un devoir de regler leurs sentimens sur les vôtres, & vous êtes en droit de decider souverainement du prix des Ouvrages & du Merite des Hommes. Je vous avoue de bonne foi, MADAME, que c'est ce qui me fait rechercher avec empressement l'honneur de vôtre estime, & je suis persuadé qu'il n'y a pas de meilleur moyen pour meriter celle de tout le monde. Je suis avec respect.

MADAME,

Vôtre tres-humble & tres-obéïssant serviteur,
DANCOURT.

ACTEURS.

Mr. SIMON, Notaire.
ANGELIQUE, Femme de Mr. Simon.
Mr. GRIFFARD, Commissaire.
ARAMINTE, Femme de Mr. Griffard.
MARIANE, Fille de Mr. Simon.
LISETTE, Fille de Chambre d'Angelique.
Me. AMELIN, Marchande.
LE CHEVALIER, Amoureux de Mariane.
FRONTIN, Intriguant.
Mr. JOSSE Orfévre.
JASMIN, Laquais d'Angelique.

La Scene est à Paris, dans le Logis de Monsieur Simon.



LES BOURGEOISES A LA MODE.

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

HE' bien, Frontin, as-tu donné mon billet à Lisette ?

FRONTIN.

J'arrive comme vous, je n'ai encore vû personne ; mais j'ai apris en ville une tres-fâcheuse nouvelle.

LE CHEVALIER.

Quelle nouvelle, de quoi s'agit-il ?

FRON-

FRONTIN.

Il faut quitter ce Païs-ci.

LE CHEVALIER.

Et la raison ?

FRONTIN.

Il s'y forme un orage épouvantable.

LE CHEVALIER.

Comment ?

FRONTIN.

On a fait de mauvais raports à la Justice.

LE CHEVALIER.

A la justice, que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Ce jeune homme à qui vous gagnâtes l'autre jour ces deux mille écus qu'il venoit de toucher pour faire cette Compagnie de Cavalerie.

LE CHEVALIER.

Hé bien ?

FRONTIN.

Il est fâché de les avoir perdus.

LE CHEVALIER.

Tu me dis là une belle nouvelle, hé qui en doute.

FRONTIN.

Ce n'est pas tout, il a eu l'indiscretion de s'en plaindre.

LE CHEVALIER.

Tant pis pour lui.

FRONTIN.

Tant pis pour vous, car on informe.

LE CHEVALIER.

Que cela ne t'embarasse point, je me tirerai bien d'affaire.

FRONTIN.

Ecoûtez, vous menez une vie diablement libertine, franchement.

LE CHEVALIER.

Cela commence à me fatiguer, je te l'avouë.

FRONTIN.

Nous sommes furieusement décriez dans Paris.

LE CHEVALIER.

Si le dessein que j'ai peut réussir, je reparerai cela quelque jour.

FRONTIN.

Il n'y a presque plus que cette maison où vous ne soyez pas tout-à-fait connu.

LE CHEVALIER.

Il faut tâcher d'en profiter.

FRONTIN.

C'est bien dit, attrapons encore ces gens-ci, & faisons grace au reste de la nature.

LE CHEVALIER.

La petite fille de Monsieur le Notaire, chez qui nous sommes, l'aimable & jeune Mariane, est un des meilleurs partis qu'il y ait à Paris.

FRONTIN.

Et sa belle-mere, Madame la Notaire, une des plus grandes dépensieres qu'il y ait au monde; il ne lui manque que de l'argent.

LE CHEVALIER.

C'est une femme de fort bon sens, qui aime les plaisirs, le jeu, la compagnie, & depuis deux jours je me suis avisé de lui persuader de donner à jouer chez elle, pour avoir occasion d'y venir plus souvent, & pouvoir entretenir Mariane de la tendresse que j'ai pour elle.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé; mais Monsieur le Notaire que dira-t-il à cela?

LE CHEVALIER.

Lui? c'est un bon homme qui n'a presque pas le sens commun.

FRONTIN.

Cependant, il n'a pas le goût mauvais; il est amoureux d'Araminte, comme vous sçavez.

LE CHEVALIER

De la femme du Commissaire?

FRONTIN.

Justement. C'est moi qui suis le confident de cette affaire.

LE

LE CHEVALIER.

Ne le voila pas mal adressé, Araminte & sa femme sont intimes amies.

FRONTIN.

Cela ne gâtera rien, au contraire, si elles ont de l'esprit elles profiteront de l'avanture; & pour vous si vous en usez bien avec moi, car enfin nous nous connoissons comme vous sçavez. Il faut être bon Prince, nous tâcherons de vous faire épouser Mariane. Voici deja vôtre billet que je vai donner à Lisette. Allez cependant songer à faire taire le petit homme aux deux mille écus dans l'affaire où vous allez vous embarquer, une avanture d'éclat ne vaudroit pas le diable.

SCENE II.

FRONTIN *seul.*

L'Heureuse chose que d'être né avec de l'esprit. Oh pour cela Monsieur le Chevalier est un des premiers hommes qu'il y ait au monde. Le jeu, les femmes, tout ce qui sert à ruiner les autres, est ce qui lui fait faire figure, & tout son revenu n'est qu'en fond d'esprit. Patience, je ne dis mot, mais ma foi s'il ne fait ma fortune avec la sienne je gâterai bien ses affaires.

SCENE III.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

AH! ah! c'est toi, bonjour, Frontin.

FRONTIN.

Bonjour Lisette. Ta Maîtresse est-elle habillée.

LISETTE.

Ouy, mais c'est une grande merveille, & nous n'avons pas coûtume d'être si diligentes.

FRONTIN.

Et sçais-tu bien qu'il est prés de midi?

LISETTE.

Cela ne fait rien. Comme nous ne nous couchons que le matin, nous ne nous levons que le soir ordinairement.

FRONTIN.

Et vous vous promenez toute la nuit.

LISETTE.

Oh cela va bien changer. Monsieur le Chevalier a conseillé à Madame d'établir ici avec Araminte de petites parties de plaisir & de jeu. Nous ne sortirons plus si souvent, & dans le fond il y a quelque raison. Il vaut mieux recevoir chez soi compagnie que de l'aller chercher en ville.

FRONTIN.

Et le Mari sçait-il quelque chose de ce dessein?

LISETTE.

Non pas encore. Mais quand cela sera ne le verra-t il pas bien sans qu'on lui dise: c'est un homme qui n'est pas tout à-fait le maître, comme tu sçais.

FRONTIN.

Bon pour faire la femme de qualité. On dit que ta Maîtresse le fait quelquefois passer pour son homme d'affaires.

LISETTE.

Le grand malheur! Est-ceci la seule maison de ta connoissance où les Maris ne sont que les premiers domestiques de leurs Femmes?

FRONTIN.

Il y a mille Bourgeois dans ce goût là.

LISETTE.

Il n'est rien tel que de mettre les gens sur un bon pié.

FRONTIN.

Oh Diable, pour bien dresser un Mari tu es la premiere Fille du monde.

LISETTE.

Venons au fait. Qu'est-ce qui t'ameine içi ?

FRONTIN.

Bien des choses. J'y viens de la part d'Araminte, de celle de Monsieur le Chevalier, & de la mienne.

LISETTE.

Comment de la tienne ?

FRONTIN.

Oüy, mon enfant, j'ai une impatience terrible de devenir ton premier domestique.

LISETTE.

Rien ne presse encore. Veux-tu parler à Madame ?

FRONTIN.

Oüy, vraiment, comme laquais d'Araminte j'ai un billet à lui rendre.

LISETTE.

Hé bien, vien, tu n'as qu'à me suivre.

FRONTIN.

Et attens, attens. Comme Valet de chambre de Monsieur le Chevalier j'ai des affaires serieuses à te communiquer.

LISETTE.

Comment donc, tu te mêles de bien des métiers, à ce qu'il me semble ?

FRONTIN.

Il est vrai, je suis le garçon de France le plus employé. Valet de chambre de l'un, laquais de l'autre, grison de celle-ci, espion de celle-là. Je fais tout avec une discretion admirable. Dans la plûpart des avantures dont je me mêle, je suis presque toujours pour & contre, je conduis quelquefois les affaires de la Femme & celles du Mari tout ensemble. Je sçai toujours tout, & ne dis jamais rien, & je ne cherche qu'à faire plaisir à tout le monde.

LISETTE.

Voila un fort joli caractere : Mais dis vîte, qu'as-tu à me me faire sçavoir de la part du Chevalier ?

FRONTIN.

Qu'il est amoureux de Mariane.

LISETTE.

De Mariane !

FRONTIN.

Oüy d'elle-même, & il m'a chargé de te la demander en mariage,

LISETTE.

En mariage à moi !

FRONTIN.

Est-ce que tu ne sçais pas que pour épouser des Filles de Bourgeois ce n'est point aux Peres que de jeunes gens de condition s'adressent à present.

LISETTE.

Non.

FRONTIN.

Non vrriment, cela étoit bon autrefois ; mais aujourd'hui les manieres sont bien differentes : on prend seulement l'aveu de la petite Fille, on tâche d'avoir l'agrément de la Fille de chambre, & quand on ne peut plus cacher la chose, on en informe la famille.

LISETTE.

Cela est de fort bon sens. Monsieur le Chevalier a-t'il expliqué son amour ?

FRONTIN.

Ses yeux ont tâché de se faire entendre.

LISETTE.

Hé bien ?

FRONTIN.

Ceux de Mariane n'ont rien compris : Mais pour rendre la chose plus intelligible, voila un petit Billet que tu es priée de lui faire lire.

LISETTE.

Tres-volontiers.

FRON-

FRONTIN.

Nous en aurons bien tôt réponse,

LISETTE.

C'est ce que je ne sçai point, Mariane n'est pas souvent avec sa belle-mere, Monsieur le Notaire qui est Bourgeois depuis les pieds jusqu'à la tête, ne veut pas que sa Fille prenne les manieres de sa Femme, & nous n'avons point avec elle tout le commerce qu'elle voudroit bien avoir avec nous.

FRONTIN.

Voici ta Maîtresse.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FRONTIN, LISETTE.

ANGELIQUE.

IL n'est encore venu personne ? Ah te voila, que veux-tu Frontin ?

FRONTIN.

Vous rendre un Billet d'Araminte, Madame. *à Lisette* Songe à celui de Monsieur le Chevalier.

LISETTE.

Ne te mets pas en peine.

ANGELIQUE *aprés avoir lû.*

Voila qui est bien. Puisqu'elle doit venir il n'y a point de réponse, je la lui ferai moi-même.

SCE-

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Lisette.

LISETTE.

Madame.

ANGELIQUE.

Mon Mari est amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Lui, Madame? seroit-il possible?

ANGELIQUE.

Elle me l'écrit.

LISETTE.

Et vous n'êtes pas plus intriguée?

ANGELIQUE.

Intriguée, par quelle raison. Cette femme est de mes amies, & tu sçais que je ne suis pas jalouse.

LISETTE.

Vous avez raison, la jalousie est une passion Bourgeoise, qu'on ne connoit presque plus chez les personnes de qualité.

ANGELIQUE.

Fy, cela ne merite pas seulement que l'on y fasse attention; parlons d'autre chose. Sçais-tu bien que je commence à me repentir de m'être laissé persuader de donner à jouër chez moi.

LISETTE.

Et comment donc, quoi vous ne sçavez jamais ce que vous voulez. Mort de ma vie vous êtes bien plus femme qu'une autre.

ANGELIQUE.

Oh ne me querelle donc point, je te prie.

tu me mettrois de mauvaise humeur.

LISETTE.

Hé comment ne vous pas quereller, il ne tient qu'à vous d'être parfaitement heureuse, belle, jeune, bien-faite, spirituelle, vous étes aimée de tous ceux qui vous voyent, & vous avez le bonheur de n'aimer personne que vôtre Mari, que vous n'aimez guere; vous êtes sans aucune passion dominante, que celle de vos plaisirs, vous avez en moi une Fille dévoüée à tous vos sentimens, quelques déraisonnables qu'ils puissent être, & vous ne cherchez qu'à troubler la tranquilité de vôtre vie par des inégalitez perpetuelles.

ANGELIQUE.

Que veux-tu que je te dise, je suis dans des situations qui ne me plaisent point du tout.

LISETTE.

Dequoi vous plaignez-vous?

ANGELIQUE.

Dequoi je me plains? N'est-ce pas une chose horrible que je ne sois que la femme d'un Notaire.

LISETTE.

Ouy, & d'un Notaire qui s'appelle Monsieur Simon encore, cela est chagrinant, je vous l'avouë, & vous n'avez, ni l'air, ni les manieres d'une Madame Simon.

ANGELIQUE.

N'est-il pas vrai que j'étois née pour être tout au moins Marquise, Lisette?

LISETTE.

Assurément. Mais aussi, Madame, ne faites-vous pas comme si vous l'étiez.

ANGELIQUE.

Non vraiment, ma pauvre Lisette, je n'ose médire de personne, je ne puis risquer la moindre petite querelle avec des Femmes qui me déplaisent. Je suis privée du plaisir de me moquer de mille ridicules. Enfin, Lisette, quand on

on a de l'esprit, il est bien fâcheux, faute de rang & de naissance, de ne pouvoir se mettre dans tout son jour.

LISETTE.

Hé pourquoi vous contraindre, qui vous retient, abandonnez-vous toute à vôtre genie, commencez par donner à jouër, recevez grand monde; il y a mille Bourgeoises des plus roturieres qui n'ont pas d'autre titre pour faire les Femmes de consequence.

ANGELIQUE.

Hé bien n'en parlons plus, Lisette, c'en est fait, me voila determinée.

LISETTE.

Nous avons déja dans nos interêts un Commissaire, Madame, le Mari d'Araminte, & ce n'est pas peu de chose à Paris pour des joüeuses de profession, que la faveur d'un Commissaire.

ANGELIQUE.

Ne comptons point trop là-dessus, le Mari d'Araminte est un homme fort extraordinaire, & qui n'aime point à faire plaisir à sa Femme.

LISETTE.

Il n'importe, je veux vous ménager sa protection moi, laissez-moi faire. Ce qui m'embarasse le plus, c'est que nous ne sommes pas bien en argent comptant.

ANGELIQUE.

Et que je ne sçai quel tour faire à mon Mari pour en attraper; l'affaire de mon diamant l'a déja mis dans une colere épouventable.

LISETTE.

Il commence pourtant à croire que vous l'avez en effet perdu; & il me semble que nous pourrions à present risquer de le vendre.

ANGELIQUE.

Point du tout. Il a fait courir des billets chez les Orfévres.

LISETTE.

Hé bien mettons-le en gage, Madame, c'est de l'or en barre.

ANGELIQUE.

Je suis trop lasse des usuriers.

LISETTE.

Vous avez pourtant l'air d'en avoir encore long-tems affaire.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Madame Amelin, vôtre Marchande de Modes.

LISETTE.

C'est de l'argent qu'elle vous demande.

ANGELIQUE.

Je n'en ai point à lui donner.

LISETTE.

Comment faire ?

ANGELIQUE.

Il me prend envie de lui en emprunter, Lisette : elle est fort riche cette Madame Amelin.

LISETTE.

Lui en emprunter, vous n'y songez pas.

ANGELIQUE.

Pourquoi non, c'est une commission que je te donne.

LISETTE.

A moi, Madame.

ANGELIQUE.

A toi-même. Voila ce diamant que mon

Mari

Mari croit perdu, tu as de l'esprit.

LISETTE.

J'ai de l'esprit, mais Madame Amelin.....

ANGELIQUE.

Elle aura interêt de me faire trouver de l'argent pour être payée.

LISETTE.

La voici.

SCENE VII.

ANGELIQUE, Mad. AMELIN, LISETTE.

ANGELIQUE.

HE' bonjour, Madame Amelin, il y a mille ans que je ne vous ai veuë, & cependant je suis sur vos parties.

M. AMELIN.

Oh Madame, ce n'est pas là ce qui m'ameine ici.

LISETTE.

Bonjour Madame Amelin.

ANGELIQUE.

Combien vous dois-je, Madame Amelin?

M. AMELIN.

J'ai là vos parties, Madame si vous vouliez bien prendre la peine....

ANGELIQUE.

Volontiers, je n'aime point à devoir.
Elle dit

Premierement, pour avoir garnie l'épaule gauche de Madame... Vous vous moquez, Madame Amelin, ce n'est pas là mon mémoire.

M. AMELIN.

Je vous demande pardon, Madame, c'eſt celui d'une Comteſſe dont je ne puis tirer d'argent. Je lui ay depuis ſix mois fourni trois paires de hanches, il n'y a pas moyen que j'en ſois payée.

LISETTE.

Ce ſont pourtant là des choſes qu'on devroit payer comptant, pour ne pas faire crier les Marchands.

M. AMELIN.

Voila vôtre memoire, Madame.

ANGELIQUE.

Voyons. *Pour l'idée d'une coëffure extraordinaire.* Ah je me reconnois à la coëffure : mais vôtre memoire eſt furieuſement long, vous croyez que je lirai tout cela, Madame Amelin, je ſuis trop pareſſeuſe.

M. AMELIN.

Voyez ſeulement le total, Madame, s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Somme totale, trois cens dix livres.

LISETTE.

Il n'y a que trois cens dix livres, en verité, Madame, il vous en coûte bien peu pour être mieux miſe que les autres.

ANGELIQUE.

Liſette, allez dire à mon homme d'affaires qu'il vous donne trois cens dix livres, dépêchez, n'entendez-vous pas? trois cens dix livres, cela eſt-il ſi difficile à comprendre.

LISETTE.

Non, Madame, je comprens fort bien trois cens dix livres.

ANGELIQUE.

Hé bien puiſque vous comprenez, cela ſuffit, allez vîte.

LISETTE.

Voila de l'argent bien comptant pour Madame Amelin.

SCE-

SCENE VIII.

ANGELIQUE, Mad. AMELIN.

ANGELIQUE.

LE commerce que vous faites vous donne bien de la peine, Madame Amelin.

M. AMELIN.

Ouy, Madame, & l'on ne gagne pas grand chose, comme vous voyez.

ANGELIQUE.

La pauvre femme. Vous faites quelquefois des pertes considerables?

M. AMELIN.

Il m'est dû plus de dix mille livres, dont je n'aurai jamais dix pistoles.

ANGELIQUE.

La pauvre Femme. Vous avez beaucoup d'enfans, Madame Amelin?

M. AMELIN.

Je n'ai qu'un grand garçon, qui me fera mourir de chagrin, je pense.

ANGELIQUE.

Comment donc?

M. AMELIN.

Je ne sçai où il prend de l'argent; mais il est toujours avec de belles Dames; il joüe avec de grands Seigneurs, & il dit à tous ceux qui me connoissent que je ne suis que sa mere nourrice.

ANGELIQUE.

En verité voila un mauvais petit caractere.

M. AMELIN.

Helas! Madame, c'est comme tout le monde est aujourd'hui. On veut paroître ce qu'on n'est pas, & c'est ce qui perd bien de la jeunesse.

ANGELIQUE.

Elle a raison.

M. AMELIN.

A cela prés Janot est bon garçon, & je ne puis m'empêcher de l'aimer.

ANGELIQUE.

Elle parle à merveille. Adieu Madame Amelin, une petite affaire m'oblige à vous quitter. Lisette va vous apporter vôtre argent.

M. AMELIN.

Madame, je vous suis bien obligée.

SCENE IX.

M. AMELIN *seule.*

AH que voilà une brave Dame, ne se pas donner seulement la peine de lire des parties. Si toutes les autres étoient comme elle, j'aurois bien-tôt dequoi faire rouler un bon carosse.

SCENE X.

LE CHEVALIER, M. AMELIN

LE CHEVALIER.

JE ne sçai si Lisette aura déja donné à Mariane le Billet....

M. AMELIN.

Misericorde, que vois je!

LE CHEVALIER.

Ah Ciel!

Me.

Mad. AMELIN.

Je ne me trompe point, c'est Jannot. Hé mon cher enfant, que viens-tu faire ici ?

LE CHEVALIER.

Qu'elle rencontre !

Mad. AMELIN.

Comme le voila brave ! Tu as beau faire Jannot, je suis ta mere, & quoique tu sois un méchant enfant, bon sang ne peut mentir, je t'aime toujours, Jannot, mon pauvre Jannot.

LE CHEVALIER.

Il ne me pouvoit arriver une avanture plus cruelle.

Mad. AMELIN.

Qu'il a bonne mine ! Mais est-il possible que j'aye fait ce garçon là ?

LE CHEVALIER.

Vous perdez toutes mes affaires.

Mad. AMELIN.

Comment, quelles affaires, Jannot.

LE CHEVALIER.

Hé ne m'appellez point ici de ce nom, je vous en conjure.

Mad. AMELIN.

Quoi, qu'est-ce à dire ; n'es-tu pas mon enfant ? ne voudrois-tu point que je t'apelasse Monsieur ? Ecoute, je sçai les contes que tu fais, tu as honte de m'apeller ta mere.

LE CHEVALIER.

Non, je vous aime, je vous respecte ; mais si vous me faites connoître ici, vous ruinez les plus belles esperances du monde.

Mad. AMELIN.

Quelles esperances ?

LE CHEVALIER.

Un mariage considerable... Nous ne sommes point en lieu de nous expliquer.

Mad. AMELIN.

Mon cher enfant.

LE CHEVALIER.

Hé de grace.....

Mad. AMELIN.

Mais dis-moi donc.......

LE CHEVALIER.

J'irai chez vous dans un moment vous informer de toutes choses.

Mad. AMELIN.

Ah! qu'il y aura de gens fâchez dans le quartier, si c'est tout de bon que Jannot fait fortune.

LE CHEVALIER.

Voici quelqu'un, contraignez-vous, & ne me trahissez point, je vous prie.

SCENE XI.

LE CHEVALIER, Mad. AMELIN, LISETTE.

LE CHEVALIER.

Hé bonjour ma pauvre Lisette.

LISETTE.

Comment donc vous êtes seul, Monsieur le Chevalier?

Mad. AMELIN.

Monsieur le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Ne sçachant à qui m'adresser, en t'attendant j'allois faire connoissance avec Madame.

Mad. AMELIN.

Le joli garçon! Il est effronté comme un Page.

LE CHEVALIER.

Qui est cette femme, Lisette?

LISETTE.

C'est une espece de Marchande qui fournit des Modes à Madame.

LE CHEVALIER.

Frontin t'a-t'il donné un Billet?

LISETTE.

Oüy ; mais je n'ai point vû Mariane.

LE CHEVALIER.

Ah juste Ciel!

Mad. AMELIN.

Qu'il entend bien cela.

LISETTE.

Ne voulez-vous pas voir Madame?

LE CHEVALIER.

Ma vie & ma fortune sont en tes mains, Ma chere Lisette.

LISETTE.

Entrez, entrez, je vous en rendrai bon compte.

Mad. AMELIN.

Comme il les attrape.

LE CHEVALIER.

Adieu Madame.

Mad AMELIN.

Monsieur vôtre tres-humble servante.

SCENE XII.

Mad. AMELIN, LISETTE.

Mad. AMELIN.

VOila un aimable petit Gentilhomme.

LISETTE

Il vous revient assez à ce qu'il me semble.

Mad. AMELIN.

J'aime les gens de qualité, c'est mon foible ; ils ont toujours de petites manieres qui les distinguent, & l'on fait bien son compte avec eux, n'est il pas vrai?

LISETTE.

Le bon temps est passé, Madame Amelin, les gens de qualité n'ont point aujourd'hui d'at-

gent de reste. Voila Madame, par exemple.....

Mad. AMELIN.

Hé bien?

LISETTE.

Elle ne vous doit que trois cens dix livres.

Mad. AMELIN.

Hé bien?

LISETTE.

Hé bien, il n'y a pas de fonds pour vous les payer.

Mad. AMELIN.

Qu'est-ce à dire, il n'y a pas de fonds pour trois cens dix livres?

LISETTE.

C'est une malice de nôtre homme d'affaires, qui n'aime point à donner de l'argent.

Mad. AMELIN.

La vilaine chose qu'un homme d'affaires.

LISETTE.

Vous êtes bien heureuse que ce ne soit pas un Intendant, vous attendriez bien d'avantage.

Mad. AMELIN.

Mais Madame jouë quelquefois, & quand elle gagne....

LISETTE.

Oh quand elle gagneroit mille pistoles, elle aimeroit mieux mourir que d'en acquiter la moindre dette; c'est une chose sacrée que l'argent du jeu, diantre ce sont des fonds pour le plaisir, où l'on ne touche point pour le necessaire.

Mad. AMELIN.

Comment ferons-nous donc?

LISETTE.

Si vous étiez Femme d'accommodement, Madame Amelin.

Mad. AMELIN.

Hé bien?

LISETTE.

Madame a besoin de cent Loüis, elle vous en doit

doit trente, faites lui prêter six cens écus, elle vous payera vos trois cens dix livres.

Mad. AMELIN.

L'accommodement est admirable, vous vous moquez de moi, je pense.

LISETTE.

Non, je ne me moque point. Voila un Diamant de trois cens pistoles qu'on vous donneroit pour nantissement; voyez si le parti vous accommode.

Mad. AMELIN.

Un diamant, ah c'est autre chose. Et quand lui faut-il cet argent?

LISETTE.

Dans le moment même si cela se peut.

Mad. AMELIN.

Passez chez moi dans un quart d'heure, & aportez la bague, vous trouverez vôtre argent tout compté. Adieu Mademoiselle Lisette.

SCENE XIII.

LISETTE *seule.*

ADieu Madame Amelin. Nous aurons donc de l'argent comptant, & nous donnerons à joüer, Dieu merci. Tout se dispose à merveilles pour ma petite fortune. La passion du Chevalier, l'humeur de ma Maîtresse, qui ne songe qu'à ruiner son Mari: elle achette cher, vend à bon marché, met tout en gage; je suis son Intendante. Voila comme les Maîtresses deviennent soubrettes, & comme les soubrettes deviennent quelquefois Maîtresses à leur tour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER.

ANGELIQUE.

MAis quelle distraction, Chevalier, vous paroissez embarassé, vous me répondez sans faire attention à ce que vous dites.

LE CHEVALIER.

Je songe à la passion de Monsieur vôtre Mari pour Araminte, Madame.

ANGELIQUE.

S'il étoit un peu moins vilain, & qu'Araminte eut l'esprit.....

LE CHEVALIER.

Pour l'esprit d'Araminte, j'ose quasi vous en répondre, & malgré l'avarice de vôtre Epoux, si vous n'étiez point un peu trop interessée dans les dépenses qu'il pourroit faire....

ANGELIQUE.

Interessée dans ses dépenses moi? qu'on le ruïne, Chevalier, pourvû que j'en profite, je n'y prendrai d'autre interêt que celui de partager ses dépoüilles.

LE CHEVALIER.

En verité, Madame, vous êtes une Femme de bon esprit.

ANGELIQUE.

Cela nous mettoit en fond pour l'établissement de jeu que nous voulons faire.

LE

LE CHEVALIER.

Vous avez raison.

ANGELIQUE.

Que vous veut Frontin ?

SCENE II.

ANGELIQUE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

As-tu quelque chose à me dire ?

FRONTIN.

L'affaire des deux mille écus va mal, Monsieur, on decrete.

ANGELIQUE.

Que dit-il ?

LE CHEVALIER.

Je ne sçai, Madame. Veux-tu parler haut.

FRONTIN.

Monsieur.....

LE CHEVALIER.

Hé bien, Monsieur.

FRONTIN.

Je vous dis Monsieur que......

LE CHEVALIER

L'impertinent. Quelqu'un m'attend au logis, n'est-ce pas ?

FRONTIN.

Oüy, Monsieur, justement, deux Marquises, une Comtesse, un Partisan ; trois Abbez autant de faineants ; ce Commis de la Doüane, & ce petit Epicier sont au logis qui vous attendent.

LE CHEVALIER.

Ce maraut là fait toujours mistere de rien. Ce

sont

font des gens qui me persecutent, Madame, pour sçavoir quand on commencera à joüer chez vous.

ANGELIQUE.

Allez vîte leur dire que nous ouvrirons demain sans faute, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame.......

ANGELIQUE.

Ne faites point façon de me laisser seule, je ne serai pas long-temps sans compagnie.

SCENE III.

ANGELIQUE, JASMIN

ANGELIQUE.

HOla Jasmin.

JASMIN.

Que vous plaît-il, Madame.

ANGELIQUE.

Qu'on dise à Mariane de descendre.

JASMIN.

Son Maître de Clavessin est avec elle.

ANGELIQUE.

Lisette ne revient point de chez Madame Amelin. Cette folle d'Araminte me fait attendre. La fatigante chose que le moindre moment d'inquietude.

SCENE IV.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Ah te voila, tu as bien tardé.

LISETTE.

C'eſt l'impatience d'avoir de l'argent qui vous a fait trouver le tems ſi long.

ANGELIQUE.

M'en aportes-tu ?

LISETTE.

Madame Amelin a pris les trois cens dix livres : voila ce qui vous reſte des ſix cens écus.

ANGELIQUE.

Prenons bien garde que mon Mari ne ſoupçonne rien de tout ceci. Liſette.

LISETTE.

Que vous êtes bonne, Madame.

ANGELIQUE.

Je lui épargne ces ſortes de petits chagrins autant qu'il m'eſt poſſible.

LISETTE.

Et cependant il ſe plaint encore.

ANGELIQUE.

Tous les hommes en ſont logez là, ce ſont des animaux grondans que les Maris.

LISETTE.

Que vous les définiſſez bien.

ANGELIQUE.

Je les connois, le mien me divertit quelquefois avec ſon humeur bouruë, & je voudrois qu'il lui prit envie de quereller aujourd'hui pour me deſennuyer.

LISETTE.

C'eſt un plaiſir qu'il eſt facile de vous faire

faire avoir, & je me charge de cela, moi.

ANGELIQUE.

Des coëffes, Lisette, une écharpe.

LISETTE.

Où allez vous donc.

ANGELIQUE.

Je vai dépenser de l'argent, puisque j'en ai. J'ai besoin de mille choses. des tables, des cornets, des dez, & des tasses. Il faut de tout cela dans une maison où l'on veut recevoir compagnie.

LISETTE.

Nous allons donc bien nous réjouir.

ANGELIQUE.

Le mieux du monde. J'attens Araminte, je veux qu'elle m'aide à faire toutes mes empletes.

LISETTE.

Vous n'attendez pas long-tems, la voici.

SCENE V.

ANGELIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ARAMINTE.

HE' bonjour mon aimable petite.

ANGELIQUE.

Ma chere bonne, comment te portes-tu?

ARAMINTE.

Comme une Femme qui n'a pas dormi vingt-quatre heures.

LISETTE

Vous voila pourtant bien éveillée.

ANGELIQUE.

Qui a donc troublé ton repos?

ARA-

ARAMINTE.

Ne t'allarmes point, ce n'est pas ton Mari, je ne l'aime pas au moins.

ANGELIQUE.

Tu as fait une belle conquête, & je t'en felicite.

ARAMINTE.

Il ne tient qu'à moi de le ruiner, tout son bien est à mon service.

LISETTE.

Mé mort de ma vie prenez toûjours à bon compte; il n'y a point de mal à ruiner un Mari quand sa femme partage les revenans bon de l'avanture.

ARAMINTE.

Qu'il ne sçache pas que vous êtes mes confidentes, je vous prie.

ANGELIQUE.

Je n'abuserai pas de ton secret. A quoi as-tu passé la nuit?

ARMINTE.

A chercher dans ma tête tous les moyens imaginables de faire enrager mon Mari.

LISETTE.

Voila un amusement fort agreable.

ANGELIQUE.

Ah ces idées t'ont fait plaisir, je ne m'étonne plus de te voir un si bon visage.

ARAMINTE.

C'est un homme qui perd l'esprit, & qui me le fait perdre. Il veut & ne veut plus dans le moment même. Tantôt complaisant jusques à l'excés, puis aussi-tôt brutal à la fureur: quelquefois content d'une chose que lui déplaist un quart d'heure aprés. Il querelle toûjours sans sujet, & pour vivre en repos avec lui on ne sçait jamais quel partit prendre.

ANGELIQUE.

Voila des inégalitez impardonnables

ARAMINTE.

Il faut que vous m'aidiez à le rendre raisonnable, & à me vanger de ses caprices.

LISETTE.

Que ce soit donc en tout bien & en tout honneur : pour mettre un Mari à la raison on s'en écarte quelquefois, & ces biais là ne vallent jamais rien, quoi qu'ils soient les plus à la mode.

ARAMINTE.

Pour moi je ne sçaurois mieux faire enrager mon bourru qu'en lui attrapant de l'argent.

LISETTE.

En ce cas nous sommes de la partie. Un Mari fâcheux & avare est un ennemi public, contre qui toutes les Femmes ont interêt de se declarer : ç'a voyons, comment faut-il s'y prendre ?

ANGELIQUE.

Nous le verrons tantôt. Tu as la bas un carosse.

ARAMINTE.

Oüy vraiment, où veux-tu aller ?

ANGELIQUE.

Je te le dirai, sortons ensemble.

ARAMINTE.

Que Lisette vienne donc avec nous, tout en roulant nous parlerons de nos affaires.

LISETTE.

Non pas s'il vous plaît, j'ai ici les miennes, & vous vous passerez bien de moi.

ANGELIQUE.

Tu n'as qu'à me dire tes projets, je te ferai confidence des miens, & nous trouverons moyen de les mettre en œuvre.

LISETTE.

Et je corrigerai le plan moi, s'il en est besoin.

ARAMINTE.

Adieu Lisette.

SCE-

SCENE VI.

LISETTE *seule.*

Les aimables petites personnes. Elles vont tenir entr'elles un petit conseil contre leurs Maris, & sans cela que feroient-elles. Grace à l'avarice & à la bizarrerie des hommes, c'est aujourd'hui la plus necessaire occupation qu'ayent les Femmes. Mais voici Mariane fort à propos, n'ai-je point perdu le Billet du Chevalier, non. Sçachons un peu ce qu'elle a dans l'ame avant que de lui parler de cette affaire.

SCENE VII.

LISETTE, MARIANE.

MARIANE.

Que me veut ma belle-mere, Lisette, on m'a dit qu'elle me demande?

LISETTE.

Elle vient de sortir, & apparemment elle ne vous vouloit rien de fort pressé.

MARIANE.

Je venois lui donner le bonjour, & je retourne dans ma chambre.

LISETTE.

Hé non non, je vous veux quelque chose moi, & Madame n'avoit rien de si interessant à vous dire.

MARIANE.

Dépêches-toi donc, tu sçais bien que mon Pere ne veut pas que je te parle, & qu'il dit que tu me gâtes.

LISETTE.

Moi je vous gête ! il est bien injuste de vous donner ces mauvaises impressions.

MARIANE.

Oh ne te fâches point, je ne le croi pas; mais ses remontrances perpetuelles me chagrinent terriblement.

LISETTE.

Et quelles remontrances peut-il faire ?

MARIANE.

Je ne sçai; comme je ne les merite point, je ne les écoute pas le plus souvent, & quand il a bien long-temps parlé, il me semble que je n'ai entendu que du bruit.

LISETTE.

Ah puisque vous prenez si bien les choses, vous n'êtes pas si fort à plaindre.

MARIANE.

Je ne suis pas à plaindre ! est-il agreable à mon age de vivre éternellement dans la solitude; je n'ai pour toute compagnie que des Maîtres qui ne m'aprennent que des choses inutiles, la Musique, la Fable, l'Histoire, la Geographie, cela n'est-il pas bien divertissant.

LISETTE.

Cela vous donne de l'esprit.

MARIANE.

N'en ay-je pas assez, ma belle-mere ne sçait point toutes ces choses, & elle vit heureuse.

LISETTE.

Sa destinée vous fait donc envie.

MARIANE.

Oüy, je te l'avoüe; & si elle vouloit, au hazard d'être tous les jours grondée de mon Pere, je lui promettrois de ne la quitter de ma vie.

LI-

LISETTE.

Quoi pas même pour être mariée?

MARIANE.

Oh c'est autre chose, quand je serai mariée ne ferai-je pas la Maîtresse, & ne ferai je pas comme elle tout ce que je voudrai.

LISETTE.

Selon le Mari que vous prendrez.

MARIANE.

Comment selon, oh je veux un bon mari, ou je n'en veux point.

LISETTE.

Mais si vôtre Pere vous en veut donner un à sa fantaisie?

MARIANE.

Je ne le prendrai point s'il n'est à la mienne.

LISETTE.

Fort bien, & vôtre belle-mere si elle vous proposoit, ...

MARIANE.

Mais, Lisette, un Mari de sa main me conviendroit assez, je pense.

LISETTE.

Et de la mienne craindriez-vous d'être trompée?

MARIANE.

De la tienne?

LISETTE.

Oüy, parlez.

MARIANE.

Hom, je devine ce que tu me veux, Lisette.

LISETTE.

Vous le devinez.

MARIANE.

Oh que oüy, cela n'est pas bien difficile.

LISETTE.

Et que devinez-vous encore?

MARIANE.

Que quelqu'un est amoureux de moi, & qu'on t'a priée de me le dire.

LISETTE.

Cela est admirable.

MARIANE.

Et c'est pour sçavoir ce que je pense que tu me parles du mariage ?

LISETTE.

Quelle vivacité !

MARIANE.

Oh je ne suis plus une petite fille, & quoique je ne voye pas le monde, quand je suis seule je rêve à bien des choses ? Mais dis vîte, qu'as-tu à me faire sçavoir ?

LISETTE.

Hé puisque vous êtes si habile, ne pouvez-vous pas deviner le reste.

MARIANE.

J'aurois trop à rougir, Lisette, si mes conjectures n'étoient pas justes.

LISETTE.

Oh pour le coup je devine à mon tour, & je ne suis pas moins penetrante que vous.

MARIANE.

Et que penetrés-tu ?

LISETTE.

Que vous êtes amoureuse.

MARIANE.

Paix Lisette.

LISETTE.

Ne craignez rien, personne ne peut nous entendre.

MARIANE.

Ne m'impatiente donc point, je t'en conjure. Serieusement que me veux-tu ?

LISETTE.

Vous rendre un petit Billet.

MARIANE.

Un Billet !

LISETTE.

Oüy. Voyez si cela vous accommode.

MA-

MARIANE.

S'il n'est pas de Monsieur le Chevalier, je ne le veux point voir Lisette.

LISETTE.

Hé voyez-le, il est de lui-même; l'heureuse chose que la simpathie. Hé bien? comment le trouvez-vous? son stile?

MARIANE.

Il écrit comme ses yeux parlent, ils m'avoient déja dit tout ce qui est dans sa lettre.

LISETTE.

Mais les vôtres n'ont point fait réponse, & c'est une réponse dont il est question.

MARIANE.

Mais Lisette....

LISETTE.

Quoi mais? c'est un Mari de ma main, qu'avez-vous à dire, allez vite sécrire seulement.

MARIANE.

Sera-t'il de la bienseance......

LISETTE.

Comment de la bienseance? on vous aime, vous aimez; on vous écrit, vous faites réponse; y a-t'il rien là qui ne soit dans les formes.

MARIANE.

Ecrire à un homme!

LISETTE.

Le grand malheur: ah que de façons pour une petite personne qui devine si juste, ne vous en fiez-vous pas bien à moi, je sçai les régles comme celui qui les a faites.

MARIANE.

J'entens quelqu'un.

LISETTE.

C'est Monsieur le Commissaire.

MARIANE.

Le Mari d'Araminte?

LISETTE.

Lui même. Ne perdez point de temps, allez faire réponse.

SCENE VIII.

Mr. GRIFFARD, LISETTE.

Mr. GRIFFARD.

Bonjour, ma chére enfant.

LISETTE.

Monsieur je suis vôtre tres-humble servante.

Mr. GRIFFARD.

Ta belle Maîtresse est-elle visible, & Monsieur le Notaire est-il au logis?

LISETTE.

Il n'y a personne Monsieur depuis le matin; Monsieur est en ville, & Madame vient de sortir avec Madame vôtre Epouse.

Mr. GRIFFARD.

Le hazard m'est bien favorable, Je suis ravi de te trouver seule, Lisette, & j'ai mille choses à te dire.

LISETTE.

Me voila prête à vous écoûter. Voila un bouru bien radauci, à ce qu'il me semble.

Mr. GRIFFARD.

Comment ton Maître & ta Maîtresse vivent-ils ensemble, dis.

LISETTE

Comme un Mari & une femme. Ils sont toujours fâchez, se querellent souvent, se racommodent peu, boudent sans cesse, se plaignent fort l'un de l'autre, & peut-être ont tous deux raison. C'est tout comme chez vous enfin, & n'est-ce pas par tout de même?

Mr. GRIFFARD.

Mais quel parti prens-tu dans leurs differens toi?

LISETTE.

Quel parti moi? Je suis pour Madame, & si vous

vous voulez que je vous parle net, je ne croi pas qu'un Mari puisse avoir raison.

MR. GRIFFARD.

J'en conviens, il y a des gens insupportables

LISETTE.

De petits bourus éternels, par exemple.

MR. GRIFFARD.

Il est vrai.

LISETTE.

Qui ne sont faits que pour damner le genre humain.

MR. GRIFFARD.

Et pour se tourmenter eux-mêmes.

LISETTE.

Toujours grondans, de mauvaise humeur.

MR. GRIFFARD.

C'est une chose horrible.

LISETTE.

Si j'avois un mari comme cela je lui ferois voir bien du païs, sur ma parole.

MR. GRIFFARD.

Que ne donnes-tu ces conseils à ta Maîtresse, Lisette.

LISETTE.

Et si vôtre femme qui ne la quitte point les prenoit pour elle?

MR. GRIFFARD.

Tu me crois donc de ces insuportables.

LISETTE.

Hé vous n'êtes pas le moins capricieux mortel que je connoisse.

MR. GRIFFARD.

Si tu sçavois la cause de mes caprices, tu serois la premiere à les excuser.

LISETTE.

Cela se pourroit, je suis fort humaine, & je voudrois de tout mon cœur que vous eussiez raison.

MR. GRIFFARD.

Non, tu n'es pas de mes amies.

LISETTE.

Où ce petit reproche nous menera-t'il ?

Mr. GRIFFARD.

Tu as du pouvoir sur l'esprit de ta Maîtresse.

LISETTE.

Je ne vous entens point.

Mr. GRIFFARD.

J'entre comme elle dans tous les chagrins qu'on lui donne.

LISETTE.

Cela est obscur.

Mr. GRIFFARD.

Et si elle sçavoit combien je m'y interesse, elle seroit sensible à ceux qu'elle me cause.

LISETTE.

C'est de l'Hebreu, je n'y comprens rien.

Mr. GRIFFARD.

Si tu voulois l'en instruire, Lisette, je ne serois point ingrat d'un si bon office.

LISETTE.

Vous vous rendez un peu plus intelligible.

Mr. GRIFFARD.

J'en mourrois quitte sur ma parole.

LISETTE.

On meurt subitement quelquefois.

Mr. GRIFFARD.

De peur d'accident voila ma bourse que je te prie de garder pour l'amour de moi.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus clair que ce que vous me dites, un Commissaire qui donne sa bourse est terriblement amoureux.

Mr. GRIFFARD.

Me promets-tu de parler en ma faveur ?

LISETTE.

Je comprens vôtre affaire à merveilles, vous dis-je, vous n'aimez point vôtre Femme.

Mr. GRIFFARD.

C'est une folle qui me fait enrager.

LISETTE.

Celle de vôtre voisin vous plaît d'avantage.

Mr. GRIFFARD.

N'est elle pas la plus charmante personne du monde.

LISETTE.

Assurément, c'est grand dommage qu'on ne puisse troquer de Femmes, qu'il y auroit de troqueurs au monde; mais comme cela n'est pas tout-à fait permis, prenez garde à vous, Monsieur le Commissaire.

Mr. GRIFFARD.

Ah pour moi je ne demande que l'estime de ta Maîtresse.

LISETTE.

Il n'y a rien de plus honnête.

Mr. GRIFFARD.

Qu'elle me regarde comme le meilleur ami qu'elle puisse avoir.

LISETTE.

Il n'y a que de la délicatesse dans cette passion.

Mr. GRIFFARD.

Qu'elle dispose absolument de mon bien, de ma vie.

LISETTE.

Vous m'attendrissez trop, Monsieur.

Mr. GRIFFARD.

Je sacrifierai toujours tout pour lui plaire.

LISETTE.

Je vai pleurer.

Mr. GRIFFARD.

Quelle sçache tout cela, Lisette.

LISETTE.

Elle le sçaura; je vous en répons. J'entens son Mari. Remettez-vous un peu, vous voilà tout hors de vous-même.

Mr. GRIFFARD.

Je suis trop émû, je ne veux point qu'il me voye, cache-moi dans le cabinet de ta Maîtresse.

LISETTE.

Dans son cabinet, vous y étoufferiez d'amour.

Mr. GRIFFARD.

Mais.....

LISETTE.

Mais descendez par ce petit escalier, & allez prendre l'air, vous en avez besoin sur ma parole. Ma foi l'avanture est trop drole, & voila de quoi bien divertir nos faiseuses d'emplettes.

SCENE IX.

Mr. SIMON, LISETTE.

Mr. SIMON.

AH te voila coquine, que fait ma femme ?

LISETTE.

Le beau debut, elle est sortie.

Mr. SIMON.

Déja sortie, à l'heure qu'il est elle n'est pas éveillée le plus souvent.

LISETTE.

Il faut aparemment qu'elle ait aujourd'hui des affaires plus pressantes que de coutume.

Mr. SIMON.

Des affaires pressantes ! Oh si elle ne change ses manieres.....

LISETTE.

Et pourquoi les changer puisque elle s'en trouve bien ? elle n'en fera rien, Monsieur, je vous assure.

Mr. SIMON.

Elle s'en trouve bien, mais je n'en suis pas content moi.

LISETTE.

C'est que vous êtes furieusement difficile ; car enfin qu'y a t'il donc de si extraordinaire dans sa conduite ?

Mr.

Mr. SIMON.

Ce qu'il y a d'extraordinaire ?

LISETTE.

Une Femme qui ne fait pas le moindre embarras dans vôstre maison.

Mr. SIMON.

Elle n'y vient que pour dormir.

LISETTE.

L'entendez vous jamais quereller ?

Mr. SIMON.

Comment l'entendrois-je, je suis quelquefois quinze jours sans la voir.

LISETTE.

La grand merveille ! vous dormez quand elle reviént, vous voulez la voir quand elle dort, ou vous êtes sorti quand elle s'éveille, le moyen de vous rencontrer.

Mr. SIMON.

Et c'est cela dont je me plains, au lieu de prendre le soin de son ménage.....

LISETTE.

De son ménage, Monsieur ! est-ce que vous voudriez qu'elle s'abessat à ces sortes de bagatelles, & est-ce pour cela que l'on prend aujourd'hui des Femmes ?

Mr. SIMON.

Assurément.

LISETTE.

Bon.

Mr. SIMON.

Comment bon ?

LISETTE.

Hé fy, Monsieur, vous estes Notaire, & vous ne sçavez pas la coûtume de Paris.

Mr. SIMON.

Mais quelle demeure au moins dans sa maison, quelle y reçoive compagnie, qu'elle voye.... Araminte, par exemple, c'est une Femme raisonnable que celle là.

LISETTE.

Assurément.

Mr. SIMON.

Je ne lui demande autre chose que de demeurer chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment il n'y a rien de plus raisonnable ; il faudra bien qu'elle le fasse ; allons, tâchez de la persuader.

Mr. SIMON.

Je n'en viendrai point à bout si je ne querelle.

LISETTE.

Hé bien il y a long-temps que vous n'avez querellé à ce qu'il me semble.

Mr. SIMON.

Depuis l'affaire du diamant....

LISETTE.

Depuis le diamant, il y a un siecle.

Mr. SIMON.

Aussi je creve, & l'on ne sçait pas tout que je souffre.

LISETTE.

Oh querellez, Monsieur, querellez cela vous soulagera, dés qu'elle sera venuë j'aurai soin de vous faire avertir.

Mr. SIMON.

N'y manque pas au-moins.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine, je veux vous aider aussi à la quereller moi, & je vous répons quasi de la reduire.

Mr. SIMON.

Que je t'aurois d'obligation !

LISETTE.

Allez vous preparer, Monsieur, allez : Ah que les pauvres Maris sont bien nez pour être dupes ! il va quereller sa Femme pour lui faire faire une chose qu'elle souhaite, & dont il aura peut-être plus à enrager que de tout ce qu'elle a jamais pû faire.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

SI tu ne crois pas qu'il m'aime tout de bon, ne lui donne pas mon Billet, Lisette.

LISETTE.

Laissez-moi faire.

MARIANE.

Qu'il te le rendre aprés l'avoir lû.

LISETTE.

Ne vous mettez pas en peine.

MARIANE.

Ne parle de rien à ma belle-mere.

LISETTE.

Non.

MARIANE.

Quand nous nous aimerons d'avantage, nous lui en ferons confidence.

LISETTE.

C'est fort bien dit.

MARIANE.

Au moins, comme c'est toi qui me fais faire tout ceci, s'il m'en arrivoit quelque chagrin dans la suite, c'est à toi que je m'en prendrois.

LISETTE.

Je me charge de tout.

MARIANE.

Je suis toute jeune, & tu as de l'experience; c'est à toi de me bien conduire.

LISETTE.

Mort de ma vie quelle innocente.

MARIANE.

Mais tout de bon, est-il vrai qu'il m'aime, dis, Lisette ?

LISETTE.

C'est moi qui vous le dis, & vous en doutez ?

MARIANE.

Je voudrois bien qu'il me le dist lui-même.

LISETTE.

On manegera des momens pour cela.

SCENE II.

MARIANE, LISETTE, JASMIN.

JASMIN.

Vostre Maître de Geographie vous attend, Mademoiselle.

MARIANE.

Ah que je suis lasse de tous ces Maîtres-là, Lisette.

LISETTE.

On vous en debarassera.

MARIANE.

Ne me laisse donc point tromper, c'est tout ce que je te demande.

LISETTE.

Allez vîte, voici quelqu'un, il ne faut pas qu'on nous voye ensemble.

SCENE III.

LISETTE, Mad. AMELIN.

LISETTE.

He' comment, c'est Madame Amelin ! hé qui vous rameine ici, Madame Amelin.

Mad. AMELIN

Ma pauvre Mademoiselle Lisette, je suis furieusement intriguée.

LISETTE.

Qu'y a-t'il donc ?

Mad. AMELIN.

Je ne sçai ce que j'ai fait du diamant que vous avez tantôt aporté chez moi, me l'avez-vous laissé ma chere enfant ?

LISETTE.

Si je vous l'ai laissé, Madame Amelin ! la question est admirable, si je vous l'ai laissé ?

Mad. AMELIN.

Ne faites point de bruit, ma chere, & n'en parlez point à Madame, il se retrouvera ; en tout cas il n'y aura que moi qui perdrai ; c'est mon coquin de fils qui aura mis la main dessus, sans doute.

LISETTE.

Comment donc vôtre fils, vous avez des enfans qui se portent au bien comme cela, Madame Amelin ?

Mad. AMELIN.

Que voulez-vous, c'est un enfant gâté que Janot, qui fait quelquefois de petites miévretez, & dans le fond pourvû qu'il le mette à bien je ne m'en soucie pas.

LISETTE.

Oh à ce compte vous avez raison, & Monsieur Janot aussi, Madame Amelin.

Mad. AMELIN.

Voue ne sçavez pas tout ce qu'il sçait faire ; c'est un petit drôle qui en sçait bien long.

LISETTE.

Je n'avois point encore remarqué que Madame Amelin fust folle.

Mad. AMELIN.

Dites-moi un peu seulement, il y a ici une grande Fille à marier ?

LISETTE.

Oüy. Pourquoi demandez-vous cela, Madame Amelin ?

Mad. AMELIN.

Par conversation seulement, je n'y prens au-

cun interêt, je vous assure; mais elle ne sera point mariée que je ne sois de la Nopce, c'est moi qui vous le dis, qui ne suis que Madame Amelin.

LISETTE.

Vous serez d'la Nopce, vous, vous?

Mad. AMELIN.

Moi, moi. Ne parlez point à Madame de son Diamant, il ne sortira point de la famille. Adieu Mademoiselle Lisette.

SCENE IV.

LISETTE *seule.*

La bonne Femme a perdu l'esprit, quel galimatias me vient-elle faire? nôtre Diamant perdu, son fils Janot, une fille à marier, elle sera de la Nopce, je croi, Dieu me pardonne qu'elle veut demander Mariane à son Pere pour ce petit miévre de Janot. La vieille folle.

SCENE V.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

HE' bien où en sommes-nous, Mariane a-t'elle fait réponse, Monsieur le Chevalier est dans une impatience épouvantable.

LISETTE.

Hé que diantre ne vient-il lui-même.

FRONTIN.

Il est avec de jeunes gens de ses amis, qui veulent l'obliger, malgré qu'il en ait, à

re-

remonter une compagnie de Cavalerie.

LISETTE.

A remonter une Compagnie !

FRONTIN.

Oüy, mon enfant, une Compagnie que le trois dez & le lansquenet ont démontée. Ces Messieurs pretendent que ce soit Monsieur le Chevalier qui la remonte, il est diablement affairé.

LISETTE.

Il n'y a qu'un moment que Mariane & moi nous étions ici seules, & peut-être n'aura-t'il de long-temps une si belle occasion de l'entretenir.

FRONTIN.

Tant pis pour lui de l'avoir manquée, ce sont ses affaires, parlons des nôtres. Je t'aime furieusement au moins, & si tu voulois.....

LISETTE.

Tu prens toûjours mal ton temps pour parler d'amour, j'ai à present bien d'autres choses en tête.

FRONTIN.

Ah, aa, hé quelles affaires importantes te sont survenuës depuis que je t'ai quittée ?

LISETTE.

Ce sont des affaires où je prevois que j'aurai besoin d'un associé.

FRONTIN.

Parbleu je suis ton fait, dequoi s'agit-il ? je ne te demande que la preference.

LISETTE.

Avant toutes choses dis-moi, te sens-tu de la disposition à ruiner un homme en faveur d'une femme.

FRONTIN.

Ce sont les premiers amusemens de ma jeunesse, mon enfant, & à l'heure que je te parle j'ai deux ou trois affaires en main de cette nature là.

LISETTE.

Hé bien va donc vîte porter à Monsieur le

Chevalier ce Billet de Mariane, & reviens ici je te dirai la chose.

FRONTIN.

Non pas, s'il te plaît; je veux la sçavoir avant que de te quitter.

LISETTE.

Monsieur le Chevalier s'impatientera.

FRONTIN.

J'aime mieux qu'il s'impatiente que moi, dis vîte.

LISETTE.

Le Mari d'Araminte est amoureux de ma Maîtresse.

FRONTIN.

Le Mari d'Araminte, Monsieur le Commissaire?

LISETTE.

Oüy te dis-je.

FRONTIN.

Oh bien, mon enfant, à bon chat, bon rat, le Mari de ta Maîtresse est amoureux d'Araminte.

LISETTE.

Qui t'a déja dit cela?

FRONTIN.

C'est une negociation dont je suis chargé; ne t'ay je pas dit que je travaillois pour tout le monde. Il y a dix ans que je fais les affaires de Monsieur le Notaire.

LISETTE.

Ces deux Messieurs sont de fort bons sujets au moins.

FRONTIN.

Assurément, & pour peu que les Femmes soient d'intelligence....

LISETTE.

Elles aiment la dépense, & n'ont point d'argent, laisse-moi faire, les voici, elles ne s'attendent pas aux nouvelles que je vais leur dire.

SCE-

SCENE VI.

ANGELIQUE, ARAMINTE, FRONTIN, LISETTE, un Laquais.

ANGELIQUE.

Portez tout cela dans mon cabinet. Ah te voila, que fais-tu ici Frontin ;

FRONTIN.

Je n'y suis venu qu'en passant, Madame, & quelques petites propositions que m'a fait Mademoiselle Lisette m'ont arrêté pour vous offrir mes petits services.

ARAMINTE.

Comment, quelles propositions ?

FRONTIN.

Elle vous dira tout, donnez-vous patience.

ANGELIQUE.

Y a-t'il quelque chose de nouveau, Lisette ?

LISETTE.

Oüy, Madame, & de fort particulier même.

ANGELIQUE.

Dis-nous donc vîte ce que c'est.

LISETTE.

Monsieur le Commissaire est amoureux de vous, Madame.

ARAMINTE.

Quoi mon Mari, Lisette !

LISETTE.

Oüy vôtre Mari, Madame. Il ne faut point que vous fassiez tant la fiere, & si vous nous débauchez le nôtre, nous vous rendrons le change à merveilles.

ANGELIQUE.

Tu plaisantes, peut-estre, Lisette.

LISETTE.

Non, Madame, je ne plaisante point.

FRONTIN.

Voila les proposition qu'elle m'a faites, & c'est la-dessus que j'attens vos ordres.

ANGELIQUE.

Ma chere.

ARAMINTE.

Ma mignonne.

ANGELIQUE.

Il y a de la fatalité dans cette avanture.

ARAMINTE.

Cela est trop plaisant.

LISETTE.

N'est-il pas vraj que cela est fort drôle.

FRONTIN.

Cela deviendra bien plus divertissant dans la suite.

ANGELIQUE.

Mais c'est une gageure je pense.

FRONTIN.

Elle ne vaudra rien pour les parieurs si l'on m'en veut croire.

ARAMINTE.

Nous ne pouvions souhaiter une meilleure occasion pour nous vanger de l'avarice de ces Messieurs là.

ANGELIQUE.

Toutes tes idées de cette nuit ne valent pas ce que le hazard nous presente.

ARAMINTE.

Frontin nous sera necessaire dans tout ceci ma mignonne.

FRONTIN.

Il est tout à vôtre service, Madame.

ANGELIQUE.

Lisette ne nous sera pas inutile, ma bonne.

LISETTE.

Vous n'avez qu'à me commander.

ARAMINTE.

Pour moi je te recommande Monsieur mon Mari, je ne veux pas que tu lui laisses une pistole.

LISETTE.

Je tâcherai de vous obéir.

FRONTIN.

Si vous me donnez les mêmes ordres pour Monsieur le Notaire; je les executerai fort exactement, je vous assure.

ANGELIQUE.

Oh si tu épargnes sa bourse, je ne te le pardonnerai de ma vie.

FRONTIN.

Vous n'aurez rien à me reprocher.

LISETTE.

Mais de quelle maniere traiterons-nous les choses?

ANGELIQUE.

De quelle maniere?

FRONTIN.

Oüy, Madame, brusquerons-nous la bourse de ces Messieurs, ou si nous la vuiderons tout doucement.

ARAMINTE

Non, brusquer, brusquer, c'est le plus seur. J'ai furieusement affaire d'argent comptant.

ANGELIQUE.

Et moi aussi, le plûtôt vaut le mieux assurément.

FRONTIN.

C'est mon avis, & le tien, Lisette?

LISETTE.

J'opine du bonnet; il faut les expedier dans la regle des vingt-quatre heures.

FRONTIN.

Pour vous, mes Dames, il faudra vous mettre en dépense de quelques petites faveurs, s'il vous plaît.

ARA-

ARAMINTE.

Des faveurs, Frontin.

FRONTIN.

Oüy, Madame, mais sans consequence.

ANGELIQUE.

Voila un article qui m'effarouche.

LISETTE.

Hé de quoi vous embarassez-vous, puis-que vous êtes toutes deux d'accord, n'êtes-vous pas les parties interessées.

ANGELIQUE.

Vous estes une extravagante, Lisette.

LISETTE.

Hé mort de ma vie qu'est-ce donc qu'on vous demande de si terrible ?

FRONTIN.

Un regard favorable seulement.

ARAMINTE.

Cela n'est pas fort criminel.

LISETTE.

Quelques paroles obligeantes.

ANGELIQUE.

Cela ne coûte pas grand chose.

FRONTIN.

Un doux soûrire fait à propos.

ARMINTE.

C'est un air qu'on se donne.

LISETTE.

Un petit Billet tendre peut être ?

ANGELIQUE.

Nous en serons quittes pour du papier.

FRONTIN.

Se laïsser prendre les mains.

LISETTE.

Ce sont des choses qu'on ne peut empêcher.

FRONTIN.

N'en pas témoigner de colere.

LISETTE.

Ce seroit manquer de politesse.

FRON-

FRONTIN.

Souffrir par avanture.....

ANGELIQUE.

Oh demeurons-en là, Frontin, je te prie.

ARAMINTE.

Ils nous mettent là dans un chemin qui meine loin quelquefois ma mignonne.

FRONTIN.

Comment donc, vous n'y songez pas, les plus sages Coquettes ne refusent point aujourd'hui ces bagatelles à leurs soûpirans, & tout le secret ne consiste qu'à les faire payer si cher qu'il ne reste jamais dequoi finir l'intrigue.

ANGELIQUE.

Mais vraiment Frontin sçait le monde, & il a de l'esprit, ma bonne.

ARAMINTE.

Nous ne hazarderons donc rien de nous remettre à sa conduite.

LISETTE.

Non assûrément.

FRONTIN.

Les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez, & vous en viendrez aux éclaircissemens quand il vous plaira.

LISETTTE.

Mais n'allez pas vous piquer d'estre plus reconnoissante l'une que l'autre; dans ces sortes de traitez il faut de la bonne foi sur tout.

ANGELIQUE.

Vous devenez insolente, Lisette.

LISETTE

Ma foi, Madame, je dis ce que je pense. Oh ça, quand commencerons-nous à travailler, Monsieur Frontiu?

FRONTIN.

Le plûtôt que nous pourrons. Il n'y a pas un moment à perdre. Je vais dire un mot à Monsieur le Chevalier, & je reviens dans le moment mesme.

AN-

ANGELIQUE.

Ne lui parle point de tout ceci, Frontin.

FRONTIN.

Non, non, Madame.

SCENE VII.

ANGELIQUE, ARAMINTE, LISETTE.

ANGELIQUE.

JE veux avoir moi-même le plaisir de lui conter cette avanture.

ARAMINTE.

Il en sera ravi, ma mignonne; c'est le meilleur enfant du monde que le Chevalier.

ANGELIQUE.

Il nous amenera demain bonne compagnie, des Comtesses, des Abbez, des Marquises, nous ne manquerons pas de joueurs sur ma parole, & ton Mari nous sauvera les amandes.

LISETTE.

Je croi que le voici, Madame, laissez-moi seule avec lui, je vai lui porter une botte qu'il aura de la peine à parer.

SCENE VIII.

LISETTE *seule.*

OH par ma foi, Monsieur le Commissaire, nous vous pillerons, vous qui pillez les autres.

SCE-

SCENE IX.

Mr. GRIFFARD, LISETTE.

Mr. GRIFFARD.

HE' bien, Lisette, ta Maîtresse est-elle revenuë ?

LISETTE.

Oüy, Monsieur, elle est ressortie même.

Mr. GRIFFARD.

Lui as-tu parlé de moi, ma chere enfant ?

LISETTE.

Ah vraiment, Monsieur, je me suis fait de belles affaires.

Mr. GRIFFARD.

Comment donc ?

LISETTE.

Je ne sçai pas quel gré vous m'en sçaurez, mais j'ai été furieusement querellée.

Mr. GRIFFARD.

Est-ce que.....

LISETTE.

Quand on dit à de jolies Femmes que quelqu'un les estime, il est bien difficile de leur persuader qu'on n'a pour elle qu'une passion desinteressée.

Mr. GRIFFARD.

Elle s'est donc mise en colere ?

LISETTE.

Oüy vraiment, elle m'a traitée de ridicule, d'impertinente ; mais cependant je ne la croi pas si heteroclite que d'être fâchée qu'on l'aime, & je croi que j'ai mal pris mon temps, je vous l'avouë.

Mr. GRIFFARD.

Oüy.

LI-

LISETTE.

Oüy, Monsieur, quand on a de certains chagrins, & qu'on ne sçait à qui s'en prendre.

Mr. GRIFFARD.

Elle a quelques chagrins, Lisette?

LISETTE.

Est-ce qu'elle est jamais sans cela?

Mr. GRIFFARD.

Et de quelle nature sont ses chagrins encore?

LISETTE.

D'une nature..... d'une nature bien chagrinante, Monsieur.

Mr. GRIFFARD.

En sçais-tu la cause?

LISETTE.

Je la soupçonne; car avec elle, Monsieur, on ne sçait jamais rien certainement, elle n'ouvre son cœur à personne.

Mr. GRIFFARD.

Mais enfin que soupçonnes-tu?

LISETTE.

Ah, Monsieur, que deviendrois-je si elle sçavoit que je vous fisse des confidences de la sorte? elle ne me pardonneroit jamais. C'est une petite dissimulée qui seroit au desespoir qu'on sçût les mauvaises situations où la mettent presque tous les jours ses extravagances.

Mr GRIFFARD.

Je t'entens, elle a besoin d'argent.

LISETTE.

Je ne vous parle pas de cela, Dieu m'en garde, n'interpretez point mal ce que je vous dis, s'il vous plaît. Comme vous saisissez les choses, Monsieur.

Mr. GRIFFARD.

Hé bien n'en parlons plus; voila qui est fini.

LISETTE.

Madame est une Femme qui n'a jamais besoin de rien.

M

Mr. GRIFFARD.

J'en suis persuadé.

LISETTE.

Il est bien vrai que son Mari est un vilain qui lui donne fort peu de chose, & que la fortune des joüeuses est sujette à de petites revolutions quelquefois.

Mr. GRIFFARD.

Auroit-elle fait quelque perte considerable ?

LISETTE.

Ne me faites point trop parler, Monsieur, je vous prie, je devine fort bien vos desseins, vous seriez ravi d'avoir occasion de faire le Galant, & d'étaler vôtre humeur liberale ; mais gardez-vous-en bien, je vous en avertis vous perdriez toutes vos affaires.

Mr. GRIFFARD.

Mais vraiment cela est extraordinoire.

LISETTE.

Qu'il est fâcheux d'avoir affaire à de petites personnes trop scrupuleuses.

Mr. GRIFFARD.

Elles sont si rares. Il faut justement que j'en trouve une moi.

LISETTE.

Attendez, Monsieur, tâchons de l'attraper, il me vient une idée.....

Mr. GRIFFARD.

Hé quelle ?

LISETTE.

Elle donnera là-dedans assurément, quelque fine qu'elle puisse être.

Mr. GRIFFARD.

Hé bien dis vîte.

LISETTE.

Suposons qu'elle ait perdu deux cens pistoles,

Mr. GRIFFARD.

Deux cens pistoles ?

LISETTE.

Oüy cela va bien là tout au moins.

Mr. GRIFFARD.

Je les ai fort à son service.

LISETTE.

Il n'y a qu'un bon tour à prendre pour les lui faire accepter, c'est là le difficile. De vous les emprunter, c'est ce qu'elle ne fera pas; de les prendre à titre de present, il n'y a pas d'apparence, & pour moi je ne voi qu'une façon de de restitution dont on pût se servir utilement.

Mr. GRIFFARD.

Comment une façon de restitution?

LISETTE.

Oüy, Monsieur, les joüeurs sont un peu sujets à caution, comme vous sçavez, & Madame n'a pas joüé toujours avec les plus honnêtes personnes du monde, voulez-vous lui faire plaisir sans effaroucher sa pudeur.

Mr. GRIFFARD.

Si je le veux.

LISETTE.

Envoyez-lui de l'argent qu'elle puisse recevoir comme un remords de conscience de quelque fripon converti. Il n'y a pas de maniere plus seure & plus galante que celle là.

Mr. GRIFFARD.

Mais je serois bien-aise, Lisette, qu'elle sçût que c'est à moi qu'elle aura l'obligation.

LISETTE.

Hé allez, allez Monsieur, elle le sçaura de reste dans la suite, je me charge de lui dire moi.

Mr. GRIFFARD.

Mais scrupuleuse, comme elle est, elle sera peut être fâchée qu'on la trompe.

LISETTE.

Hé mort de ma vie trompez-la toujours de même: Il y a des affaires où les femmes sont ravies d'être trompées.

Mr. GRIFFARD.

Et par qui luy faire tenir cet argent.

LISETTE.

C'est encore une difficulté. De vôtre part, cela seroit suspect, & le métier d'un Commissaire n'est pas de faire des restitutions. Adressez-moy la bourse, j'ajusteray tout cela.

M. GRIFFARD.

N'est-ce pas deux cens pistoles que tu dis.

LISETTE.

Mettez, mettez deux cens Louis neufs, la restitution en sera plus honnête.

M. GRIFFARD.

Je vay te les envoyer tout-à-l'heure.

LISETTE.

Et vous viendrez quelques momens aprés pour parler vous-même à Madame.

M. GRIFFARD.

C'est fort bien dit, adieu Lisette.

LISETTE.

Adieu, Monsieur : ah que les jolies femmes sont heureuses, il semble aux hommes qu'en les ruinant elles leur font grace, & de pauvres diables bien amoureux ne donnent toujours que trop aisément dans tous les panneaux qu'on veut leur tendre.

SCENE X.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

J'Attendois qu'il fut sorty, comment vont les affaires, as-tu déja travaillé pour la bourse commune.

LISETTE.

Cela ne commence pas trop mal: on va nous faire une restitution de deux cens pistoles.

FRONTIN.

Tu nommes cela une restitution ?

LISETTE.

Ouy, c'est une nouvelle maniere de faire des presens sans consequence, où je trouve qu'il y a beaucoup plus de bien-seance que dans toutes les autres.

FRONTIN.

Tu as raison, celle qui reçoit ne s'engage à rien, & le donneur est pris pour dupe. Où est Monsieur le Notaire ; il faut que je décharge aussi sa conscience de quelque petite restitution.

LISETTE.

Ne precipitons rien, donne toy patience : Il est allé dans son cabinet se preparer à une querelle que je luy ay conseillé de faire à Madame pour authoriser les petites parties qu'on veut faire icy.

FRONTIN.

Comment donc ?

LISETTE.

C'est luy qui veut absolument que sa femme demeure chez elle.

FRONTIN.

Il n'aura pas de peine à la persuader.

LISETTE.

Non vrayment, mais il est toujours bon de luy faire valoir les choses, & quelque chagrin qu'il en puisse avoir dans la suite, il n'aura pas le mot à dire, ce sera luy qui l'aura voulu.

FRONTIN.

Tu as raison. Voicy Monsieur le Chevalier.

SCE-

SCENE XI.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Que j'ay de graces à te rendre ma chere Lisette.

LISETTE.

Estes-vous content de la réponse.

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien qu'elle ne me donne lieu d'esperer, je suis le plus heureux des hommes.

LISETTE.

Ouy, mais je croy que vous avez un Rival, je vous en avertis.

LE CHEVALIER.

Un Rival Lisette.

LISETTE.

Ouy vrayment, & des plus dangereux même.

LE CHEVALIER.

Et quel est donc ce Rival, dis?

LISETTE.

Un petit miévre de par le monde qu'on appelle Janot, le fils de cette femme à qui vous avez tantôt parlé... Cela vous allarme, vous vous effarouchez de bien peu de chose.

FRONTIN.

Bon, si nous n'avons point d'autre Rival à craindre, nous sommes bien sur ma parole.

LE CHEVALIER.

Puis-je parler à Mariane.

LISETTE.

Je ne sçay, car elle a toujours quelqu'un de ses maîtres avec elle. Je vay voir si elle est seule, & je viendray vous en avertir.

SCENE XII.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

MA bonne femme de mere aura dit quelque chose mal-à-propos Frontin.

FRONTIN.

Il n'y a rien de gasté encore ; mais il faut se haster de conclure le mariage ; le billet s'explique-t'il en bons termes.

LE CHEVALIER.

Si j'en juge par le billet, mes affaires iront le mieux du monde.

FRONTIN.

Assurément ?

LE CHEVALIER.

Assurément.

FRONTIN.

Puisqu'il est ainsi sans façon, Monsieur le *Frontin se couvre.* Chevalier * commençons par bannir la ceremonie.

LE CHEVALIER.

Hé que fais-tu Frontin, veux-tu me perdre.

FRONTIN.

Non, ce n'est pas mon intention ; mais vous voila en train d'attraper un bon mariage. Comment pretendez vous que cela se passe entre vous & moy.

LE CHEVALIER.

Hé quel temps choisis-tu ?

FRONTIN.

Parlons net, ou je vous trahiray. On a déja oüy parler de Monsieur Janot, comme vous voyez.

LE

LE CHEVALIER.

Voila un pernicieux marouffle.

FRONTIN.

Ne vous fâchez point & soyez bon Prince. Je suis vostre serviteur, vostre valet même, quelquefois dont j'enrage; car enfin nous avons esté camarades d'école, nous estions Clercs chez le même Procureur. On vous mit dehors pour la maîtresse, on me chassa moy pour la servante, & j'en conviens; vous avez eu de tout temps les inclinations plus nobles que les miennes; mais cependant il me déplairoit fort de vous voir Monsieur, pour toujours, & d'être pour toujours Frontin moy.

LE CHEVALIER.

Ah, je te jure qu'aussi-tôt l'affaire terminée....

FRONTIN.

Quand une affaire est terminée, elle est finie pour tout le monde; il n'est rien tel que de faire marché, composons d'avance; assurez-moy ma petite fortune, & je vous permets d'achever la vostre.

LE CHEVALIER.

Dépêche-toy seulement.

FRONTIN.

Vous m'avez donné ce matin un Billet de soixante pistoles pour les aller recevoir de ce commis de la Doüane.

LE CHEVALIER.

Je te donne les soixante pistoles, voila qui est fini.

FRONTIN.

Point, Monsieur, il y a encore ce Diamant que vous avez tantôt pris chez vôtre mere, & que vous m'avez dit de troquer contre de l'argent.

LE CHEVALIER.

Ah, Frontin?

FRONTIN.

Ah, Monsieur, point de contestations, s'il vous plaît, je n'aime pas qu'on me contredise moi.

LE CHEVALIER.

J'enrage : hé bien le Diamant te demeurera, seras-tu content ?

FRONTIN.

Il me faudra du Linge, & quelque juste-au-corps un peu propre, pour me mettre en équipage selement.

LE CHEVALIER.

J'auray soin de tout cela, je te le promets.

FRONTIN.

Vous me donnerez avec cela quelques bonnes habitudes, & tout ira bien. J'ai de l'esprit, vous serez pourvû, je vous demande vos vieilles pratiques.

LE CHEVALIER.

Je feray pour toi toutes choses.

FRONTIN.

Sur ce pied là reprenons la ceremonie, j'oublie l'égalité de nos naissances, & je vous regarde comme le Gentil-homme de France le moins roturier.

LE CHEVALIER.

Et si l'affaire ne reüssit point ?

FRONTIN.

En ce cas j'ai la conscience bonne, je vous rens tout, il faut que chacun vive.

FRONTIN.

Tais-toi, Frontin, voici Lisette.

SCE-

SCENE XIII.

LE CHEVALIER, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

JE vous ai fait attendre, mais j'ai attendu moi-même que le Maître de Geographie fut parti, ne perdez point de temps, montez par ce petit escalier, Frontin sçait les êtres, qu'il vous conduise.

FRONTIN.

Hé, qu'ai-je affaire là moi, s'il te plaît.

LISETTE.

Tu feras le guet pour assûrer leur conversation.

LE CHEVALIER.

Tu ne viens donc pas avec nous, toi Lisette.

LISETTE.

Non vraiment, j'ai ici de l'argent à recevoir. En attendant la restitution allons sçavoir de ma Maîtresse quand elle aura la commodité d'être querellée.

Fin du Troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN.

MARIANE.

ENTRONS ici Monsieur le Chevalier, je ne suis point tranquille dans ma chambre, on pourroit nous y surprendre, & l'on m'en feroit un crime. Ici l'on peut penser que le hazard nous aura fait rencontrer, & que vous ne m'aurez abordée que par civilité, que Frontin prenne garde seulement que personne ne nous écoute.

FRONTIN.

Causez en repos, je suis en sentinelle.

LE CHEVALIER.

Hé bien, charmante Mariane, qu'elle sera ma destinée ?

MARIANE.

S'il ne tenoit qu'à moi seule de la rendre heureuse, vous n'auriez pas lieu de vous en plaindre.

LE CHEVALIER.

Hé ne pouvez-vous pas faire tout mon bonheur ? Je vous adore, si vous étiez un peu sensible à ma tendresse.

MARIANE.

Tenez Monsieur le Chevalier, je ne sçay ce que c'est que de l'amour, je ne puis dire que je vous aime, mais je suis bien aise que vous m'aimiez.

LE CHEVALIER.

Et consentirez-vous, sans repugnance, que je devienne vôtre époux.

MARI-

MARIANE.

Voila encore une chose que je ne sçaurois vous dire, il me semble qu'on ne s'aime plus quand on est mariez.

LE CHEVALIER.

On ne s'aime plus, qui vous a dit cela ?

MARIANE.

Araminte, & ma belle mere ne disent tous les jours autre chose, elles chagrinent leurs maris, leurs maris les haïssent, moi je voudrois vous aimer toujours, & il faudroit pour cela que vous m'aimassiez toute vôtre vie.

LE CHEVALIER.

Et vous croyez que le mariage pourroit faire finir ma tendresse, ah ! je vous jure....

FRONTIN.

Changez de conversation, Monsieur, j'entens quelqu'un.

MARIANE.

Separons-nous Monsieur le Chevalier.

FRONTIN.

Non, rapprochez-vous c'est Lisette.

SCENE II.

LE CHEVALIER, MARIANE, FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Quoy vous voila, je vous croyois là haut, que faites-vous donc ici, vôtre pere va venir, je vous en avertis.

MARIANE.

Adieu Monsieur le Chevalier.

SCENE III.

ANGELIQUE, MARIANE, LE CHEVALIER, FRONTIN, LISETTE.

ANGELIQUE.

Demeurez, Mariane, où alliez-vous ?

MARIANE.

On m'a dit que vous m'aviez demandée, Madame ; j'ai sçû que vous étiez revenuë, j'allois me rendre auprés de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien, Chevalier, la compagnie qui vous attendoit est-elle avertie pour demain ?

LE CHEVALIER.

Je venois vous en rendre compte, Madame, & tout Paris viendra chez vous si tôt qu'on sçaura qu'on y joüe.

LISETTE.

Cela divertira bien vôtre mari, Madame.

ANGELIQUE.

Il faudra bien qu'il en passe par où nous voudrons, je vais le mettre à la raison. Lui as-tu dit que j'étois revenuë ?

LISETTE.

Oüi, Madame, & en en remontant, on m'a donné ces deux cens pistoles que vous sçavez.

ANGELIQUE.

Porte-les à Araminte, elles viennent de son mari, c'est à elle d'en disposer, & vous, Mariane, allez lui tenir compagnie pendant que je serai obligée d'essuyer la fatigante conversation de vôtre Pere, vous, ne sortez pas, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, Madame.

ANGELIQUE.

Entrez aussi dans mon cabinet, je veux vous faire part d'une avanture que vous trouverez divertissante.

SCENE IV.

ANGELIQUE, FRONTIN.

FRONTIN.

ET moi, Madame, que deviendrai-je? quand vous aurez fait de Monsieur le Notaire, vous me le livrérez, s'il vous plaît.

ANGELIQUE.

Vâ faire un tour, & revien, Frontin.

FRONTIN.

Dépêchez-vous donc, Madame, je suis honteux que Lisette soit plus expeditive que moi; mais je reparerai cela par la somme.

ANGELIQUE.

J'entens mon mari, sors vîte.

FRONTIN.

Voila un pauvre diable en bonne main.

SCENE V.

Mr. SIMON, ANGELIQUE.

Mr. SIMON.

AH! vous voila donc au logis, Madame, c'est une grande merveille, oüi.

ANGELIQUE.

Bon jour mon cher petit mari, Lisette dit que vous étes de mauvaise humeur, & que vous voulez gronder, est-il vrai. J'ai un mal de tête épouvantable, au moins je vous en avertis.

Mr. SIMON.

Hé le moyen de vous bien porter, vous devriez être morte, depuis le temps que vous vivez comme vous faites, ne rougissez-vous point de.....

ANGELIQUE.

Ah, mon fils, vous m'ébranlez tout le cerveau! adoucissez l'aigreur de vôtre ton, je vous prie, ou je renonce à vous écouter.

Mr. SIMON.

Comment, Madame, vous croyez....

ANGELIQUE.

Oh querellez donc de sens froid, je vous prie, je vous promets de vous écouter de même.

Mr. SIMON.

Il faut que j'aye une belle patience.

ANGELIQUE.

Serez-vous long temps dans vos remontrances, mon fils?

Mr. SIMON.

Oüi, Madame, & tres-long....

ANGELIQUE.

Si vous vouliez quereller en abrégé, mon petit mari, je vous aurois bien de l'obligation.

Mr. SIMON.

En abregé, Madame, & le moyen de renfermer en peu de paroles tous les sujets de plaintes que vous me donnez tous les jours.

ANGELIQUE.

Moi, je vous donne des sujets de plainte, mon fils?

Mr. SIMON.

Oh que diantre, mon fils, mon petit mari, suppri-

supprimons tous ces termes-là, s'il vous plaît, tréve de douceurs, je vous prie.

ANGELIQUE.

Comment donc, Monsieur, quelles manieres sont les vôtres, plus j'ai d'honnêteté pour vous, plus vous avez d'aigreur pour moi, en verité je n'y comprens rien, & je suis fort scandalisée de vôtre procedé.

Mr. SIMON.

Hé morbleu, je suis outré du vôtre, moi.

ANGELIQUE.

Ah, que les maris sont incommodes avec leurs bizarreries perpetuelles. Je voudrois bien sçavoir qui peut causer vos emportemens.

Mr. SIMON.

Comment donc, mes emportemens ? Je n'ai que trop de douceur, de par tous les Diables.

ANGELIQUE.

Ah juste Ciel ! toujours dans la bouche des mots à effaroucher les personnes les moins timides.

Mr. SIMON.

Morbleu !

ANGELIQUE.

Vous jurez, Monsieur, vous jurez, vous me faites trembler : Lisette, hola, quelqu'un.

Mr. SIMON.

Vous perdez l'esprit, Madame.

ANGELIQUE.

Lisette.

SCENE VI.

Mr. SIMON, ANGELIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HÉ, à qui diantre en avez-vous donc ?

ANGELIQUE.

Demeurez auprés de moi Lisette, Monsieur est dans une fureur qui ne se connoit pas.

LISETTE.

Seroit-il possible ?

Mr. SIMON.

Ah la méchante femme, Lisette, la méchante femme.

ANGELIQUE.

Peut-on s'étonner que je n'aime pas à demeurer chez moi, ce sont vos violences, & vos caprices qui m'en écartent.

Mr. SIMON.

Mes violences.

LISETTE.

Hé bien moderez-vous un peu, on verra ce que cela produira.

Mr. SIMON.

Tu crois ce qu'elle dit, c'est un pretexte pour avoir raison d'être toujours dehors.

ANGELIQUE.

Oüi, fort bien un pretexte, en verité Monsieur vous vous servez de termes bien offençans, & si ma famille sçavoit les duretez que vous avez pour moy....

Mr. SIMON.

Oh pour le coup je perds patience.

LISETTE.

Hé doucement, Monsieur, n'y auroit-il

pas

pas moyen de vous accommoder. vous êtes tous deux si raisonnables.

ANGELIQUE.

Hé bien, je te fais juge de nos differens, Lisette.

LISETTE.

C'est bien de l'honneur que vous me faites, Madame.

Mr. SIMON.

Oüi, tu as de l'esprit, & je te permets de me condamner si j'ai tort.

LISETTE.

Oh pour cela je le ferai, je vous assure. Voyons, dequoi vous plaignez-vous premierement ?

Mr. SIMON.

Ne le sçais-tu pas ?

LISETTE.

Que répondez vous à cela ?

ANGELIQUE.

Ignores-tu toutes mes raisons ?

LISETTE.

Hé mort de ma vie que ne parlez-vous ? vous voila d'accord, Monsieur n'a qu'à vouloir.

Mr. SIMON.

Moi ?

LISETTE.

Vous-même. Tenez Monsieur, Madame est la femme de France la plus complaisante, laissez-la vivre à sa fantaisie, vous en ferez tout ce qu'il vous plaira.

Mr. SIMON.

Hé bien qu'elle fasse, pourvû qu'elle demeure chez elle.

LISETTE.

Mais vraiment cela est trop juste, Madame, Monsieur est le meilleur homme du monde, il aime à vous voir, donnez lui cette petite satisfaction le plus souvent qu'il vous sera possible.

A N-

ANGELIQUE.

Hélas, de tout mon cœur, mon enfant, je ne cherche point à le chagriner, qu'il soit toujours de bonne humeur, je serai toujours au logis.

LISETTE.

Vous l'entendez, Monsieur, je ne lui fais pas dire.

Mr. SIMON.

Hé bien, qu'elle me tienne parole, & je ne querellerai de ma vie.

ANGELIQUE.

Cela me sera de la peine assurément, mais puisque vous le voulez absolument, Monsieur, je tâcherai de trouver les moyens de me rendre ma prison supportable.

LISETTE.

La pauvre petite femme, sa prison! vous devez être bien content, Monsieur.

Mr. SIMON.

Je ne m'attendois pas à la trouver si raisonnable, je te l'avoüe.

LISETTE.

Oh, Monsieur, tôt ou tard il vient de bons momens aux femmes. Il ne faut aux maris que la patience de les attendre.

ANGELIQUE

Le seul plaisir que je me propose, est de joüer, & de recevoir compagnie.

LISETTE.

Comme elle se borne.

Mr. SIMON.

Hé va va, tu n'auras pas le temps de t'ennuyer, il faudra faire en sorte qu'Araminte soit presque toujours avec toi premiérement.

ANGELIQUE.

Ah, mon cher petit mari, que j'en serai contente, tâchons de l'engager à cela, je vous prie, c'est la plus aimable personne du monde qu'Araminte.

Mr.

Mr. SIMON.

N'est-il pas vrai ?

LISETTE.

Le vieux satire.

Mr. SIMON.

Nous aurons son mari quelquefois, nous verrons ma niéce, la Greffiere, qui fait des vers, ma cousine l'Avocate, son beau-frere, qui est plaisant sa sœur la Conseillére, mon oncle le Medecin, sa femme & ses enfans, nous nous divertirons à merveilles.

LISETTE.

Voila dequoi bien passer son temps, Madame.

ANGELIQUE.

Oh pour cela, non, mon fils, je vous prie hors Araminte. qui a les manieres de condition, je ne veux voir que des femmes de qualité, s'il vous plait.

Mr. SIMON.

Hé bien oüi, de femmes de robe.

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, des femmes d'épée C'est mon foible que les femmes d'épée, je vous l'avoüe.

LISETTE.

Madame a les inclinations tout-à-fait militaires.

Mr. SIMON.

Hé bien soit des femmes d'épée, tout comme tu voudras

ANGELIQUE.

Nous donnerons de petits concerts quelquefois.

Mr. SIMON.

Des concerts ici dans ma maison.

ANGELIQUE.

Oüi, mon fils, comme vous voulez que j'y demeure toujours, il faut bien que je m'y divertisse.

LISETTE.

Elle a tant de complaisance pour vous que vous ne sçauriez vous deffendre d'en avoir un peu pour elle.

Mr. SIMON.

Mais.

ANGELIQUE.

Mais, Monsieur, il me faut de la Musique trois jours de la semaine seulement, trois autres aprés disnées; on jouëra quelques reprises d'ombre & de lansquenet, qui seront suivies d'un grand souper, de maniere que nous n'aurons qu'un jour de reste, qui sera le jour de conversation; nous lirons des ouvrages d'esprit, nous debiterons des nouvelles, nous nous entretiendrons des modes, nous medirons de nos amies; enfin, nous emploirons tous les momens de cette journée à des choses purement spirituelles.

LISETTE.

Quel ordre, Monsieur, elle veut vivre regulierement, comme vous voyez.

Mr. SIMON.

Quelle chienne de regularité.

ANGELIQUE.

Et comme cette vie aisée, douce, agreable, pourroit attirer trop grand monde, pour n'être point accablée de visites importunes, il faudra que nous ayons un Portier, s'il vous plaît.

Mr. SIMON.

Misericorde, un Portier chez moy, chez un Notaire, un Portier, Madame?

ANGELIQUE.

Oüi, Monsieur, un Portier chez un Notaire, la grandre merveille.

Mr. SIMON.

Lisette.

LISETTE.

Ne l'obstinez point, Monsieur, elle prendroit un Suisse.

Mr.

Mr. SIMON.

Mais, Madame....

ANGELIQUE.

Mais, Monsieur, je veux un Portier, sans cela marché nul, le sortirai, & tout à l'heure.

LISETTE.

Hé passez luy cette bagatelle, faut-il rompre un traité pour un malheureux Portier.

Mr. SIMON.

Je me ferai mocquer de moi, & d'ailleurs, comment soûtenir tant de dépense.

ANGELIQUE.

Hé, Monsieur, qui vous demande rien, de quoi vous effarouchez-vous ?

Mr. SIMON.

Dequoi je m'effarouche, Madame.

LISETTE.

Allez, Monsieur, qu'il vous suffise que Madame joüe. Les joüeuses ont des ressources inépuisables. & les femmes à qui leurs maris ne donnent point d'argent, ne sont pas toujours celles qui en dépensent le moins.

Mr. SIMON.

Pour moi je n'en sçaurois donner, car je n'en ay point.

LISETTE.

Frontin vous en fera pourtant bien trouver.

ANGELIQUE.

Allez, Monsieur, ne vous meslez de rien que de me laisser faire. Adieu mon fils, je vay me recueillir dans mon cabinet, & songer à prendre toutes les mesures imaginables, pour vous donner la satisfaction de demeurer au logis sans m'y ennuyer.

SCE-

SCENE VII.

Mr. SIMON, LISETTE.

LISETTE.

QUelle complaisance! Vous êtes bien heureux d'avoir une femme si bonne & si judicieuse.

Mr. SIMON.

Je payeray bien cher cette complaisance là, peut-être.

LISETTE.

Oh point du tout, elle est bien revenuë de la bagatelle.

Mr. SIMON.

Il faut en essayer Lisette. Tu vois tout ce que je fais pour la mettre dans son tort.

LISETTE.

Oh pour cela, Monsieur, vous êtes le meilleur mary qu'il y ait au monde.

ANGELIQUE *derriere le Theatre.*

Lisette!

LISETTE.

Madame m'appelle, adieu Monsieur, tenez-vous en joye, vous avez bien sujet d'y être.

SCENE VIII.

Mr. SIMON

HOm, je ne sçay comment tout cela tournera, mais un honneste homme est bien embarassé quand il est amoureux, & qu'il a des mesures à prendre avec sa femme.

SCE-

SCENE IX.

Mr. SIMON, FRONTIN.

FRONTIN.

AH! Monsieur, que je vous trouve à propos.

Mr. SIMON.

Qu'est-ce qu'il y a.

FONTIN.

Ne peut-on point nous écouter.

Mr. SIMON.

Non, non, parle, cette salle est grande.

FRONTIN.

Vous n'avez point veu Araminte depuis le dernier Billet que je luy ay rendu de vôtre part.

Mr. SIMON.

Non vraiment. Je ne precipite rien moy, & je ne fais point l'amour en jeune homme.

FRONTIN.

Mais serieusement, Monsieur, en estes-vous bien amoureux.

Mr. SIMON.

plus que je ne sçaurois te le dire.

FRONTIN.

Et s'il falloit renoncer à la voir, cela vous feroit-il bien de la peine.

Mr. SIMON.

Comment renoncer à la voir? qu'y a-t'il donc? qu'est-il arrivé?

FRONTIN.

Ah! que vous aimez cette femme là, Monsieur. Je ne puis m'empescher de vous plaindre.

Mr. SIMON.

Mais à qui en as-tu.

FRONTIN.

Vous ne sçauriez croire combien je suis dans vos interêts.

Mr. SIMON.

Je t'en estime davantage, mais....

FRON-

FRONTIN.

J'aimerois autant que le diable vous eust emporté, que de vous voir amoureux de cette sorte là.

Mr. SIMON.

Tu me ferois perdre patience, ne veux-tu pas t'expliquer.

FRONTIN.

Araminte, Monsieur

Mr. SIMON,

Hé bien, Araminte.

FRONTIN.

Elle est dans une situation la plus fâcheuse du monde.

Mr. SIMON.

Comment, quelle situation.

FRONTIN.

Elle m'a bien deffendu de vous rien dire, & je ne sçai si je fais bien de vous en parler

Mr. SIMON.

Ouy, ouy, parle.

FRONTIN.

Je meurs de peur que vous ne soyez assez amoureux pour la vouloir tirer de l'embaras où elle se trouve.

Mr. SIMON.

Quoy, quel embarras, si je l'en tireray, oh je t'en répons.

FRONTIN.

Ne voila-t'il pas. Oh bien, Monsieur, puisqu'il est ainsi, vous ne sçaurez rien.

Mr. SIMON.

Mon pauvre Frontin.

FRONTIN.

Non, Monsieur, il ne sera pas dit, que parce qu'une femme vous estimera plus qu'un autre, j'aurai contribué à vous ruiner pour l'amour d'elle.

Mr. SIMON.

A me ruiner; qu'est-ce que cela signifie,

FRONTIN.

Cela signifie que la plûpart des jolies femmes

mes ruinent tous ceux qu'elles estiment, Monsieur. C'est la regle.

Mr. SIMON.

C'est la regle.

FRONTIN.

Hé vraiment ouy ; voudriez-vous qu'elles ruinassent ceux qu'elles n'estiment point ; cela seroit bien malhonneste.

Mr. SIMON.

Ah, ah, & est-ce une necessité de ruiner quelqu'un.

FRONTIN.

Ouy vraiment, cela ne se peut pas autrement même, c'est une chose inconcevable que les dépenses prodigieuses qu'Araminte fait tous les jours, sans reflexion, sans conduite. Elle s'endette de tous côtez, les Marchands crient pour être payez, si cela vient aux oreilles du mary c'est une femme perduë ; pour se mettre à couvert de ses emportemens, elle est dans la resolution de s'aller jetter dans un Couvent, & de n'en sortir de sa vie.

Mr. SIMON.

Dans un Couvent, Frontin.

FRONTIN.

Dans un Couvent. Quand une jolie femme est embarassée, & qu'elle ne sçait comment sortir d'affaires, elle a toujours recours au Couvent ; c'est encore une Regle.

Mr. SIMON.

Mais voila une resolution bien precipitée.

FRONTIN.

Je vous en répons ; elle m'a même dit de lui mener un carosse, pour y aller tout de ce pas ; elle ne veut dire adieu à personne.

Mr. SIMON.

Comment tout de ce pas il faut empescher cela, Frontin.

FRONTIN.

Ouy Monsieur, cela est bien difficile, elle doit

plus

Plus de mille écus, afin que vous le sçachiez.

Mr. SIMON.

Mille écus !

FRONTIN.

Oüi vraiment, mille écus, valant trois mille deux cens cinquante livres. Hé croyez-moy, laissez-la faire, ne mettez point là vôtre argent, prenez une bonne resolution de ne la jamais voir.

Mr. SIMON.

De ne la jamais voir ?

FRONTIN.

Oüi, vous ne l'aimez peut-être pas tant que vous vous l'imaginez.

Mr. SIMON.

Je ne l'aime pas ? j'en perdrois l'esprit.

FRONTIN.

Quelle fatalité ! perdre l'esprit, ou donner trois mille deux cens cinquante livres.

Mr. SIMON.

Cela est chagrinant.

FRONTIN.

Ecoutez, l'esprit est une belle chose Adieu, Monsieur, je vais chercher un carosse.

Mr. SIMON.

Attens, Frontin.

FRONTIN.

Hh, que je connois de gens à Paris qui voudroient avoir une occasion comme celle-ci : mais je ne leur en parlerai point : Je suis trop de vos amis pour ne vous pas laisser la preference.... Je vais lui chercher un Carosse.

Mr. SIMON.

Attens-moi là, te dis-je, je vai prendre dans mon cabinet un Billet payable au porteur que je lui veux donner moi même.

FRONTIN.

Comment, vous-même, ah ! si Monsieur, ou est la politesse, de ne sçavoir pas épargner à une femme la confusion de vous avoir obligation en face ? vous la feriez mourir de chagrin.

Mr.

Mr. SIMON.

Hé bien, mais connois-tu les gens à qui elle doit ?

FRONTIN.

Si je les connois ?

Mr. SIMON.

Meine-moi chez eux, je les payerai sans lui en rien dire.

FRONTIN.

Cela est fort bien imaginé.

Mr. SIMON.

Cela sera assez galant, oüi.

FRONTIN.

Assurément il n'y a qu'un petit inconvenient qui s'y rencontre.

Mr. SIMON.

Comment ?

FRONTIN.

Ce sont des gens à qui Madame vôtre femme doit aussi de l'argent, il ne seroit pas dans la bienséance qu'on vous vît acquitter les dettes des autres, quand vous ne payez pas les siennes.

Mr. SIMON.

Malepeste tu as raison, elle le sçauroit peut-être.

FRONTIN.

Je suis prudent, comme vous voyez.

Mr. SIMON.

Comment ferons-nous donc ?

FRONTIN.

Mais il me semble que vous me donnant le Billet, & moi promettant de vous en faire tenir compte....

Mr. SIMON.

Mais Frontin.

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire mais ? ne craignez-vous point que je vous friponne vôtre Billet.

Mr. SIMON.

Je ne te dis pas cela, mais enfin.

FRONTIN.

Parbleu, Monsieur, je n'y entens point de

finesse, puisque vous faites tant de façons, je vous baise les mains, je suis vôtre serviteur; je m'en vais chercher un carosse.

Mr. SIMON.

Que tu as l'esprit mal tourné; je vais chercher le Billet, vien t'en le prendre.

FRONTIN.

Oh diable, vous faites-là un grand effort, Monsieur est amoureux, à perdre l'esprit; on veut le conserver dans son bon sens, il en est quitte pour mille écus.

Mr. SIMON.

Voici quelqu'un, veux-tu te taire, & me suivre.

FRONTIN.

Tout-à-l'heure, je vais vous joindre.

SCENE X.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

AH, mon pauvre Frontin, je suis dans le plus grand embarras du monde.

FRONTIN.

Qu'est-ce qu'il y a?

LE CHEVALIER.

Cette folle de Lisette s'est avisée de parler à sa maîtresse, & à Araminte, de la passion que j'ai pour Mariane.

FRONTIN.

Hé bien.

LE CHEVALIER.

Et dans la vûë de me faire plaisir, elles veulent malgré que j'en aye proposer la chose à son pere.

FRONTIN.

Cela ne vaut pas le diable, vous voilà gâté; on ira aux enquêtes, & la réputation de Monsieur Janot fera tort à Monsieur le Chevalier, assurément.

LE

LE CHEVALIER.

Ah, ne plaisante point, je te prie.

FRONTIN.

Je ne plaisante point, cela ne vaut pas le diable.

LE CHEVALIER.

J'avois toujours compté sur les soins de Lisette; sur la tendresse de Mariane, & je me proposois de terminer la chose par un enlévement, pour faire consentir le pere au Mariage.

FRONTIN.

Voila comme j'ai toujours conçû la chose, & il n'y avoit pas d'autre biais que celuy-là même.

LE CHEVALIER.

Non vraiment, mais quel parti prendre?

FRONTIN.

Celui de precipiter une chose que nous aurions pû faire à loisir.

LE CHEVALIER.

Mais il faut pour cela de l'argent comptant, je n'en ai point assez.

FRONTIN.

Oh, je vous en préterai moy, qu'à cela ne tienne. Il y a à Paris quelques Orfévres de ma connoissance, & avec le Diamant, dont je suis nanti, je ne m'embarasse pas de trouver deux cens pistoles en un quart-d'heure.

LE CHEVALIER.

Mais il faut persuader Mariane.

FRONTIN.

Laissez-moi parler à Lisette, & allez m'attendre à l'Auberge.

LE CHEVALIER.

Mais...

FRONTIN.

Mais allez m'attendre, vous dis-je, pour être heritier de vos veilles pratiques, il n'y a rien que je ne sois capable de faire.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

MA pauvre Lisette, je n'en puis plus, je ne sçaurois me soûtenir, je tremble.

LISETTE.

Qu'avez-vous?

MARIANE.

Mon Pere est là-dedans avec Araminte, & ma belle-Mere, je ne l'ai jamais vû de si bonne humeur.

LISETTE.

Et c'est-là ce qui vous rend si interdite.

MARIANE.

On va lui parler de mon mariage avec Monsieur le Chevalier.

LISETTE.

On va lui en parler, tant pis, on se presse trop.

MARIANE.

Oh, point, point, Lisette, je suis sortie pour les laisser dire : je voudrois déja que cela fut fini.

LISETTE.

Cela est trop precipité, vous dis-je, rentrez dans le cabinet pour rompre la conversation.

MARIANE.

Ma chere enfant, je n'en ai pas la force, je ne me connois plus, & je n'ai jamais été dans l'état où je me trouve.

LISETTE

C'est que vous n'avez jamais été mariée.

MARIANE.

Oh, pour cela non, mais si je suis si tremblante, pendant qu'on en parle, comment le-

ferai je donc, quand on me mariera tout de bon.

LISETTE.

On vous rassûrera, ne vous mettez pas en peine, mais si vous voulez que je vous parle naturellement, je meurs de peur que vôtre Pere ne reçoive mal la proposition.

MARIANE.

C'est cette crainte là, je pense, qui me met si hors de moi-même.

LISETTE.

Allez donc empécher qu'on ne lui en parle, nous avons depuis tantôt raisonné Froptin & moi, & nous avons trouvé un moyen seur pour vous marier quand vôtre Pere ne le voudroit pas.

MARIANE.

Est-il possible ?

LISETTE.

Oüi, mais il faut pour cela qu'il n'ait entendu parler de rien.

MARIANE.

Mais ce moyen est-il infaillible ?

LISETTE.

Je vous en répons, cela dépendra de vous, & vous n'y metrez point d'obstacle, peut-être ?

MARIANE.

Non, je t'en assûre, oh je m'en vais donc vite les interrompre.

LISETTE.

Dépéchez-vous, & dites tout bas à Madame, que j'ai quelque chose de consequence à lui dire.

MARIANE.

Je vais te l'envoyer, laisse-moi faire.

SCENE II.

LISETTE *seule.*

La pauvre petite personne, nous en ferons tout ce que nous voudrons. He, que ne

font point de jeunes filles pour être mariées. Oh pour moi je croi, Dieu me pardonne, qu'il y a un âge où elles ne pensent qu'à cela, & il entre du mariage dans tous leurs songes.

SCENE III.

Mr. GRIFFARD, LISETTE.

Mr. GRIFFARD.

HE' bien, ma chere enfant, comment a-t'on reçu la restitution.

LISETTE.

Le mieux du monde, cela se reçoit-il autrement, il faudroit avoir l'esprit bien mal tourné.

Mr. GRIFFARD.

Sçait-elle que c'est moi qui....

LISETTE.

Je lui en ai voulu donner quelque legere idée.

Mr. GRIFFARD.

Hé bien ?

LISETTE.

Hé, bien, elle commençoit déja à prendre un certain ton aigre doux, qui m'a fait rengaîner mon compliment. Il ne faut se declarer que bien à-propos : La voici.

SCENE IV.

Mr. GRIFFARD, ANGELIQUE, LISETTE.

Mr. GRIFFARD.

CE n'est pas une petite fortune, Madame, que celle de vous rencontrer au logis.

ANGELIQUE.

Si l'on recevoit souvent de vos visites, on deviendroit volontiers plus sedentaire, Monsieur.

Mr.

Mr. GRIFFARD.

Madame....

LISETTE.

Voila vôtre chapeau par terre, prenez garde.

ANGELIQUE.

Vous étes, de tous les hommes du monde, celui qu'on voit avec le plus de plaisir, je vous assûre.

Mr. GRIFFARD.

Ah! Madame.....

LISETTE.

Vous marchez sur vos gands, Monsieur.

ANGELIQUE.

Je vous parle naturellement, au moins.

Mr. GRIFFARD.

Vous avez bien de la bonté, Madame, si j'osois vous parler de même....

ANGELIQUE.

Je vous soupçonne pourtant de m'avoir fait une petite friponnerie, dont je vous punirois si j'en étois bien persuadée.

Mr. GRIFFARD.

Oh, pour cela, Madame, je ne prétens pas que vous m'en ayez obligation.

ANGELIQUE.

Ecoutez, vous avez de l'esprit, vous donnez un tour galant & delicat à ce que vous faites; mais si vous voulez qu'on vous en sçache gré, il faut me laisser toujours dans l'incertitude.

Mr. GRIFFARD.

Oh, Madame, je vous répons de....

ANGELIQUE.

Je ne suis que trop penetrante, je vous l'avouë; mais on ferme quelquefois les yeux pour ne pas rompre avec ses amis, une parfaite connoissance de la verité me mettroit serieusement en colere.

Mr. GRIFFARD.

Il est constant, Madame, que....

ANGELIQUE.

N'usons par cette conversation, de grace.

Il me fâche seulement de penser à ces sortes de choses, passez là dedans, je vous prie, j'ay quelques ordres à donner à Lisette, vous n'aurez pas le temps de vous ennuyer.

SCENE V.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

Quel animal, il ne m'a jamais paru si ridicule.

LISETTE.

Voila un mortel bien payé de les deux cens pistoles.

ANGELIQUE.

Que me veux-tu? qu'as-tu à me dire, mon mari est là dedans de trop bonne humeur pour un homme qui a donné son argent; Je meurs de peur que Frontin n'ait pas si bien réüssi que toi.

LISETTE.

Il a mieux fait que vous ne croyez, & voila un Billet de mille écus que Monsieur lui a donné pour Araminte.

ANGELIQUE.

Le monstre, mille écus ne luy font point de peine à sacrifier pour une autre; il me refuseroit une pistole.

LISETTE.

Nous nous vangeons assez bien de son avarice, il ne faut pas se plaindre.

ANGELIQUE.

Mais comment toucher cét argent, Araminte, ni toi, ni moi, nous ne pouvons l'aller recevoir, il falloit que Frontin....

LISETTE.

Que celà ne vous embarasse point, Madame, Amelin négociera la chose à merveille.

ANGELIQUE.

Il faut envoyer chez elle, Hola, Jasmin.

SCE.

SCENE VI.

ANGELIQUE, LISETTE, JASMIN.

ANGELIQUE.

VOus sçavez où Madame Amelin demeure.

JASMIN.

Celle qui est venuë tantost est ici, Oüi, Madame.

ANGELIQUE.

Allez lui dire que je l'attens, & que j'ai affaire d'elle, qu'elle vienne au plus vîte.

LISETTE.

Avec tout cela, Madame, ce n'est pas une connoissance inutile que celle de cette Madame Amelin.

ANGELIQUE.

Non vraiment.

LISETTE.

Nou aurions eû peine sans elle à nous deffaire du Diamant.

ANGELIQUE.

Il étoit dangereux de le vouloir vendre: mais je m'arrête ici trop long-temps, je vais les rejoindre quand Madame Amelin sera venüe, tu lui diras bien toi-même ce qu'il faut faire.

SCENE VII.

LISETTE, Mr. JOSSE.

LISETTE.

C'Est de l'argent comptant, ou peu s'en faut, mais que veut cét homme-là? demandez-vous ici quelque chose?

Mr. JOSSE.

Je voudrois bien parler à Monsieur Simon, on m'a dit là-bas qu'il y étoit.

LISETTE.

Est-ce pour quelque affaire un peu longue? quelque Testament? quelque Inventaire? nous en debarasserez-vous pour long-temps?

Mr. JOSSE.

C'est pour une chose que je ne puis dire qu'à luy-même, qu'on l'avertisse, je vous prie.

LISETTE.

Je vais lui dire, vous n'avez qu'à attendre.

SCENE VIII.

Mr. JOSSE *seul.*

VOila une soubrette qui me paroît bien alerte, & elle pourroit bien, si je ne me trompe, avoir quelque part à la visite que je viens rendre à Monsieur le Notaire.

SCENE IX.

Mr. SIMON, Mr. JOSSE.

Mr. SIMON.

AH, ah, c'est Monsieur Josse, hé qui vous amene ici mon, voisin?

Mr. JOSSE.

Monsieur, voila un Diamant qu'on vient d'apporter chez moi pour le vendre. Il me paroît tout-à-fait semblable à celui que vous avez fait recommander, voyez.

Mr. SIMON.

C'est justement le mien, Monsieur Josse, qui vous l'a apporté, il falloit retenir ces gens-là.

Mr. JOSSE.

C'est un garçon que je connois, qui me connoît aussi, & je n'ai même gardé la Bague que sous pretexte de la faire voir avant que de l'achetter à quelqu'un de mes confreres, que j'ai

dit

dit qui se connoissoit en pireteries mieux que moi. Il ne faut effaroucher personne.

Mr. SIMON.

Hé qui est-il, s'il vous plaît, Mr. Josse? cét honnête garçon que vous connoissez.

Mr. JOSSE.

Ne vous mettez point en peine, nous avons la bague, il reviendra.

Mr. SIMON.

Il faut le faire arrêter. Il y a ici fort à propos un Commissaire de mes amis, vous n'aurez qu'à nous envoyer avertir.

SCENE X.

Mr. SIMON, Mr. JOSSE, FRONTIN.

FRONTIN.

AH! vous voila, je viens de repasser chez vous, que faites-vous donc ici, Monsieur Josse.

Mr. JOSSE.

Je fesois voir à Monsieur ce Diamant que vous venez d'aporter chez moy.

Mr. SIMON.

Quoi c'est-là celui qui. . .

FRONTIN.

Oüi, vous vous mettez dans le goût de la pierrerie; ah, je vous en felicite; je voi bien ce que cela signifie.

Mr. SIMON.

Où as-tu pris cela?

FRONTIN.

Que cela ne vous embarasse point, je vous en ferai bon marché, ne vous mettez pas en peine.

Mr. SIMON.

Tu m'en feras bon marché, pendart?

FRONTIN.

Comment donc, pendart? Est-ce vous, ou moi

moi, qu'on apostrophe, Monsieur Josse ?

Mr. JOSSE.

A vôtre avis, que vous en semble ?

FRONTIN.

Moi, par ma foi je ne sçai qu'en dire.

Mr. SIMON.

Tu me feras bon marché d'un vol que tu m'as fait, infame.

FRONTIN.

Qu'est-ce à dire un vol ? ho... quel... écoutez.... hé si Monsieur, je n'aime point ces plaisanteries là, je vous en avertis, que diable, si le Diamant ne vous accommode pas, il n'y a qu'à me le rendre, je ne suis pas embarassé de m'en défaire.

Mr. SIMON.

Oh tu n'auras pas cette peine là, sur mon honneur, mon cher Monsieur Josse, vous pouvez me laisser la Bague, je passerai chez vous, & je reconnoîtrai vôtre exactitude.

Mr. JOSSE.

Je vous baise les mains, Monsieur.

FRONTIN.

Monsieur, Monsieur Josse, oh diable, je n'entens point de raillerie, c'est à vous que...

SCENE XI.

Mr. SIMON, FRONTIN.

Mr. SIMON.

OH ne penses pas m'échaper, nous avons d'autres comptes encore à vuider ensemble.

FRONTIN.

Monsieur, commençons par vuider celui-là, rendez-moi la Bague, ou la peste m'étouffe, je ferai beau bruit, &... si...

Mr. SIMON.

Là rassures-toi, ne t'effraye point.

FRON-

FRONTIN.

Cela me feroit damner.

Mr. SIMON.

Je ne ferai point d'éclat de cette affaire-ci, je te le promets.

FRONTIN.

Vous n'en ferez point, mais j'en ferai moi.

Mr. SIMON.

Je ne veux point te perdre, te dis-je.

FRONTIN.

Et moi je ne veux point perdre ma Bague, de par tous les diables.

Mr. SIMON.

Parlons doucement, comment est-elle à toi? d'où vient-elle? qui te l'a donnée?

FRONTIN.

Un Gentilhomme de mes amis.

Mr. SIMON.

Que tu apelles.

FRONTIN.

Monsieur Janot, connoissez-vous cela?

Mr. SIMON.

Tu es un effronté maraut, tu as volé ce Diamant à ma femme, & c'est celui qu'elle perdit il y a six semaines.

FRONTIN.

Du diable! Monsieur Janot auroit-il fait ce tour-là?

Mr. SIMON.

Que rumines-tu?

FRONTIN.

Que cela ne se peut pas. J'étois tantôt avec lui.... chez sa mere... cela ne se peut pas, encore une fois.

Mr. SIMON.

Cela est, & je te ferai pendre si tu disputes.

FRONTIN.

Je n'y comprens rien.

Mr. SIMON.

Venons à present au reste.

FRONTIN.

Monsieur, encore un petit mot sans nous emporter, ou j'ai perdu l'esprit, moi qui vous parle, ou vous l'avez perdu vous-même. Je ne l'ai pas perdu moi, assurément. Ergo....

Mr. SIMON.

Oüi, je l'ai perdu moi, de l'avoir tantôt sottement confié un Billet de mille écus.

FRONTIN.

Oh, pour cela Monsieur, je me suis fort loyalement acquité de la commission.

Mr. SIMON.

Tu es un fripon, passé maître.

FRONTIN.

Monsieur, ...

Mr. SIMON.

Je ne te connoissois pas encore.

FRONTIN.

N'embroüillons point l'affaire de la Bague.

Mr. SIMON.

Il me falloit cette avanture, pour me détromper.

FRONTIN.

Revenons à la Bague, je vous prie.

Mr. SIMON.

Araminte est là-dedans, tu as mon Billet, il faut me le rendre.

FRONTIN.

Ne confondons rien, s'il vous plaît.

Mr. SIMON.

Il faut me le rendre tout à l'heure.

FRONTIN.

Je n'ai point le Billet, & vous avez la Bague.

Mr. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me l'a rendrez.

Mr. SIMON.

Tu me le rendras.

FRONTIN.

Vous me l'a rendrez.

Mr.

Mr. SIMON.

Oh tu me le rendras, ou je t'étranglerai, assurément.

FRONTIN.

Au secours, misericorde.

SCENE XII.

ANGELIQUE, Mr. SIMON, MARIANE, ARAMINTE, Mr. GRIFFARD, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

ANGELIQUE.

Qui te fait crier de la sorte?

FRONTIN.

Monsieur vôtre mari, Madame, qui a la fiévre chaude.

Mr. SIMON.

Bourreau.

MARIANE.

Mon pere.

FRONTIN.

Et une fiévre chaude, interessée même; Il me dérobe une Bague.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

Mr. SIMON.

Cela veut dire, que vôtre Diamant est retrouvé, ma femme.

ANGELIQUE.

Mon Diamant.

Mr. SIMON.

C'est ce coquin là qui l'avoit volé.

ANGELIQUE.

Frontin, lui?

Mr. SIMON.

Lui-même.

FRONTIN.

Moi ? moi ? vous voyez bien le transport au cerveau ? il n'y a rien de plus clair.

Mr. SIMON.

Miserable !

FRONTIN.

La, la, la, la.

GRIFFARD.

Ne vous emportez point.

Mr. FRONTIN.

Si on ne prend garde à lui, il fera quelque sottise.

Mr. SIMON.

Coquin ! Monsieur le Commissaire, il faut pendre ce fripon-là.

Mr. GRIFFARD.

Je ferai le dû de ma charge.

LISETTE.

Frontin seroit pendu ? quel dommage !

FRONTIN.

Laisse-moi en repos, toi, avec ton pendu.

ANGELIQUE.

Mais qui vous fait penser de lui ce que vous nous dites ?

Mr. SIMON.

Le Diamant que voila vraiment, me prenez-vous pour un visionnaire ? Il est allé pour le vendre, j'avois fait courir des Billets, comme vous sçavez, l'Orféyre est venu m'avertir, vous n'aurez pas de peine à le reconnoître : voyez.

FRONTIN.

J'enrage. Il y a de l'apparence à tout ce qu'il dit, & je sçais le contraire.

ANGELIQUE.

Lisette.

LISETTE.

Ce l'est, Madame, il y a là quelque chose que je ne comprens point

Mr. SIMON.

Hé bien, ai-je tort, qu'en dîtes-vous ?

ANGELIQUE.

Je dis qu'il ne me paroît point que cela ait jamais été à moi, vous vous méprenez.

FRONTIN.

Ah, vivat j'ai gagné ma cause : Allons, Monsieur le Commissaire, faites le dû de vôtre charge, faites rendre à Frontin ce qui lui appartient, vous êtes fort pour les restitutions, vous.

GRIFFARD.

Ouais.

Mr. SIMON.

Oh bien, quoi que vous en disiez, je m'en croirai plûtôt qu'un autre, & je ne me dessaisirai point du Diamant.

FRONTIN.

Et puisqu'il est ainsi, moi je vais faire venir la personne à qui il appartient ; s'il est écrit qu'il sera perdu pour moi, j'aime mieux qu'il retourne à son vray maître.

SCENE XIII.

Mr. SIMON, Mr. GRIFFARD, ANGELIQUE, ARAMINTE, Mad. AMELIN, FRONTIN, LISETTE, MARIANE.

Mad. AMELIN.

UN de vos gens vient de me dire que vous me vouliez parler, Madame, je suis accouruë tout au plus vîte.

FRONTIN.

Oh parbleu, il y a de la fatalité dans tout ceci, & vous venez tout à propos pour deffendre vos droits, Madame Amelin.

Mad.

Mad. AMELIN.

Qu'est-ce qu'il y a donc? dequoi s'agit-il?

FROSINE.

On vous a pris tantôt une Bague, elle est entre les mains de Monsieur, faites-vous la rendre.

LISETTE.

En voici bien d'un autre.

Mad. AMELIN.

Elle est entre les mains de Monsieur? le Ciel en soit loüé, je ne suis pas malheureuse, & Monsieur est trop honnête-homme, pour vouloir la retenir.

Mr. SIMON.

Quoi vous me soûtiendrez que ce Diamant vous apartient, Madame?

Mad. AMELIN.

Non, Monsieur, le Ciel m'en preserve.

LISETTE.

Madame Amelin.

Mad. AMELIN.

J'ai seulement donné ce matin six cens écus dessus à Mademoiselle Lisette, Monsieur.

FROSINE.

Oh pour celui-là, je ne m'y attendois pas, je ne suis qu'une bête.

Mr. SIMON.

A Lisette, six cens écus.

Mad. AMELIN.

Oüi, Monsieur, la voila qui peut vous le dire?

LISETTE.

Moi, je n'ai rien à dire, on vous croira de reste

Mad. AMELIN.

Madame avoit affaire d'argent, j'ai été bien aise de lui faire plaisir.

FROSINE.

Voila une maudite Bague qui causera quelque revolution.

Mr. SIMON.

Hé bien, Madame, que me direz-vous pour excuser une conduite si blâmable, dont il faut

mal-

malheureusement que nos meilleurs amis soient les témoins, ne rougissez-vous point.....

ANGELIQUE.

Moi, je rougis de vos manieres, Monsieur, & j'ai honte pour vous que l'excés de vôtre avarice me reduise à mettre en gage mes pierreries, vous m'aurez épargné cette confusion, en me donnant ce Billet de mille écus, dont vous avez fait present à Madame.

Mr. SIMON.

Je suis trahi.

FRONTIN.

Je l'ai donné fidellement, comme vous voyez.

Mr. GRIFFARD.

Comment donc, quoi? qu'entens-je, ma femme a reçû un present de mille écus.

ARAMINTE.

Ne vous mettez point en colere, Monsieur, je ne l'ai pris, je vous assure, que pour vous dédommager des deux cens Loüis que vous avez envoyez tantôt à Madame.

Mr. GRIFFARD.

On se moquoit de moi, j'ai ce que je mérite.

Mr. SIMON.

Vous avez accepté deux cens Loüis de Monsieur le Commissaire, Madame.

ANGELIQUE.

Oh, je sçavois bien que vous les rendriez à sa Femme, Monsieur.

FRONTIN.

La belle chose que la prévoyance.

Mad. AMELIN.

Voila bien du tintamare à ce qu'il me semble, mais mes six cens écus, sera-ce aussi Monsieur qui me les rendra, Madame.

Mr. SIMON.

Vos six cens écus, moi?

ANGELIQUE.

Oh ça, mon fils, point de rancune, payez Madame Amelin, & je vous pardonne l'affaire des

des mille écus, ne suis-je pas bonne personne ?

Mr. SIMON.

Madame, Madame, vous allez faire un bon compte de cette avanture, mais. . . . .

LISETTE.

Ma foi vous n'avez qu'à charier droit, si vous ne voulez pas qu'on la sçache.

Mr. SIMON.

J'enrage : Je créve, & je renonce à toutes les femmes.

MARIANE.

Lisette, voici Monsieur le Chevalier.

SCENE DERNIERE.

LE CHEVALIER, ANGELIQUE, ARAMINTE, Mad. AMELIN, LISETTE, FRONTIN,

LE CHEVALIER.

MAdame, je viens vous dire qui. . . .

Mad. AMELIN.

Ah te voila donc, bon vaurien, je t'attendois pour te regaler, tu viens m'amuser avec des contes, & tu me fais de belles affaires, vraiment.

LE CHEVALIER.

Madame.

MARIANE.

Elle lui parle bien familierement, Lisette.

FRONTIN.

Monsieur Janot aura aussi son fait. La maudite Bague.

ARAMINTE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Mad. AMELIN.

Ce que cela signifie ? vous voyez bien ce petit

gar-

garnement-là, c'est mon fils, Madame, afin que vous le sçachiez.

ANGELIQUE.

Quoi Monsieur le Chevalier. . .

Mad. AMELIN.

C'est Janot, Madame, dont je vous ay tant parlé ce matin.

ANGELIQUE.

Monsieur le Chevalier, Janot. . .

ARAMINTE.

Elle extravague, ma mignonne, cela ne se peut pas.

Mad. AMELIN.

Qu'est-ce à dire? cela ne se peut pas! Oseras-tu dire le contraire, répons!

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous que je vous réponde? Vous avez voulu me perdre, & vous réüssissez à merveille.

Mad. AMELIN.

Vraiment oüi, te perdre, voila de beaux mysteres, tu seras peut-être cause que je perdrai six cens écus, toi, & tu crois que je songe à des balivernes.

ANGELIQUE.

Vous êtes le fils de Madame Amelin?

MARIANE.

Et vous n'êtes point un vrai Chevalier.

LE CHEVALIER.

Je suis au desespoir.

ANGELIQUE.

Par où méritoit-elle Monsieur Janot, que vous voulussiez la tromper.

Mad. AMELIN.

Comment donc la tromper, Tredame, Monsieur Janot, puisque Monsieur Janot y a, aura quand je le voudrai une bonne charge de vingt mille écus que je lui mettrai sur la tête.

ANGELIQUE.

Vingt mille écus, Madame, Amelin?

Mad.

Mad. AMELIN.

Oüi, Madame, vingt mille écus, quand je perdrois ceux que je vous ai donnez encore.

FRONTIN.

Comment diable !

ANGELIQUE.

Avez-vous du panchant pour lui, Mariane ?

MARIANE.

Quand il n'auroit pas les vingt mille écus, je ne l'en aimerois pas moins, je vous assure.

LISETTE.

La pauvre enfant.

ANGELIQUE.

Et moi je vous promets de trouver les moyens de faire consentir vôtre Pere à ce mariage.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame !

ARAMINTE.

Trouve donc aussi le secret de faire ma paix avec mon mari.

ANGELIQUE.

Je me chargerai de tout.

FRONTIN.

Ma foi nous sommes plus heureux que sages.

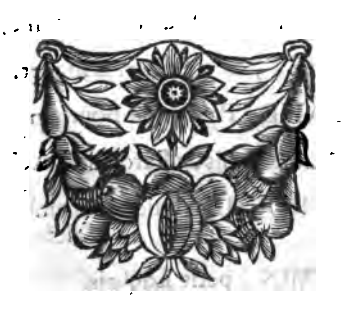
LISETTE.

Hors les maris tout le monde sort toujours bien d'intrigue. Par ma foi si les hommes donnoient à leurs femmes ce qu'ils dépensent pour leurs maîtresses, ils feroient mieux leurs comptes de toutes manieres.

FIN.

LES EAUX
DE
BOURBON,
COMEDIE.

DE MR. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

ACTEURS.

LE BARON DE S. AUBIN.

Mr. GROGNET Médecin.

Mad. GUIMAUVIN, veuve d'Apotiquaire.

LA PRESIDENTE.

LE CHEVALIER de la Bressandiere.

LE MARQUIS de Fourbanville.

BABET, fille de Mr. Grognet.

BLAISE, Paysan de Bourbon.

VALERE, fils du Baron de S. Aubin.

LA ROCHE, Valet de chambre de Valere.

JASMIN, petit Laquais.

Plusieurs Musiciens & Danseurs.

La Scene est à Bourbon lez-Bains.



LES EAUX DE BOURBON, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

BLAISE *seul.*



PALSANGUENNE il faut avoüer que je fis un grand fou de me mesler des affaires d'un homme aussi fou que ce vieux Monsieur le Baron de Saint Aubin qui loge cheux nous. Il viant icy prendre des yaux pour se rétablir le foye, & il y deviant estropié par la carvelle; les Medecins le guarissont d'une façon, & les filles & les femmes le rendont malade d'une autre. Je croi, Dieu me pardonne,

ne, qu'il est amoureux de tretoutes, mais il n'y en aura pas une qui devienne amoureuse de ly. Le vela qui viant ici. Queu peste de figure.

SCENE II.

LE BARON, BLAISE.

LE BARON.

ME voila quitte de mes petites fonctions de la matinée. J'ay beu mes eaux, pris mon boüillon, rendu mon remede, & mangé ma petite soupe, je me sens gay comme un Pinçon. Hé bien mon pauvre Blaise as-tu songé...

BLAISE.

Ouy, Monsieur, mais ne vous en déplaise, vous n'y songez pas, vous courir les ruës dans l'equipage où vous vela.

SAINT AUBIN.

Pourquoy non. C'est ici un pays de liberté où l'on vit sans façon & sans contrainte, ah l'aimable sejour, on donne une partie du temps au soin de sa santé, & le reste au plaisir & à la galanterie. Les Malades se divertissent mieux à Bourbon, que les gens bien sains ne font ailleurs. Oh que j'ay esté bien conseillé de venir aux eaux cette année.

BLA-

BLAISE.

Ouyda il y a bonne Compagnie n'est-il pas vray.

SAINT AUBIN.

Tous gens d'esprit, de goust, de plaisir, de bonne chere, cette Presidente par exemple à soixante & dix ans, quelle humeur de femme.

BLAISE.

C'est une gaillarde ouy.

SAINT AUBIN.

Et ce Chevalier qui est si beau joüeur, & qui me gagne tous les jours mon argent, l'agreable homme!

BLAISE.

Ouyda, il ayme itou bian ce pays-cy; stila, il viant aux yaux deux fois l'année, & l'an ne sçait pour queu maladie; morgué s'il a la goute, ce n'est pas au bout des doigts, je vous en avertis.

SAINT AUBIN.

C'est encore un bon original que ce vieux Intendant qui ameine ici sa femme pour avoir des enfans.

BLAISE.

Alle n'en aura point de ce voyage-cy; c'est moy qui vous le dis.

SAINT AUBIN.

Elle n'en aura point, comment sçais-tu cela.

BLAISE.

Bon, ratigué, est-ce que je n'avons pas l'experience! Tenez Monsieur, quand

des maris amenont ici leurs femmes, pour ça les yaux n'y font rian, quand les femmes venont toutes seules les yaux operont que c'est des marveilles.

SAINT AUBIN.

Elles sont admirables, & depuis que j'en prens, je me sens le corps & l'esprit tout rajeuni.

BLAISE.

C'est ce que je disois tout seul tout à l'heure, vous devenez aussi fou qu'un jeune homme.

SAINT AUBIN.

Quand on veut plaire à une jeune fille, il faut avoir des manieres jeunes, mon enfant.

BLAISE.

Vous voulez plaire à une jeune fille, Monsieur.

SAINT AUBIN.

Et je luy plairay, je t'en répons. Je ne m'y prens pas mal, & les petits regals que je luy donne...

BLAISE.

Quoy! c'est pour ça que vous faites tant de sottises.

SAINT AUBIN.

Comment des sottises, ce maraut là...

BLAISE.

Dame acoutez, je vous demande pardon. Je sommes francs en ce pays-cy: mais qui est cette jeune fille, s'il vous plaist, je connoissons tout le monde, &

je

je vous diray bian si alle sera assez ridicule.

SAINT AUBIN.

Pour m'aimer n'est-ce pas?

BLAISE.

Ouy Monsieur.

SAINT AUBIN.

Ce ne sont pas là tes affaires. M'as-tu amené ces flutes; ces Musiciens...

BLAISE.

Ils attendont vôtre commodité tout icy proche.

SAINT AUBIN.

Fais les venir, & aporte-moy une chaise. Je suis si foible, que j'ay toutes les peines du monde à me tenir sur mes jambes.

BLAISE.

Tatigué que vela des manieres bian jeunes.

SCENE III.

SAINT AUBIN *seul.*

VOici la maison de mon Medecin Monsieur Grognet, les fenestres de l'aimable Babet Grognet sa fille, donnent sur cette Place cy-justement, je vais me mettrre tout vis à vis, afin qu'elle me voye. Ah qu'elle va estre aise d'enten-

dre de la Musique faite exprés pour elle. Voila comme on les attrape. Oh pour cela je sçai bien faire l'amour ; c'est grand dommage que je vieillisse, je suis un joly homme.

SCENE IV.

SAINT AUBIN, BLAISE, DES MUSICIENS, &c.

BLAISE.

TEnez, Monsieur, vela une chaise pour vos jambes, & de la Musique pour vos oreilles. Je fais tout ce que vous me dites, comme vous voyez.

SAINT AUBIN *s'assied à un des bouts du Theatre.*

Allons enfans, ce trio de flutes & cet air Italien seulement. Nous verrons tantôt la petite Mascarade que je vous ay commandée pour le Bal de ce soir.

BLAISE.

Un Bal aux yaux, morguée que je varrons danser de fluxions & de rhumatisses.

Saint Aubin s'endort dans le fauteüil pendant le Concert.

AIR

AIR Italien.

Que giôva
Tra l'aquâ
Cerçar la sanita,
Quando il Cûore
Del fuoco d'amore
S'estrugge ê s'avampa.

O Belta Cara Belta
Deh per pieta
Sanate me.

Un Ciglio Vivace
Mi tolze
La pace
Et con strali severi
Ardenti,
Pungenti,
Il cûor mi feri.

O Belta Cara Belta
Deh per pieta
Sanate me.

SCENE V.

SAINT AUBIN, Mr. GROGNET, BLAISE, LES MUSICIENS.

Mr. GROGNET.

C'Est une chose étrange que la manie de ce pays cy. Toûjours des flutes, des haut-bois, des violons, de la Musique, cela me fera renoncer à la Medecine. Le grand plaisir d'avoir des malades qui ne font rien moins que leur métier, & qui ne songent qu'à se divertir.

BLAISE.

Le Medecin-Grognet n'aime pas la joye.

Mr. GROGNET.

Est ce toy gros coquin qui m'aimeine ici ces canailles-là faire leur charivary, qui est le sot qui les paye.

BLAISE.

C'est Monsieur que vela qui viant dormir en Musique, pour plaire à une jeune fille. Ne seroit-ce pas la vôtre.

Mr. GEOGNET.

C'est Monsieur le Baron de Saint Aubin, je pense.

SAINT.

SAINT AUBIN *s'eveillant.*

Qu'est-ce que c'est, qu'y a-t'il, ils ont déja finy?

Mr. GROGNET.

Hé à quoi songez-vous donc Monsieur le Baron, puisque vous avez envie de dormir, vous seriez mieux dans vôtre lit que dans la ruë.

SAINT AUBIN.

Dans mon lit, Monsieur Grognet, quand on donne un petit regal de Musique à quelque belle, la regle est qu'on soit sous les fenestres.

BLAISE.

Ouy, mais la regle n'est pas qu'on y dorme.

Mr. GROGNET.

Vous avez de l'émotion.

SAINT AUBIN.

Le moyen de n'en pas avoir, je suis tout feu Monsieur Grognet.

Mr. GROGNET.

Entrez chez moi pour vous reposer.

SAINT AUBIN.

Très-volontiers, j'ay mes raisons pour m'y trouver mieux qu'en lieu du monde.

BLAISE.

C'est à Babet Grognet qu'il en veut, je gage.

SAINT AUBIN.

Allez enfans, voila qui est bien; tantôt sur le soir ne manquez pas de venir

aux Fontaines, & que sa Mascarade soit jolie, nous y danserons, nous y danserons.



SCENE VI.

Mr. GROGNET, SAINT AUBIN.

Mr. GROGNET.

VOus prenez trop sur vous Monsieur le Baron, & vous me débauchez tous mes Malades, vous n'y songez pas au moins. Leur donner le Bal, vous m'en ferez crever plus de la moitié.

SAINT AUBIN.

La joye & le plaisir ne font jamais de mal Monsieur Grognet, demandez à Madame la Presidente que voila, c'est bien la femme la plus enjoüée que je connoisse.

SCENE VII.

LA PRESIDENTE, Mr, GROGNET, SAINT AUBIN; BLAISE.

LA PRESIDENTE.

OH, cela est bien changé mon pauvre Monsieur le Baron, je n'en puis plus, les eaux me sont mortelles, & l'on m'enterrera ici je pense.

Mr. GROGNET.

J'ai passé chez vous ce matin sur les dix heures, Madame, mais vous n'estiez pas encore éveillée.

LA PRESIDENTE.

Je venois de me coucher Monsieur Grognet, nous avons joüé toute la nuit à la Bassette.

SAINT AUBIN.

Joüé toute la nuit Madame la Presidente.

LA PRESIDENTE.

Rien ne me fait tant de bien Monsieur le Baron. Avez-vous veu ma sœur aisnée Monsieur Grognet, Madame la Comtesse de la Ratatiniere qui arriva hier, & qui vient prendre des eaux pour son inflammation de poitrine.

Mr. GROGNET.

Elle dormioit aussi Madame, sans cela j'aurois eu l'honneur...

LA PRESIDENTE.

Vrayment je le croi bien qu'elle dormoit. Cette vieille folle, malade comme elle est, qui s'enyvra hier de vin de Canarie.

BLAISE.

Tatigué que vela de biaux regimes de vie pour de vieilles malades.

LA PRESIDENTE.

On dit que vous donnez le Bal aujourd'hui Monsieur le Baron.

SAINT AUBIN.

Ouy, Madame.

LA PRESIDENTE.

Il n'est pas mal-aisé de deviner pour qui la feste se fait, vous estes amoureux petit badin.

SAINT AUBIN.

C'a toûjours esté vôtre foible & le mien ma chere Presidente.

LA PRESIDENTE.

Oh c'a, dites-moi donc, Monsieur Grognet, que faut-il que je fasse pour mes maux de teste, & pour ce rhumatisme, car je m'en meurs, je vous en avertis.

Mr. GROGNET.

Je vous l'ai deja dit Madame, la diete est une des choses qui contribuera le plus...

LA PRESIDENTE.

A propos de dicte, nous faisons cette nuit Medianox chez le Chevalier de la Bressandiere, il vous l'a fait dire Monsieur le Baron.

SAINT AUBIN.

Ouy, Madame.

LA PRESIDENTE

C'est un joly homme que ce Chevalier. La teste me fend Monsieur Grognet, vos eaux de Bourbon me rendent plus malade que je ne l'estois quand je suis arrivée.

BLAISE.

Morgué la vieille Presidente crevera de débauche, & les yaux de Bourbon en auront le blâme.

Mr. GROGNET.

Entrez au logis, Madame, nous y parlerons de vôtre maladie, & nous prendrons des mesures.

LA PRESIDENTE.

Donnez-moi donc la main Monsieur le Baron.

BLAISE.

Pargué le bal de tantôt sera drole. Vela déja deux bons Mascarades. Qui est celle-ci encore.

SCE.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, JASMIN, BLAISE.

LA MARQUISE *avec une servante & un petit Laquais portant des hardes.*

ALlez petit garçon allez, vous sçavez bien où j'ai coutume de loger, menez-y cette fille.

JASMIN.

N'est-ce pas là bas, en tournant du côté gauche.

LA MARQUISE.

Ouy, chez la veuve de cet Apotiquaire là, auprès de la Fontaine, qu'on vous donne les mêmes chambres que j'avois l'année passée.

JASMIN.

Je lui dirai Madame.

SCENE IX.

LA MARQUISE, BLAISE.

BLAISE.

HE' pargué, c'est encore une heureuse d'yau de nôtre connoissance.

LA MARQUISE.

C'est toi Blaise... Hé bon jour, mon enfant.

BLAISE *en l'embrassant.*

Vôtre valet. Madame la Marquise, & comment vous en va ?

LA MARQUISE.

Tu vois, je viens encore en ce Pays cy.

BLAISE.

J'avons le bonheur de vous y voir tous les ans, c'est une rente; mais ce n'est pas les yaux que vous venez prendre cette fois cy peut-estre.

LA MARQUISE.

Non, mon enfant.

BLAISE.

Tant mieux pour vous. Cet abcez que vous aviais à la hanche est donc refarmé pour le coup.

LA MARQUISE.

Oüy, ne parle point de cela, je te prie. Je me porte à merveilles.

BLAI-

BLAISE.

A merveilles bon, j'en fis bien aise, & je comprens ce qui vous ameine. C'est queuque Mary ou queuque galand que vous venez charcher à Bourbon; acoutez je n'avons quasi que des malingres cette année, & j'ai bian peur que vous ne trouviais pas vôtre affaire.

LA MARQUISE.

Tu me crois donc bien difficile.

BLAISE.

Ouy, vous avez la meine d'une connoisseuse: il nous faut de bonne marchandise, je gage; mais vôtre hostesse, Madame Guimauvin, vous aidera à chercher: C'est une habile femme.

LA MARQUISE.

Pour une personne de Province, elle a autant d'esprit & de sçavoir vivre.

BLAISE.

Oh morguenne ouy, pour ce qui est d'en fait d'en cas de ça, c'est la parle du Pays. Aussi alle a fait ses études à Paris, & dans le Faux-bourg S. Germain encore. Tatigué que'nan dit que c'est dde bonne école.

LA MARQUISE.

La voila je pense.

BLAISE.

Vous pensez bian, c'est elle-même jusqu'au revoir, vous avez queuque affaire ensemble, morgué dépeschez vous, je vous en prie, j'ai itou queuque chose à lui dire.

SCE-

SCENE X.

Mad. GUIMAUVIN, LA MARQUISE.

Mad. GUIMAUVIN.

JE ne me trompe point, c'est Madame la Marquise de Fourbanville.

LA MARQUISE.

C'est moy-mêmes, Madame Guimauvin, que j'ay de joye de te revoir, & de t'embrasser.

Mad. GUIMAUVIN.

Vous arrivez apparemment.

LA MARQUISE.

Je descens de carosse, & je viens d'envoyer mes hardes chez toy.

Mad. GUIMAUVIN.

Que vous vous portez bien à present, c'est plus par habitude que par necessité que vous venez à Bourbon, n'est-ce pas.

LA MARQUISE.

J'y viens, j'y viens faire comme beaucoup d'autres, changer de plaisir & d'occupation; respirer un autre air que celuy de Paris, faire quelque nouvelle connoissance pour passer l'Hyver agreablement, & que sçait-on ce qui peut arriver; avec un peu d'esprit, quelque agrément des manieres tendres, engageantes...

Mad. GUIMAUVIN.

Je vous entens. C'est une dupe que

vous

vous venez chasser en ce Pays cy. Il s'y en rencontre quelquefois de bonnes ; & si vous estiez arrivée trois jours plutost seulement, il y avoit un vieux gouteux de quinze mil livres de rente, dont on auroit tâché de vous mettre en possession. C'est un Gentilhomme de Quimpercorantin, Seigneur Banneret de Kergrohinizouarn, qui vous auroit fort accommodée.

LA MARQUISE.

Je serois partie plutost de Paris, sans une partie de Lansquenet qui a duré huit jours plus que nous ne pensions.

Mad. GUIMAUVIN.

Une partie de Lansquenet qui dure huit jours.

LA MARQUISE.

Ouy mon enfant. Un petit Chevalier de la ruë S. Denis, & un jeune orphelin de la huitiéme des Enquestes, se sont adonnez chez moy pour se mettre dans le monde.

Mad. GUIMAUVIN.

C'est une des belles portes par où l'on y puisse entrer, Madame, à ce que j'ay ouy dire.

LA MARQUISE.

Nous avons esté prés de trois semaines à leur gagner cinq ou six cens mauvaises pistoles qu'ils avoient. Tant que leur argent a duré, il auroit esté de mauvaise grace de ne leur pas tenir Compagnie.

Mad.

Mad. GUIMAUVIN.

Que vous estes complaisante, Madame, pourquoy ne les pas expedier plus viste. J'ay vû le temps qu'une bagatelle comme celle là n'autoit pas tenu vingt-quatre heures.

LA MARQUISE.

Tout déperit à Paris, ma chere enfant, nous n'avons presque plus de beaux joüeurs, les meilleurs même sont en Province, à Turin, à Lion, à Chamberry; depuis la paix de Savoye, nous avons de gros détachemens sur la route.

Mad. GUIMAUVIN.

Il y a ici depuis quelque temps aussi un Chevalier de vôtre connoissance, & qui fait vraiment bonne figure.

LA MARQUISE.

Qui donc?

Mad. GUIMAUVIN.

Hè la, celui qui faisoit l'Abbé l'année passée.

LA MARQUISE.

Ah vraiment oui je le connois, c'est son département que les eaux de Bourbon, il en rend quelque chose à la bourse commune; il y a deux ans qu'il y étoit encore en Officier Suisse.

Mad. GUIMAUVIN.

Je m'en souviens, vous avez raison, il faisoit l'hydropique, si je ne me trompe.

LA MARQUISE.

Justement, c'est lui-même.

Mad.

Mad. GUIMAUVIN.

J'ai aussi quelque idée de l'avoir veu faire le Marchand de bœufs dans le Coche d'Auxerre.

LA MARQUISE.

Cela n'est pas impossible. Et sur quel pretexte vient-il aux eaux cette année, quel nom s'est-il donné ?

Mad. GUIMAUVIN.

On l'appelle Monsieur le Chevalier de la Bressandiere, il est ici pour une jambe qu'il a eu cassée en Catalogne par un parti de Miquelets, à ce qu'il dit, à la descente d'une montagne ; mais...

LA MARQUISE.

Il ne ment que dans les circonstances ; la jambe cassée n'est pas un conte ; mais ce fut à Paris dans la ruë de l'Université, par un parti de Laquais, à la descente d'une fenêtre par où les maîtres l'avoient prié de sortir : il est un peu sujet aux avantures d'éclat, c'est un de ces fripons de distinction..

Mad. GUIMAUVIN.

Le voila Madame.

LA MARQUISE.

Oui je le connois, c'est lui-même.



SCE-

SCENE XI.

LE CHEVALIER, Mad. GUIMAUVIN, LA MARQUISE.

LE CHEVALIER.

MAdame la Marquise de Fourbanville encor à Bourbon cette année.

LA MARQUISE.

J'y trouve Monsieur l'Abbé Trafiquet changé en Chevalier de la Bressandiere.

Mad. GUIMAUVIN.

Vous venez souvent ici l'un & l'autre; mais ce ne sont pas les mêmes raisons qui vous y amenent.

LA MARQUISE.

La fortune y conduit les uns, & l'Amour y attire les autres.

LE CHEVALIER.

Pour moi malheureusement une vraye blessure...

LA MARQUISE.

Ces canailles-là vous mal-traiterent bien.

LE CHEVALIER.

La Guerre est vive en Catalogne. J'étois poursuivi, je me trouvai sur une éminence.

Mad. GUIMAUVIN.

Au premier étage peut-être.

LE CHEVALIER.

Oui justement de la hauteur d'un premier étage. Je franchis le peril avec intrépidité, je tombai dans une ambuscade...

Mad. GUIMAUVIN.

Quelque troupe de Laquais qui vous guerroit apparemment.

LE CHEVALIER.

Non, de Miquelets, Madame, de Miquelets en Catalogne, que diable.

Mad. GUIMAUVIN.

Je confonds, Monsieur, je vous demande pardon, c'est que Madame la Marquise me contoit dans le moment même une avanture de la ruë de l'Université à peu prés...

LE CHEVALIER.

De la ruë de l'Université. Ah vous tirez sur vos amis, cela n'est pas bien, Madame la Marquise; & l'on pourroit par represailles...

LA MARQUISE.

Ne vous fâchez pas, elle est discrete.

LE CHEVALIER.

Elle est discrete, j'en suis bien aise, il n'y a donc pas d'inconvenient à lui dire que Madame vôtre mere est la Bouquetiere de la pointe S. Eustache,

LA MARQUISE.

Que vous étes badin Chevalier.

Mad.

Mad. GUIMAUVIN.

Ce sont des choses que vous me permettrez Monsieur....

LE CHEVALIER.

Ne vous a-t'elle jamais parlé de Monsieur son frere la jambe de bois, ce fameux ouvreur d'huistres.

LA MARQUISE.

Vous estes un petit Ridicule, je me fâcherai à la fin.

LE CHEVALIER.

C'est encore un joly petit Seigneur que Monsieur vôtre cousin, le Valet de chambre, Madame la Marquise.

LA MARQUISE.

Oh finissez donc. je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ne vous chagrinez pas, elle est discrete.

Mad. GUIMAUVIN.

Ce Chevalier là est dangereux, croyez-moy, Madame, passez-lui sa jambe de Catalogne, & qu'il laisse en repos vôtre famille. Il me paroist que vous avez ici tous deux interêt d'estre bien ensemble.

LA MARQUISE.

Ce petit étourdi là prend si mal les choses, & il est si piquant....

Mad. GUIMAUVIN.

Laissons cela, parlons d'autre chose. Vous avez icy vos vûës l'un & l'autre, au lieu de vous détruire, ne pourriez-vous point travailler ensemble à frais communs pour...

LA MARQUISE.

J'aurai peut-être une confidence à lui faire.

LE CHEVALIER.

J'ai déja nombre de choses à vous dire & si nous estions en lieu de pouvoir. . .

Mad. GUIMAUVIN.

à la Marquise.

Vous voila bien embarassé. Je vous ay fait garder vôtre appartement ; allez-y conduire Madame. Monsieur le Chevalier ; Aussi-bien voici un de mes comperes qui me veut parler ; car depuis le matin l'on m'a dit qu'il me cherche.

LA MARQUISE

Nous aurons besoin de toi Madame Guimauvin.

Mad. GUIMAUVIN.

Ne vous inquietez point, & allez m'attendre.

SCENE XII.

Mad. GUIMAUVIN, BLAISE.

BLAISE.

AH, ah, ce Monsieur le Chevalier qui en sçait si long est itou de vôtre connoissance ma comere l'Apotiquaresse. Oh morgué vos meilleures pratiques ne sont

sont pas celles qui avont affaire des drogues de la Boutique sur ma parole.

Mad. GUIMAUVIN.

Si l'on ne fesoit ses petites affaires qu'avec les personnes qui ont vrayment besoin de prendre des eaux...

BLAISE.

Je ne gagnerions pas dequoi boire de liau nous mêmes.

Mad. GUIMAUVIN.

Il faut bien se preter un peu à l'humeur & au temperament de certains malades.

BLAISE.

Et aux necessitez de ceux qui se portont bian, n'est-ce pas? Morgué que les filles & les femmes qui venont de ce Patis avont d'esprit, & qu'alles sont futées.

Mad. GUIMAUVIN.

N'est-il pas vray.

BLAISE.

Acoutez, il m'est avis que celles de ce Pays-ci commençont à faire de même, allez se dégourdissont: il y a nôtre Madame la Baillive par exemple.

Mad. GUIMAUVIN.

Hé bien Madame la Baillive?

BLAISE.

Alle loge depis queuque temps cheux elle de çartains drôles de malades qui avont plus de santé que Monsieur le Bailly sur ma parole. Il ne leur faut morgué point d'yaux à ceux-là, & la femme, le sçait

bian da ; mais ſtanpandant ils ne laiſſont pas d'en boire pour attraper l'homme.

Mad. GUIMAUVIN.

Ta Dame la Baillive n'eſt pas ſotte.

BLAISE.

Hé voirement non, c'eſt le Bailly qui l'eſt. Je ſçavons bian ç'a, vela encore la fille de Monſieur Grognet qui n'eſt qu'une morveuſe celle-là.

Mad. GUIMAUVIN.

Babet Grognet, la fille du Medecin ?

BLAISE.

Ouy, c'eſt pour elle que je vous cherche ; mais motus au moins.

Mad. GUIMAUVIN.

Non, non, ne crains rien. Dequoi s'agit-il.

BLAISE.

Morgué il y a du dégourdiſſement dans ſon affaire. Si alle n'eſtoit pas d'icy encore, nan la meneroit aux yaux ; mais comme alle eſt des yaux, ç'a eſt chagrinant, où diable la menerons-je ?

Mad. GUIMAUVIN.

Tu es un fou, tu ne ſçais ce que tu dis.

BLAISE.

La vela elle-même. Jons tous deux de l'eſprit ; voulez-vous que je l'y tirions les vars du nez.



SCE

SCENE XIII.

Mad. GUIMAUVIN, BABET, BLAISE.

BABET.

AH que je te rencontre à propos, ma chere Madame Guimauvin : Je suis accablée de chagrins.

Mad. GUIMAUVIN.

Accablée de chagrins vous ? à moins que ce ne soit l'amour qui vous les donne, je ne vois pas. . .

BABET.

Ah ! ma chere Madame Guimauvin.

BLAISE.

Ah morguenne quy, c'est le mal d'amour qui la tiant sur ma parole.

Mad. GUIMAUVIN.

Ne craignez point de vous expliquer, il n'y a rien que nous ne fassions pour vous rendre service.

BLAISE.

Je vous bouterois pargué dans ma chemise moi pour vous faire plaisir.

Mad. GUIMAUVIN.

Parlez, quel est le sujet de vos chagrins ; & que peut-on faire pour y remedier.

BABET.

Mon pere veut me marier Madame Guimauvin.

Mad. GUIMAUVIN.

Il veut vous marier, & cela vous afflige?

BABET.

Si vous sçaviez le mary qu'il me destine, & les engagemens où je suis. . .

Mad. GUIMAUVIN.

Il veut vous donner un magot, & vous aimez quelque joly homme peut-être.

BABET.

Tu connois ce vieux Baron de Saint Aubin, qui est à Bourbon depuis trois semaines, & vous vous souvenez tous deux de ce petit homme qui a été tout le Printemps ici à prendre des eaux.

Mad. GUIMAUVIN.

Qui? Valere, ce jeune Officier de Dragons?

BLAISE.

Si je nous en souvenons, il logeoit chez nous, & Monsieur de la Roche son Valet de chambre, étoit l'amoureux de la commere.

Mad. GUIMAUVIN.

C'est ce petit homme là qui vous tient au cœur apparemment, & je vous en ay veu vivement éprise, si je ne me trompe.

BABET.

Il y a plus que tout cela, Madame Guimauvin, je suis sa femme.

BLAISE.

Comment sa femme; ce ne sont morgué pas là des jeux d'enfans au moins.

Mad. GUIMAUVIN.

Et la Roche ne m'a jamais parlé de cela! est-il possible.

BLAISE.

Mais palsangué vôtre pere a tort de vous vouloir marier ly, puisque vous vous mariez si bian toute seule.

BABET.

Juge de l'embarras où je suis, Madame Guimauvin.

Mad. GUIMAUVIN.

Si Valere étoit ici encore.

BABET.

Il y devroit être, il y a quinze jours que je n'ay receu de ses nouvelles.

Mad. GUIMAUVIN.

Quinze jours, être si long-temps sans vous écrire.

BABET.

Je ne sçais à quoi l'imputer.

BLAISE.

A quoi ? à ce que vous estes sa femme, Si vous n'estiais que sa maîtresse...

SCENE XIV.

LA ROCHE botté, BLAISE, BABET, Mad. GUIMAUVIN.

LA ROCHE botté.

O Hé, ohé, ohé, à la maudite voiture que la Poste, cela n'est bon que pour les lettres, ouf.

BLAISE.

Oh palsangué vela des nouvelles, c'est Monsieur de la Roche en personne.

LA ROCHE.

Vôtre serviteur Monsieur Blaise.

BABET.

C'est toi la Roche. Hé bien mon enfant où est ton Maître? vient il, est il arrivé, quand le verrai je? n'as-tu rien à me dire.

LA ROCHE.

Sa chaise de Poste vient de rompre à demi lieuë d'ici Madame: Il est au desespoir, & il m'a dit de prendre les devants pour...

BABET.

Tu veux me flater mon pauvre la Roche; il n'a pas tant d'empressement que tu me le dis.

LA ROCHE.

Il n'a pas tant d'empressement. Je me donne au diable si sur la route nous n'avons crevé trois chevaux, & prés de deux Postillons. La peste en revenant de l'armée nous autres amoureux, nous sommes bien plus pressez que quand nous y allons.

BABET.

Il va trouver en arrivant des chagrins qu'il n'a pas prévûs.

LA ROCHE.

Comment des chagrins, qu'est-ce à dire, Monsieur le Medecin sçauroit-il quelque chose. Le mariage n'a pas eu l'in-

discretion de se declarer de lui-même, peut-être, & vous voila encore d'assez belle taille à ce qui me semble.

B A B E T.

Voici mon pere, éloigne-toi, va te debotter, & revien ici parler à Madame Guimauvin, ou à moi, on a des choses de consequence à te dire.

B L A I S E.

Je ne tarderai pas à vous rejoindre.

SCENE XV.

Mr. GROGNET, BABET, Mad. GUIMAUVIN.

Mr. G R O G N E T.

AVec qui étiez-vous donc là, Madamoiselle ma fille, vous avez toûjours quelque affaire que je ne sçai point; voila qui est étrange.

B A B E T.

Je suis avec Madame Guimauvin, mon pere.

Mr. G R O G N E T.

Avec Madame Guimauvin, & avec un maître fripon que je reconnois pour le Valet de chambre de ce petit Officier qui vous muguetoit ce Printemps, & que je vous ai deffendu de voir.

B A B E T.

Mon pere, ..

Mad. GUIMAUVIN.

Il en a quelque air Monsieur, cela est vrai, vous avez raison ; mais il me semble pourtant que ce n'est pas lui : L'autre a le nez plus grand, & la barbe plus longue.

Mr. GROGNET.

La barbe plus longue. Oh bien pour éviter les querelles que nous pourrions avoir là dessus, je vous marie dés demain, je vous en avertis.

BABET.

Dés demain, mon pere.

Mr. GROGNET.

Et de grand matin même, Monsieur le Baron va vous donner le Bal, une vingtaine de mes malades, avec qui nous ferons medianox, signeront le Contract que je vai faire dresser, & vous serez mariée en sortant de table, en sortant de table.

BABET.

Quelle extremité.

Mad. GUIMAUVIN.

Il n'y a rien de mieux concerté. Que Monsieur vôtre pere prend bien ses mesures.

Mr. GROGNET.

Ce Monsieur le Baron Saint Aubin, est un homme riche, sans enfans, qui lui assure la moitié de son bien, & qui n'a pas deux mois à vivre.

Mad. GUIMAUVIN.

Quelle trouvaille ! une demi douzaine de maris comme cela seulement, voila une fortune faite au bout de l'année.

Mr.

Mr. GROGNET.

N'est-il pas vrai ?

Mad. GUIMAUVIN.

Assurément.

BABET.

Je suis contente de la mienne, je n'en veux point d'autre, & je me donnerai plûtôt la mort, que de consentir à ce mariage.

Mr. GROGNET.

Comment insolente!

Mad. GUIMAUVIN.

Ne vous emportez pas Monsieur, & laissez-moi lui parler en particulier, je la reduirai je vous en répons.

Mr. GROGNET.

Oui tu as de l'esprit, tâche de lui faire entendre raison, je te prie.

Mad. GUIMAUVIN.

Je le ferai, je vous assure. Je vous la garantis mariée hiot, vous pourrez compter là dessus : C'est une affaire faite.

Mr. GROGNET.

Si tu viens à bout de la persuader ; je reconnoîtrai ce service là, je te le promets.

Mad. GUIMAUVIN.

Ce n'est point l'interêt qui me fait agir Monsieur, &c.

Mr. GROGNET.

Tu as chez toi de vieilles drogues gâtées, je les ferai toutes consommer, à mes malades, je t'en donne ma parole.

SCENE XVI.

Mad. GUIMAUVIN, BABET.

BABET.

QUe devenir, comment faire Madame Guimauvin.

Mad. GUIMAUVIN.

Le bon homme est pressant, cela est incommode.

BABET.

Conçois-tu rien de plus embarassant que l'état où je suis.

Mad. GUIMAUVIN.

L'arrivée du petit Officier nous tirera d'intrigue : on ne peut se marier en secondes noces avant que d'être veuve une fois, & les maris ne sont pas comme les amans, on ne les prend que les uns aprés les autres.

SCENE XVII.

Mad. GUIMAUVIN, BABET, LA ROCHE.

LA ROCHE.

ME voila debotté Madame, & en disposition de recevoir vos ordres. C'a dequoi s'agit-il, voyons.

Mad.

Mad. GUIMAUVIN.

Il s'agit de faire entendre raiſon à Monſieur Grogner.

LA ROCHE.

Cela ſera difficile, & à propos dequoi? s'il vous plaît, fait-il le ridicule, & trouve-t'il mauvais que nous ayons pris une alliance ſecrete dans ſa famille....

BABET.

Il ne ſçait rien de cette alliance, mais il veut m'en faire prendre une autre.

LA ROCHE.

Quoi! ce n'eſt que cela? voila une belle bagatelle.

BABET.

Tu traites cela de bagatelle.

LA ROCHE.

Oui, Madame, la poligamie eſt un cas pendable, à la verité, mais à cela prés elle a ſon merite; & moi qui vous parle, moi dans toutes nos Villes de quartier d'hyver, je ne manque jamais de faire quelque alliance; c'eſt là ma folie.

Mad. GUIMAUVIN.

Oh! ceſſe de plaiſanter la Roche: on n'eſt point dans une ſituation aſſez tranquille pour...

LA ROCHE.

Je me donne au diable ſi je plaiſante; cela eſt comme je vous le dis. Je ſuis un garçon fort reglé, moi; j'aime à tenir ménage par tout où je me trouve.

Mad. GUIMAUVIN.

Fort bien, ſi le maître & le valet ſont

de même caractere, vous avez beau jeu Madame.

L'A ROCHE.

Oh Diablezot, c'est un petit poli que mon Maître, un fidelle, un Pasteur... sans la fureur qu'il a pour le vin, le jeu, & les femmes, ce seroit bien le garçon le mieux m'originé.......

BABET.

Je meurs de peur que mon pere revienne, & qu'il ne le voye encore avec nous.

Mad. GUIMAUVIN.

Voila un beau ménagement. Ne faudra t'il pas bien qu'il sçache vos affaires.

BABET.

Qu'il les sçache du moins le plus tard qu'il sera possible. Allons chez toi Madame Guimauvin.

Mad. GUIMAUVIN.

Tres-volontiers, allons, aussi bien y a-t'il des gens qui m'y attendent.

BABET.

Demeure ici la Roche pour attendre ton Maître, & si-tôt qu'il sera venu, dy lui qu'il nous vienne trouver, je te prie.

LA ROCHE.

Je n'aurai pas la peine de lui dire deux fois, je vous assure.



SCE-

SCENE XVIII.

LA ROCHE *seul.*

VOici pourtant une affaire assez delicate, & si Monsieur mon Maître, par avanture, étoit las de son mariage, comme ce n'est qu'un mariage à la Dragonne, nous pourrions bien. . .

SCENE XIX.

SAINT AUBIN, LA ROCHE.

SAINT AUBIN.

J'Ai promis à Monsieur Grognet. . . N'est-ce pas là ce pendart de la Roche.

LA ROCHE.

Voila Monsieur de Saint Aubin, je pense.

SAINT AUBIN.

C'est le Valet de Chambre de mon coquin de fils, c'est lui-même.

LA ROCHE.

Qu'est-ce que le bon-homme vient faire ici? lui auroit-on donné quelque avis de nôtre mariage. . .

SAINT

SAINT AUBIN.

Hé la Roche, la Roche.

LA ROCHE.

Comment c'est vous Monsieur; quelle surprise! à Bourbon, vous? qui diantre vous y ameine.

SAINT AUBIN.

Tu ne t'attendois pas de m'y voir, n'est ce pas? mais j'y suis venu pour vivre long-temps, & pour vous faire enrager tous tant que vous étes à force de santé.

LA ROCHE

Nous faire enrager à force de santé! helas, Monsieur, vous n'en sçauriez tant avoir qu'on vous en souhaite, & vous en creveriez, que nous en serions ravis, je vous assure.

SAINT AUBIN.

Tu es un bon maraut, & qui te fait venir ici toi? que fait ton Maître à present? où est-il, dis?

LA ROCHE.

A present, Monsieur, il est dans sa chaise de poste.

SAINT AUBIN.

Voila une plaisante réponse, dans sa chaise de poste.

LA ROCHE.

Oui, Monsieur, & si vous en voulez sçavoir davantage, sa chaise de poste est dans une orniere; mais j'espere qu'elle en sortira, & qu'ils arriveront bien-tost ici tous deux de Compagnie.

SAINT AUBIN.

Il vient à Bourbon?

LA ROCHE.

Ouy, Monsieur.

SAINT AUBIN.

Le fâcheux contre temps! Ecoute, va dire à ton Maistre que je suis ici, que je ne l'y veux point voir, entens-tu?

LA ROCHE.

Cela ne l'empeschera pas d'y venir, Monsieur; au contraire, il n'a point d'argent, & nous vous trouvons le plus à propos du monde.

SAINT AUBIN.

Ouy, ouy, je lui en donnerai, il n'a qu'à s'y attendre. Ecoute, s'il s'avise de se renommer de moi, ni de dire à personne que je suis son pere.

LA ROCHE.

Il ne manquera pas si-tôt qu'il sera arrivé, Monsieur.

SAINT AUBIN.

Je ne le veux point voir, te dis-je.

LA ROCHE.

Vous le verrez, je vous le meneray moi-même.

SAINT AUBIN.

Je le desheriteray si je le vois, & je te feray donner cent coups d'étrivieres à toy, si tu me l'amenes.

LA ROCHE.

Adieu donc Monsieur, sur ce pied là je me tiens dispensé de la visite.

SCENE XX.

LA ROCHE *seul*.

OUais, que veut dire cecy, je n'y comprens rien ; Comme on nous traite.



SCENE XXI.

BLAISE, VALERE, LA ROCHE.

BLAISE.

TEnez, Monsieur, alle estoit ici tout à l'heure, & vela encore Monsieur de la Roche qui vous dira. . .

VALERE.

Que viens-je d'aprendre en arrivant, mon pauvre la Roche.

LA ROCHE.

Vous ne sçavez que la moitié des nouvelles, Monsieur, on veut marier vôtre femme, cela n'est rien ; vôtre pere est ici, c'est le Diable.

VALERE.

Mon pere est ici, l'as tu vû.

LA ROCHE.

Ouy vrayment, & nous nous sommes parlé même.

VALERE.

Que t'a-t-il dit.

LA ROCHE.

Que vous estes un coquin, que je suis un pendart, qu'il vous desheriteroit, & qu'il me feroit donner les étrivieres.

VALERE.

Il est donc instruit aparemment. . .

LA ROCHE.

Non, Monsieur ; c'est par abondance de cœur ce qu'il en dit, un petit fond d'estime & d'amitié qu'il vous conserve.

VALERE.

Que je suis malheureux ! Et la charmante Babet l'as-tu veuë ? t'a-t'elle expliqué le dessein de son pere, sçais-tu. .

LA ROCHE.

Il veut la marier, c'est tout ce que j'en sçais ; elle est au desespoir.

BLAISE.

Je le croy bian. Alle pardroit au change, vous valez mieux au bout de vôtre petit doigt, que sti que n'ai, l'y veut bailler ne vaut en tout son corps, vous le varrez tantost, il loge itou cheux nous ; c'est Monsieur le Baron de Saint Aubin qu'on l'apelle.

VALERE.

Le Baron de Saint Aubin.

BLAISE.

Vous le connoissez peut-être.

VA-

VALERE.

La Roche, mon pauvre la Roche.

LA ROCHE.

Oh par ma foy, en voicy bien d'une autre. Je ne m'étonne plus qu'il soit fâché de nous sçavoir icy. Il ne veut pas que nous soyons de la noce.

VALERE.

Mon pere se vouloir marier à son âge.

BLAISE.

Quoy ce vieux Baron! c'est Monsieur vôtre pere.

VALERE.

Luy-même.

BLAISE.

Palsangué vôtre pere est un vilain marle.

VALERE.

Quelles mesures prendre mon pauvre le Roche.

LA ROCHE.

Aucunes Monsieur. Vôtre pere ne sçauroit épouser vôtre femme premierement.

BLAISE.

Oh parguenne non. On ne baille point de dispense pour ç'a, il aura biau faire.

VALERE.

Mais pour empêcher son mariage, il faudra declarer le mien.

LA ROCHE.

Sans doute, & comme la grande affaire est, de le déclarer bien à propos; j'en fais la mienne. Mademoiselle Babet vous attend chez Madame Guimauvin, qui est une femme de conseil & d'expedition: Allez prendre langue avec elle, & me

laissez

laissez ici attendre le bon homme de pied ferme.

VALERE.

Je ne sçais où demeure Madame Guimauvin.

BLAISE.

Je m'en vais vous y mener, c'est ma commere.

SCENE XXII.

LA ROCHE *seul.*

AH le vieux penart qui vient aux eaux de Bourbon épouser sa bru. Il n'y auroit ma foi qu'à le laisser faire, nous verrions de belles choses.

SCENE XXIII.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER, LA ROCHE.

LA MARQUISE *au Chevalier.*

VOila qui est fait, cela se rencontre le mieux du Monde.

LE CHEVALIER.

Executons de bonne foi les conditions au moins, à moi l'argent comptant, à vous la dupe & ses dépendances.

LA

LA ROCHE.

Voici deux personnes de ma connoissance, quel marché font-ils ensemble.

LE CHEVALIER.

Hé voila l'homme dont nous parlions tantost, Madame, le cousin Valet de chambre. Serviteur Monsieur de la Roche.

LA ROCHE.

Ton valet Lespine. Bonjour ma cousine la Marquise.

LA MARQUISE.

Bonjour Monsieur, bonjour... Ne vous avisez pas au moins de faire connoître ici que...

LA ROCHE.

Non, non, je suis bon Prince, je sçais vivre ma cousine.

LE CHEVALIER.

Prens garde aussi, je te prie...

LA ROCHE.

Ne te mets point en peine. Je n'ignore pas aussi le respect que je te dois devant le monde, pourveu que tu le payes.

LE CHEVALIER.

Je suis en fonds, nous ferons bien les choses.

LA ROCHE.

Cela rend donc comme il faut. Y a-t'il ici bien des dupes d'amour, & de jeu cette année.

LA ROCHE.

Voila un heureux mortel, il faut qu'il ait bien du merite ce Gentilhomme là, pour s'attirer ainsi une preference si avanta-

tageuſe. Hé qui eſt-il, par parentheſe, ne pourrois je point auſſi de mon côté... quand nous ſerions trois à travailler ſur le même ſujet, les choſes n'en iroient pas plus mal à ce qu'il me ſemble.

LE CHEVALIER.

C'eſt un certain vieux Baron de Saint Aubin.

LA ROCHE

Monſieur de Saint Aubin ! il vous en revenez là. Vous avez donc rompu avec le grand Page.

LA MARQUISE.

Je ne feignois d'aimer celui-là que pour animer la paſſion de l'autre, & pour le déterminer au mariage.

LA ROCHE.

Voſtre deſſein a réüſſi, il va ſe marier; mais à la verité ce n'eſt pas vous que cela regarde.

LA MARQUISE.

Il va ſe marier ?

LE CHEVALIER.

A la fille du Medecin, je gage. Ne vous diſois-je pas bien que j'en ſoupçonnois quelque choſe.



SCENE XXIV.

BLAISE, LA MARQUISE, LA ROCHE LE CHEVALIER.

BLAISE.

HE' viste, & tost, dépeschez-vous, on a affaire de vous chez la commere Guimauvin Monsieur de la Roche...

LA MARQUISE.

Chez Madame Guimauvin, quelles liaisons....

LA ROCHE.

C'est un petit conseil que nous allons tenir contre le mariage de Monsieur de Saint Aubin apparemment, vous y pouvez venir, si vous voulez, vous ne serez point suspecte.

LA MARQUISE.

Je prens trop d'interêt à la chose pour ne pas être du conseil. Allons.



SCENE XXV.

LE CHEVALIER, BLAISE.

LE CHEVALIER.

Voici Monsieur Grognet & le Baron,

BLAISE.

Ils ne s'attendont pas à la piece que n'en leur va faire.

SCENE XXVI.

Mr. GROGNET, SAINT AUBIN, LE CHEVALIER, BLAISE.

Mr. GROGNET.

Oui, ma fille signera tantost, je vous en répons, on s'est chargé de lui faire entendre raison là-dessus.

SAINT AUBIN.

Ah vous voilà Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Vous voulez bien Messieurs qu'on vous felicite l'un & l'autre de l'heureuse alliance que vous contractez.

SAINT AUBIN.

Comment donc, nous ne venons que de signer

ſigner le Contract, & vous ſçavez déja la choſe.

BLAISE.

Si n'an la ſçait ? tous les petits enfans du Pays ſe preparont à faire charivary à vôtre nóce. Queu tintamarre !

SCENE XXVII.

SAINT AUBIN, Mr. GROGNET, LE CHEVALIER, BLAISE, LA PRESIDENTE.

LA PRESIDENTE.

AH les petits diſſimulez qui viennent enſemble de ſigner au Contract de mariage, & qui ne m'en avoient rien dit.

Mr. GROGNET.

Le ſecret eſt éventé, mon gendre, mais il n'importe.

LA PRESIDENTE.

Vous eſtes bien content de vous Monſieur le Baron.

SAINT AUBIN.

Je ne me ſens pas d'aiſe, Madame, & le raviſſement où je ſuis me fait preſque oublier que je ſuis malade.

LE CHEVALIER.

Il faudra pourtant vous ménager, & dans un [illegible]

SAINT AUBIN.

Ouy, vous avez raison, je ne me porte pas bien. Si nous faisions commencer nôtre Mascarade de bonnéheure, j'ay un petit somme à faire avant le medianor.

BLAISE.

Hé pargué vous n'avez qu'à dire, je m'en vas charcher vos violonneux, & avartir tout le monde, ne vous boutez pas en peine.

SCENE XXVIII.

LA PRESIDENTE, SAINT AUBIN, LE CHEVALIER, Mr. GROGNET.

LA PRESIDENTE.

NE feriez-vous point d'avis que nous nous masquassions aussi nous, pour nous divertir?

SAINT AUBIN.

Ouyda, cela n'est pas mal imaginé. Qu'en dites-vous Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER.

Moy? je feray tout ce qu'on voudra. Je suis la complaisance même.

Mr. GROGNET.

Et comment nous masquer.

SAINT AUBIN

Comment? vous en Cupidon, par exemple

emple ; Monsieur le Chevalier en Chauvesouris, Madame la Presidente en Satyre, & moy en Bergére.

LE CHEVALIER

J'ay des habits pour Madame & pour moy, laissez nous faire ; allons Madame.

SCENE XXIX.

Mad. GUIMAUVIN, BABET, Mr. GROGNET, SAINT AUBIN.

Mad. GUIMAUVIN.

Vivat, Monsieur ; j'ay persuadé, mon eloquence est triomphante. Voila Mademoiselle vôtre fille qui vient de signer le Contract, je l'ay menée moy même chez le Notaire.

BABET.

Ouy je me soûmets à vos volontez, mon pere, & je n'ay qu'à vous remercier du choix que vous avez bien voulu faire.

Mr. GROGNET.

Je vous l'avois bien dit Monsieur le Baron qu'elle seroit raisonnable.

SAINT AUBIN

Je suis le plus heureux mortel. . .

SCE-

SCENE XXX.

SAINT AUBIN, Mr. GROGNET, LA PRESIDENTE, BLAISE.

BLAISE.

Tatigué que j'allons nous divartir, vela toute l'Infirmerie de Bourbon que je vous amene. Des Poumoniques qui joüont de la flute, des Enrumez qui chantont, & des Boiteux qui faisont la capriole.

SAINT AUBIN.

C'est la manie du siecle, chacun veut faire ce qui ne luy convient point.

BLAISE.

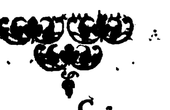
Morgué c'est vray. Vous qui épousez une jeune personne, par exemple... Mais n'an vous corrigera, vous n'y estes pas encore.

SAINT AUBIN.

Que veut donc dire ce faquin là?

BLAISE.

Hé morgué ne vous fachez pas, vela de la joye.



MARCHE de la Mascarade.

Tous les Acteurs de la Mascarade chantent en se plaçant

Beuvons tous rasade de ces eaux,
On dit que c'est un remede à tous maux.

SCENE DERNIERE.

SAINT AUBIN, Mr. GROGNET, LA ROCHE, LA PRESIDENTE, VALERE, Mad. GUIMAUVIN, BLAISE, BABET.

SAINT AUBIN.

VOilà une petite drôlerie assez bizare, & cela n'est pas mal troussé pour la Province.

LA ROCHE *déguisé.*

Oh diable fines gens s'en sont meslez aussi; & voila Monsieur vostre fils qui a bien volu lui-même se donner la peine.

Mr. GROGNET.

Comment son fils?

SAINT AUBIN.

Ah pendart que tu es, ne t'avois-je pas deffendu.

LA

LA ROCHE.

Ouy, Monsieur, les visites serieuses; mais comme tout le monde est bien venu au Bal, nous avons pris l'occasion de vous venir rendre nos devoirs en masque.

VALERE *ôtant son masque.*

Je ne puis assez vous témoigner mon pere la joye que me donne le nouvel établissement que vous voulez faire en ce Pays-cy, & je vous assure que bien loin de m'opposer....

SAINT AUBIN.

Je n'ay que faire de vôtre compliment, ny de vôtre aveu Monsieur mon fils, &...

LA ROCHE.

J'ay pourtant ouy dire que si, moy Monsieur, & je ne croy pas que sans nostre permission...

SAINT AUBIN.

Qu'est-ce à dire, je voudrois bien...

Mad. GUIMAUVIN.

Ils vous la donneront, ne vous fâchez point: Tenez Monsieur, ne serez vous pas ravy d'avoir une belle-mere aussi aimable que cette charmante personne.

VALERE.

Ma belle mére! Elle! iu estes Madame Guimauvin, cela ne se peut pas, c'est ma femme.

S. AUBIN & Mr. GROGNET.

Sa femme!

BLAISE.

Vous ne sçaviez pas stila. Il y a plus de six mois que l'affaire est faite.

Mr GROGNET.

Qu'est-ce que cela signifie ?

Mad. GUIMAUVIN.

Ils n'étoient mariez que sous sein privé, je pense, mais le Contract que vous venez de faire ratifie la chose.

SAINT AUBIN.

Comment donc le Contract que nous venons de faire.

LA ROCHE.

Ouy, Monsieur, ils l'ont signé aussi, c'est une chose reglée.

Mr. GROGNET.

Mais c'est à Guillaume Evarille de Saint Aubin, que j'ay marié ma fille moy.

LA ROCHE.

Hé bien, justement voila l'affaire, le pere & le fils portent le même nom, & nous profitons de la ressemblance.

SAINT AUBIN.

Ouy... mais je ne pretens pas moy.

BLAISE.

Morgué il a du mal entendu là dedans, vous pretendiez signer comme mary, & ils pretendoint que vous avez signé comme pere.

SAINT AUBIN.

Oh je leur feray bien voir.

Mad. GUIMAUVIN.

Vous perdrez vôtre procez, Monsieur, ils ont six mois d'avance.

SAINT AUBIN.

Ah je creve, j'enrage, & voila de quoy déranger tout le bien que les eaux de Bourbon m'auroient pû faire.

BLAI-

BLAISE.

Jusqu'au revoir, allez vous coucher Monsieur le Baron, vous avez un petit somme á faire.

BABET.

C'est avec la derniere confusion, mon pere...

Mr. GROGNET.

Les choses ont mieux tourné que tu ne merites, va je te pardonne.

VALERE.

Et moy, Monsieur, puis-je esperer aussi.

Mr GROGNET.

Vous avez pris la place de vôtre pere, faites pour luy les honneurs de la Mascarade, & de la noce.

Mad. GUIMAUVIN.

Il les fera mieux que personne.

BLAISE.

Allons Messieurs des yaux de Bourbon, vive la joye, ce que nau se baile de plaisir dans la vie fait morgué plus de bian que toutes les yaux du monde.



DIVERTISSEMENT.

Une des Actrices du Divertissement s'avance au bord du Theatre avec trois flutes & chante l'Air suivant.

ON trouve dans cette fontaine
La source de la santé,
Et son eau guerit sans peine
Le mal dont on est tourmenté;
Elle ramene
La jeunesse & la beauté.

Un Pantalon prend la place de l'Actrice, & chante.

Heureux malades de Bourbon,
Chantez, dansez, bannissez la tristesse,
Contre la maladie est il rien de si bon
Qu'une prise d'allegresse.

Entrée d'une petite Pantalonne, & de deux petits Apotiquaires.

Une Actrice du Divertissement avec une robe rouge de Medecin, une boteille à la main.

De par la Faculté je viens deffendre l'eau.
Contre le mal qui vous possede,

Je vous apporte pour remede
Un petit doigt de vin nouveau.

L'Eau n'est qu'une liqueur ingrate,
Qui mene tout droit au tombeau;
Les meilleurs juleps d'Hipocrate
Sont ceux qu'on prend dans le tonneau.

Entrée d'un Officier avec des bequilles d'un malade dans une chaise, & d'un cul de jatte.

Medecins fermez Boutique
Si l'on nous permet le vin,
Ce jus divin
Fait rire un mélancolique,
Et danser un Paralitique.
Medecins fermez, &c.

Premiere Entrée d'un Flamand & d'une Flamande.

Un Pantalon & un Polichinelle chantant.

Quel bien devez-vous attendre,
De la rhubarbe & du senné,
On veut vous surprendre;
Quand on fait prendre
Un tel recipé.

Un bon lavement
Est toûjours un tourment
Qui nous fait pousser bien des cris;
Qu'il faut rendre quand on l'a pris:

Que le remede est precieux,
Qui plaist au goût ainsi qu'aux yeux;
Delà je conclus que le Vin,
Malgré Galien est le vray Medecin.

Seconde Entrée du Flamand & de la Flamande.

Le Pantalon chante.

Tous les beuveurs d'eau de Bourbon
N'ont pas besoin d'Apotiquaire;
Ces eaux sont dans l'occasion
Un pretexte fort salutaire.
Tous les beuveurs, &c.
Un joüeur Normand ou Gascon,
Y fait toûjours bien son affaire.
Tous les beuveurs, &c.

Prés du beau sexe un vieux Barbon
Ny fait que de l'eau toute claire.
Tous les beuveurs, &c.

Sans s'attirer mauvais renom,
Plus d'une fille y devient mere.
Tous les beuveurs, &c.

Il s'y fait main petit poupon
Qui bien souvent a plus d'un pere.
Tous les beuveurs, &c.

FIN.

LA
LOTTERIE,
COMEDIE.

DE

Mr. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

Avec Privilege des Etats de Holl. & Westf.

ACTEURS.

Mr. SBRIGANY.

MARIANE, Fille de Mr. Sbrigany.

LISETTE, Suivante de Mariane.

LE FLAMAND.

PETRONILLO, Garçon de boutique de Mr. Sibrigany.

BASTIEN, Païsan.

LA FRANCE, Valet de Chambre.

ERASTE, Commis, Amant de Mariane.

SIGNOLET, Domestique de Mr. Sbrigany.

LE GASCON.

Me. DE LA CLOCHE.

LA PROCUREUSE.

LA MARQUISE.

LE FINANCIER, Oncle d'Eraste.

UN LAQUAIS de la Marquise.



LA LOTTERIE, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

MARIANE, LISETTE.

MARIANE.

Non, te dis-je, il n'y a rien au monde qui soit capable de me faire changer de résolution, & je me donnerai plûtôt la mort que de renoncer à la tendresse qu'on m'a fait prendre pour Eraste.

LISETTE.

Oüais. Vous le prenez là sur un ton bien heroïque vrayement ; & comment l'entendez-vous donc, s'il vous plaît ; vous n'estes à Paris que depuis deux ans, & vous voila déja aussi extravagante que si vous y aviez esté elevée toute vostre vie.

MARIANE.

Et quelle extravagance trouve-tu dans une passion toute legitime, autorisée par l'aveu de mon pere, soûtenuë par tout le merite d'Eraste, & qui s'est augmentée de jour en jour par un secret penchant que je ne puis vaincre.

LISETTE.

Hé mort de mà vie, c'est ce penchant-là que je trouve ridicule. Oh pour cela je ne vous comprens point. Est-il possible qu'une fille Napolitaine formée (je ne dirai pas du plus pur ni du plus noble sang de ce païs-là) mais du plus subtil du moins. La fille de Monsieur Sbrigany en un mot connoisse une autre passion que celle de son interêt, & qu'elle puisse être sensible à quelqu'autre chose qu'à sa fortune. Allez, Mademoiselle, vous ne meritez pas l'honnête-homme de pere que le Ciel vous a donné, & si j'étois à sa place....

MARIANE.

Mais que veux-tu donc dire, Lisette, n'est-ce pas lui qui m'a permis de recevoir les soins & les assiduitez d'Eraste. Il nous destinoit l'un pour l'autre; il lui a donné sa parole.

LISETTE.

Oüy quand il a crû avoir besoin de lui pour son établissement, & pour son commerce. Eraste est un honnête Commis de la Doüane fort bon garçon, de bonne famille, fort joly homme; vôtre Pere & lui étoient associez pour frauder les droits, & pour

pour faire passer des marchandises de contrebande, & vous étiez le nœud de la societé vous. Tant que Monsieur Sbrigany n'a été que Marchand ce party-là vous convenoit à merveilles : Mais à present cela est bien au dessous de vous. Il fait une Lotterie, ce n'est plus un Commis qu'il lui faut pour gendre, c'est un Commissaire.

M A R I A N E.

Moi, je serois mariée à un Commissaire?

L I S E T T E.

Pour mariée je n'en jurerois pas. Mais tant que la Lotterie durera du moins, vous y serez promise. La voila tirée, quand elle sera finié, le produit à couvert, les lots distibuez tant bien que mal, on congediera le Commissaire, & selon l'exigence des cas, ou l'occurence des affaires, on vous promettra dans la suite à quelqu'autre, à qui l'on ne tiendra pas mieux parole. Malpeste c'est un habile homme que vôtre pere, il n'y a rien qu'il ne mette à profit.

M A R I A N E.

Que je suis malheureuse.

L I S E T T E.

Vous comprenez bien par là que pour la tranquilité de vôtre cœur, & pour le bien de vos affaires il ne faut prendre de l'amour pour personne, & faire bonne mine à tout le monde : on ne sçait pas de qui l'on peut avoir besoin.

MARIANE.

Mon cœur ne dépend plus de moi, ma pauvre Lisette, & quelque chose que l'on fasse on ne me reduira jamais à me contraindre, & à épouser un autre qu'Eraste.

LISETTE.

Paix, taisez-vous, voicy quelqu'un.

SCENE II.

LE FLAMAND, MARIANE, LISETTE,

LE FLAMAND.

J'Entrir moi librement, Mamefelle, mais jaure bonne grace di le faire, parce que moi vouloir dire quelque chose à Monsir si Marchand de Lotterie.

MRIANE.

Ce n'est pas à moi qu'il faut s'adresser, Monsieur, Lisette faites parler à mon pere.

LE FLAMAND.

Non, non, point précipiter vous, Mondame, moi attendre commodement son commodité, moi faire un petit parlement de conversation avec Mamefelle.

MAIANE.

Vostre conversation me feroit beaucoup d'honneur & de plaisir, Monsieur, mais je n'ay pas le temps d'en profiter. Allons, Lisette, mon pere va venir: Monsieur je suis vostre servante.

LE FLAMAND.

Adieu donc, Mameselle.

LISETTE.

Vostre tres-humble servante, Monsieur.

SCENE III.

SBRIGANY, LE FLAMAND.

LE FLAMAND.

ADieu l'autre Mameselle. Lestre beaucoup grandement civilité, les Mondames desti païs. Ah bonjour vous Monsieur, comment si portir vostre personne?

SBRIGANY.

Fort à vostre service, Monsieur, demandez-vous quelque chose?

LE FLAMAND.

Oüy, Monsieur, moi venir faire une petite proposition al Monsir qui fait la Lotterie.

SBRIGANY.

C'est moi-même, Monsieur, de quoy s'agit-il ?

LE FLAMAND.

Vous étanchenen sti païs, Monsir.

SBRIGANY.

Oüy, Monsieur, je suis originaire de Naples.

LE FLAMAND.

Naples bon Païs, mais grandement fripon. Un Marchand de sti ville maure une fois emprunté cent pistoles par maniere de banqueroute.

SBRIGANY.

Je le crois bien, Monsieur, il y a bien de la mauvaise foi dans le monde.

LE FLAMAND.

Et un autre Marchand de sti Ville encor al Foire de Guibrai aure une autrefois troqué son valise pleine de rien contre mon valise à moi pleine d'argent, & de bonnes baguetelles. Vous connoistre point ces fripons-là de vôtre Païs, Monsir.?

SBRIGANY.

Non, Monsieur, je vous assure que je n'ai commerce qu'avec d'honnêtes gens. Je fais profession d'une si exacte probité....

LE FLAMAND.

Vous faire pourtant une Lotterie, Monsir.

SBRIGANY.

Oüy, Monsieur : Mais....

LE FLAMAND.

Lestre un fort bon marchandise qu'une Lotterie, & si vous vouldoir bien permette, Monsir, moi avoir intention de mettre beaucoup al vostre.

SBRIGANY.

Elle est fermée, Monsieur, mais cela n'empêche pas, si vous voulez, j'ai des boëtes de reste, & dequoi faire de nouveaux lots. Vous étes le maistre, donnez toujours vôtre argent ; combien voulez-vous de billets?

LE FLAMAND.

Ah! Monsir.

SBRIGANY.

Ils sont tous noirs premierement.

LE FLAMAND.

Oüy, Monsir, mais....

SBRIGANY.

Il n'y en a pas un de blanc, Monsieur, autant de billets, autant de lots. Je fais cela pour me divertir.

LE FLAMAND.

Moi le sçavoir bien le divertissement bien joli, mon foi, mais point vouloir disti billets noirs moi. Moi entendre un peu la manigance : moi nestre pas un parisien, Monsir.

SBRIGANY.

Que voulez-vous donc dire, Monsieur, & comment l'entendez vous, s'il vous plaît ?

LE FLAMAND.

Avec vôtre permission, Monsir, moi

lestre un Marchand de Bruxelles, & comme j'aure des bijoux, des montres, des diamans, des tabletieres, moi les prêter à vous pour montre seulement à la Lotterie, afin d'attraper les bonnes personnes de sti grande bonne Ville. Aprés vous me rendre tout; & me bailler mon part de l'attrapement.

SBRIGANY.

Pour qui me prenez-vous, Monsieur, je vous trouve admirable.

LE FLAMAND.

Monsir, Monsir.

SBRIGANY.

Je ne suis point un fripon.

LE FLAMAND.

Moi saure bien que si Monsir; mais...

SBRIGANY.

Je suis homme d'honneur.

LE FLAMAND.

Et moi lestre bien aussi tout de même, Monsir, & vous demande en grace de n'y point beaucoup trop attraper tout le monde dy Paris sti fois-ci, afin que moi puisse l'autrefois encor attraper une bonne partie.



SCE-

SCENE IV.

SBRIGANY.

A Ce que je puis voir les Etrangers ne sont pas trop dupes, & il n'y a pas de Païs au monde où une Lotterie comme la mienne rendit si bien qu'à Paris.

SCENE V.

LISETTE, SBRIGANY.

SBRIGANY.

HE' bien, Lisette, as-tu déterminé ma Fille à ne plus voir Eraste, & à recevoir favorablement Monsieur Desfourneaux le Commissaire: nous aurons peut-être besoin de lui, comme tu sçais.

LISETTE.

Vous avez raison, Monsieur: & la Lotterie pouvoit devenir tumultueuse sur les fins: Mais voulez-vous que je vous dise, outre que Mademoiselle vôtre Fille est un peu retive à vos ordres, je doute que la seule protection de Monsieur Desfour-

neaux puisse vous garentir de l'orage qui se prépare.

S B R I G A N Y.

Ne te mets pas en peine ; il y a de bons lots dans de certaines boëtes.

L I S E T T E.

Vous avez eu bien de la peine à vous resoudre d'y en mettre.

S B R I G A N Y.

Oh pour cela non : il faut avoir de la conscience. Je passe pour honnête homme, & je le suis dans le fonds.

L I S E T T E.

On le voit bien. Mais m'en croirez-vous, Monsieur, faites distribuer vos petits lots par Madame vôtre femme. Il y a long-temps qu'elle vous embarasse, c'est un vrai moyen pour vous en défaire.

S B R I G A N Y.

Tu crois donc, Lisette....

L I S E T T E.

Je crois, Monsieur, que nous serions bien heureux tous tant que nous sommes, d'en être quittes pour les estrivieres.

S B R I G A N Y.

Tu prens l'alarme mal à-propos. De quoi se plaindra-t'on. Je tiens ce que j'ai promis. Il n'y a que des billets noirs une fois.

L I S E T T E.

Celà est vrai. Mais il y a bien de petits lots, que de mouchoirs ! Où diantre avez-vous attrapé tout cela ?

S B R I G A N Y.

Va, va, mon enfant, je n'ai point mal fait

fait de mettre tous ces mouchoirs-là.

L I S E T T E.

Non, sans doute; ceux qui pleureront la perte de leur argent, auront de quoi s'essuyer les yeux du moins. Cela sera bien commode.

S B R I G A N Y.

Tu plaisantes mal-à-propos. Mais dans le fonds le public ne sera pas si lezé que tu te l'imagines.

L I S E T T E.

Ouy da, ouy da, vous faites assez les choses en conscience, & pour un homme de vôtre païs vous ne prenez pas trop, assurément. Mais il se trouvera des médisans qui diront le contraire. Il y aura des mal-intentionnez qui le croiront, & qui feront comme si cela étoit. Le peuple a l'esprit si mal tourné quelquefois. Croyez-moi, Monsieur, précautionnez-vous un peu plus que vous ne faites; cela ne sçauroit vous nuire.

S B R I G A N Y.

Quelles précautions veux-tu que je prenne? J'ai fait mettre à la porte une bonne barriere, bien garnie de pointes de fer, & deux gros Suisses avec des moustaches qui font plus d'effet que des hallebardes.

L I S E T T E.

N'auriez-vous point quelqu'Ingenieur de vos amis qui pût y faire quelques petites fortifications. Je crois que cela ne feroit pas inutile, & je me souviens que de certains Officiers cet Hyver, en vous don-

 nant

nant leur argent, vous firent entendre. . . . .

SBRIGANY.

Ils font à l'Armée les Officiers. Je prens bien mon temps, comme tu vois, s'ils sont fâchez ils pesteront de loin, je n'en entendrai rien.

LISETTE.

Vous deviez attendre aussi les vacances pour faire pester de loin les gens de robe. Mais, Monsieur, il y a de certains petits déterminez d'enfans de Paris qui pouroient bien. . . .

SBRIGANY.

Les plus mutins sont de mes amis, j'ai fait un nota à leur numero, ils auront de bons lots ceux-là ; je sçai bien ce que je fais, nôtre barriere nous suffira.

LISETTE.

Nous en allons faire l'experience. On a déja donné des boëtes ce matin. Nous verrons comment cela commencera.

SBRIGANY.

Aye un peu l'œil à tout, ma pauvre Lisette, & prens bien garde qu'on ne distribuë pas un lot pour l'autre.

LISETTE.

Hé que craignez-vous. Vous sçavez bien qu'il n'y a que de petits lots dans les boëtes d'aujourd'hui. Comme c'est toujours la même chose il n'y a point à s'y méprendre.

SBRIGANY.

On pourroit en donner deux pour un, ce ne seroit pas mon compte.

LISETTE.

Hé mort de ma vie, laissez faire, de quoi

quoi vous embarassez-vous. Vous en donneriez quinze pour quatre que vous y gagneriez encore.

SBRIGANY.

Il n'importe, fais ce que je souhaite.

LISETTE.

J'y vais. Aussi bien voila vôtre fidelle garçon de boutique qui a quelque chose à vous dire.

SCENE VI.

PETRONILLO, SBRIGANY.

SBRIGANY.

QUes-ce que cest quhaveté, Signor Petronillo.

PETRONILLO.

E niente Signor, è niente una bagatelle.

SBRIGANY.

Que cosâ è que vol dire una bagatelle.

PETRONILLO.

Il m'a pris un remors de conscience, Monsir, j'ai paour.

SBRIGANY.

Et de quoi paour?

PETRONILLO.

D'estre pendu, Signor.

SBRIGANY.

Ah l'animal, & perche pendu.

PETRONILLO.

Perché, perché, voi siete un furbo Monsu.

SBRIGANY.

Moi un fourbe!

PETRONILLO.

Si signor, un fripon autrement tut'il mundo il dicé labas & mi que sabbi ben qui é la verita non posso dire il contraire.

SBRIGANY.

Hé qui diantre peut déja se plaindre, à peine ont-ils eu le temps d'ouvrir leurs boêtes.

PETRONILLO.

Lé sta barricada quhaveté fait mettre labas que fa marmurar tutt'il mundo & se non sarai fourbarie, non sarai bisongna di barricada.

SBRIGANY.

Le beau prejugé va, va, va al tuo negotio.

PETRONILLO.

Signor, ho una cosa avi dire auparavant.

SBRIGANY.

Qué cosaé.

PETRONILLO.

Que si non mi date la mia parté de toutes les friponneries fatte & à fare non posso en conscience, empedir mi d'en fare confidenza au public, & à la Iustice.

SBRIGANY.

Mais voila des tours qui ne se font point; que veut dire cela ?

PETRONILLO.

Ca vol dire que vo signorie é un grand

fri-

fripon, & mi un petit voi fieté le maître & mi le garçon. Voi fourbaté toute la cita é io vi furbo.

SBRIGANY.

Ma d'oue é la tua conſcienza, ſignor Petronillo.

PETRONILLO.

E andata con la voſtra fare un tourno aux Antipodes.

SBRIGANY.

Hé bien, finiſſons, je ne veux point de bruit, je vous donnerai cent piſtoles.

PETRONILLO.

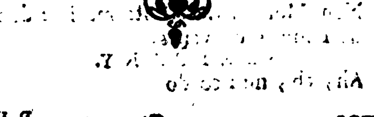
Cent piſtolles non é aſſai, ho ſcritto trente mille billets, & ho fatto par concequent trente mille injouſtices, ça vaut d'avantage, date mi deux cens Loüiſis d'or, ſaro contento di voi & voi ſerez content de moi.

SBRIGANY.

Je te les promets, & je te les donnerai.

PETRONILLO.

Ah vi vingracio laſſiate dire il popolo voi ſiete un honnête homme, mes remors ſont finis, je n'ai plus paour.



SCENE VII.

LISETTE, SBRIGANY, PETRONILLO.

LISETTE.

On a déja donné bien des petits lots à bien des gens qui s'en retournent en jurottant, Monsieur ; mais voicy une boëte qui vous fera jurotter à vôtre tour je pense.

SBRIGANY.

Comment donc, qu'est-ce que c'est.

LISETTE.

Voyez ce billet. Tenez je suis sûre que ni vôtre garçon ni vous n'avez pas eu intention d'y mettre ce qui y est, & je n'ai pas voulu qu'on délivrât sans vous en avertir.

SBRIGANY *lit*

Tu as bien fait. Un gobelet d'or, Petronillo.

PETRONILLO.

Monsou.

SBRIGANY.

Voy donc, tu t'es mépris aparament.

PETRONILLO.

Non Monsou, c'est sta maniere dont nous sommes convenus.

SBRIGANY.

Ah, ah, mi ricordo.

PETRONILLO.

Tenez, Madame Lisette, D. O. R. non vol pas dire d'or. Non.

LISETTE.

D. O. R. ne veut pas dire d'or.

PETRONILLO.

Non, il y a un pâté, prenez garde.

LISETTE.

Hé bien.

PETRONILLO.

Si la boëte est, à une femme, à un Bourgeois, à un homme de Robe, D. O. R. & un pâté vol dire doré, entendez-vous.

LISETTE.

Oh bien, ce n'est ni femme, ni Bourgeois, ni homme de Robe; c'est un drôle qui n'entend point de raillerie, & qui jure comme un enragé, parce qu'on le fait attendre.

SBRIGANY.

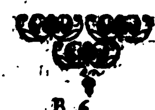
Il fait du bruit.

LISETE.

Un bruit de diable. Il sçait lire, je vous en avertis, & D. O. R. & un pâté ne voudront pas dire doré pour cet homme-là.

PETRONILLO.

C'a merite explication, nous chicanperons & on s'accommodera, lasciatofare & dimorate en repos.



SCENE VIII.

LISETTE, SBRIGANY.

VOstre Petronillo est un hardy fripon; mais je crains les suites.

SBRIGANY.

Bon les suites, je connois mon monde. Va ne te mets pas en peine; entre nous, Lisette, par tout ailleurs qu'en ce pais ci je ne risquerois pas une chose comme celle-là; mais à Paris il n'y a rien à craindre, ce sont gens glorieux pour la plûpart, qui ne se plaignent jamais d'estre dupes, pour éviter la honte de l'avoir esté. Les moins attrapez se moqueront de ceux qui le seront d'avantage, & ceux qui ne l'auront point esté du tout, me sçauront gré d'avoir dupé les autres.

LISETTE.

Mais en effet, il y a un espece de merite dans ce que vous faites au moins. Apprendre à vivre à toute une Ville. Vôtre Lotterie sera fort instructive pour le public, Monsieur.

SBRIGANY.

Comme je n'ay pas envie d'en faire d'autres, il m'importe peu qu'on se guerisse de la folie qu'on a eüe d'y mettre.

LISETTE.

Oh par ma foy, aprés celle-ci il faut tirer l'échelle. On y connoîtra le fonds & le tres fonds de la bonne foi des Lotteries; & je ne crois pas que desormais il soit besoin d'aucune Ordonnance de Police pour les deffendre.

SBRIGANY.

Tu prens les choses du bon côté, tout le monde y trouvera son compte de cette maniera-là: Mais qui diantre laissé ainsi monter sans avertir. Que veut cet homme.

SCENE IX.

BASTIEN, SBRIGANY, LISETTE.

BASTIEN.

SErviteur, Monsieur de la Lotterie, c'est un de vos Suisses qui m'a dit d'entrer, & de parler à vous même, parce que Messieurs vos gens sont des insolens, qui nacoutont parsonne, & des baragoins que parsonne n'entend.

SBRIGANY.

Qu'est-ce qu'il y a? demandez-vous quelque chose?

BASTIEN.

Si je demande quelque chose; oh dame acoûtez, c'est le cousin Barthellemy, le fils

de ma Tante Renée, qui est un de vos Suisses. Je sommes tous deux de Courbevoye, ly a six mois qu'il est Arché du Guet, c'est un drole qui fera fortune.

L I S E T T E.

On n'a que faire de vôtre genealogie, que demandez-vous encor une fois ?

B A S T I E N.

Palsanguć je demande de gros lots. Tenez, j'ai opinion que je ferai fortune à cette Lotterie. Les vegnes & les bleds promettont marveille dans nôtre village, & les femmes y mouront dru comme mouches. Je sis veuf depuis trois semaines, m'est avis que je sommes dans une année de bonheur; ça dépeschons, vela ma carte. J'ai six billets au moins, baillez-moi ma boëte.

S B R I G A N Y.

Comment, comment vôtre boëte, numero deux mil quarante, allez, mon ami, vous n'aurez vostre boëte de quinze jours.

B A S T I E N.

De quinze jours!

L I S E T T E.

Hé oüy, de quinze jours, vostre tour ne viendra que dans ce temps-là, c'est une regle.

B A S T I E N.

Oh tastigué je me gausse de la regle moi, je n'ai pas le temps de revenir, j'ai labas ma charette & deux bons chevaux. Je vians damener du foin, vous ne voudriais pas que je m'en retournisse à vuide. Hé morgué

boë-

ne me faites point languir, baillez-moi ma boëte, je vous baillerai le plaisir de la tirer devant vous.

SBRIGANY.

Mais cela troublera l'ordre que je me suis proposé.

LISETTE.

Que vous importe, expediez ce pauvre diable, Monsieur; puisqu'il a amené sa charette.

BASTIEN.

Hé ouy pargué, c'est ça, j'emporterai dedans ce que je gagnerai.

LISETTE.

Ce sera autant de fait, & il ne vous en coûtera pas davantage.

BASTIEN.

Alle a raison.

SBRIGANY.

Qu'il me donne donc sa carte, je vais chercher la boëte.

SCENE X.

LISETTE, BASTIEN.

BASTIEN.

OH palsangué tenez? qua ça ne tienne. Morgué vous étes une bonne paste de creature. Si j'avois une minagére comme vous,

vous, je serois bien-aise d'en avoir de la race. Allez, si je gagne ici quelque chose de bon ne vous bouttez pas en peine. Mais, voyez-vous, je n'aimerois pas à tirer blanque.

LISETTE.

Et le moyen de tirer blanque, il n'y a que des billets noirs.

BASTIEN.

C'a est vrai. Que des billets noirs dans cette Lotterie, ça est admirable dans cette maniere-là, plus on y boutte, plus on y gagne, c'est un profit tout clair.

LISETTE.

Assurément.

BASTIEN.

Mais vôtre Monsieur ni songe pas de se ruiner comme ça, que des billets noirs! Faut qu'il ait bonne bourse st homme-là.

LISETTE.

Il fait cela pour son plaisir, quand il luy en coûteroit un millier de pistolles.

BASTIEN.

C'est bien dit, il rattrapera ça d'un autre côté, faut bien amorcer les gens de Paris avec quelque chose; ça ly revaura, nau dit qua cette foire, il leur vend des babioles & des mirlifiches qu'ils achetons comme de bonne marchandise. Il en sçait bien long, & ils n'en sçavont guere eux. Je nous gaubergeons d'eux quand je les tenons au village,

SCE-

SCENE XI.

SBRIGANY, LISETTE, BASTIEN.

SBRIGANY.

VOila vôtre boëte, il a fallu la chercher parmi plus de huit mille. Vous êtez bien-heureux.

BASTIEN.

Il est pargué vrai, je sis en chance : je vous demande bien pardon de la peine, est-ce que vous ne seriais pas bien-aise que

à Lisette

j'eus queuque chose. C'a aidez moi, voyons si vous avez la patte heureuse.

LISETTE.

Non, non, voyez vous même ; j'aurai assez de peine moi d'aller rechercher ce qu'il vous faudra.

BASTIEN.

Je vous aurai bien de l'obligation.

SBRIGANY.

Dépêchez-vous donc, nous avons des affaires.

BASTIEN.

Tout à l'heure : Baillez-vous patience.

Il baise sa boëte, il l'ouvre & en tire un billet sur lequel il souffle.

SBRIGANY.

Oh il est noir, je vous en réponds.

BASTIEN.

Oh je le sçai bien, il n'y a point de triche-

cherie. Vela un P, Monsieur, bon. Petit lot, une paire de Pabouches : je ne connois point ç'a ; qu'est-ce que c'est de Pabouches, seroit ce quenque chose de rare.

LISETTE. *apporte des Pabouches.*

Tenez voila ce que c'est.

BASTIEN.

Comment morgué sont des pantoufles.

SBRIGANY.

Des pantoufles, quel ignorant, ce sont des pabouches vous dit-on.

BASTIEN.

Hé vantregué je vois bian ce que je vois, ce sont des souliers sans oreilles. Queu semelles, j'aime morgué mieux une paire de sabots que ça, Monsieur de la Lotterie.

SBRIGANY.

Hé bien on vous les troquera, ce n'est pas un affaire.

On met tous les lots de Bastien dans sa besace à mesure qu'on les apporte.

BASTIEN.

Des Pabouches. Petit lot, une souriciere. Hé palsangué jon des chats cheu nous, que voulez vous que je fassions d'une souriciere ?

SBRIGANY.

Vous en ferez ce que vous voudrez, vous êtes le maître.

BASTIEN.

Me vela bian chanceux.

LISETTE.

Allons, dépêchons, n'oubliez rien ; voila vôtre souriciere.

BASTIEN *ouvre au 3. billet.*

Petit lot : Encor un petit lot, Monsieur de la Lotterie.

SBRIGANY.

C'est le hasard qui fait cela, mon enfant, je n'y puis que faire.

BASTIEN.

Un paquet de curedens. Mais ventregué c'est folie que de me bailler ça. Je ne les cure jamais.

LISETTE.

Tant pis vraîment, vous êtes un malpropre, corrigez-vous de cela. Ne les perdez pas au moins, & faites-en un bon usage.

BASTIEN.

J'arnonce. Un pot de Pommade de limaçon, quel ustancile est-ce ça? un pot de Pommade, à quoi ça est-il bon?

LISETTE.

A vous décrasser le visage, à vous débarboüiller, cela vous ôtera les grosseurs du teint.

BASTIEN.

Les grosseurs du teint à moi. Morgué ne m'aportez pas ftila, je vous en ferois un masque sur le visage, je vous en avertis.

SBRIGANY.

S'il n'en veut point, qu'il se couche auprés, il nous demeurera, c'est son affaire.

LISETTE.

Il s'en servira pour l'amour de moi: Je veux

veux qu'il se fasse beau moi cet enfant-là.

BASTIEN.

Il ouvre le 3 billet.

Le beau lot que vela. Une bouteille d'eau de Cordouë : une bouteille d'eau, mais il faut que vous soyez fou de me bailler ça, la riviere passe au bas de cheux nous.

LISETTE.

C'est de l'eau de Cordouë : Vous ne sçavez ce que vous dites.

BASTIEN.

Hé morgué de liau d'où il vous plaira, liau de la Seine est toute la meilleure, je ne veux point de celle-là.

SBRIGANY.

Il faut bien que vous la preniez, puis qu'elle est à vous.

BASTIEN.

Mais vous vous gobergez de moi, vous dis-je, un demi-septier de vin vaut mieux que tout ça. Il n'y a morgué rien là qui soit à mon usage.

LISETTE.

Oh, finissez donc, Voyez le reste.

BASTIEN, *ouvre le dernier billet.*

Un bâton de bresil. Un bâton, ah palsangué bon pour stila. S'il est bien emmanché je vás m'en sarvir, laissez-moi faire.

SBRIGANY.

Comment, comment donc ?

BAS-

BASTIEN.

Oh tastigué, Monsieur l'affronteux, je vous apprendrai à vous gausser des gens de Courbevoye, avec vôtre bouteille diau & vos souricieres.

SBRIGANY.

Monsieur, Monsieur le Manan, si vous faites ici le moindre bruit.

BASTIEN.

Morgué non je n'en ferai pas ici, mais si je l'attrape jamais queuque part sur le chemin de Neüilly je te rosserai bien pour mes six écus, va ne te mets pas en peine.

LISETTE.

Sans colere, Monsieur de Courbevoye, serrez bien toutes vos petites affaires, &....

BASTIEN.

Allez ça n'est pas bian, vous êtes une redresseuse itou vous, Madame, & je pourois bien par avanture.... Je vous reconnoîtrons queuque jour, & je verons biau jeu, patiance.

LISETTE.

Le petit miévre. Allons point d'emportement, soyez sage, portez tout cela dans vôtre charrette, & vous en retournez tout doucement, de peur de fatiguer vos chevaux, entendez-vous.

BASTIEN.

Ils ne mangeront morgué d'avoine d'aujourd'huy. Pour six écus de marchandises! queu peste de Lotterie. Quand on sçait une fois çan que c'est, il faudroit bian avoir le diable au corps pour y remettre.

SCE-

SCENE XII.

LISETTE, SBRIGANY.

LISETTTE.

HE'bien, Monsieur, voila déja un Paysan corigé de Lotterie, & je gagerois bien que son exemple servira d'instruction à tout son village. Que l'on vous aura d'obligation.

SCENE XIII.

LA FRANCE, SBRIGANY, LISETTE.

LA FRANCE.

MOnsieur, c'est de la part de mon Maître, Monsieur le Baron de Roscbrune.

SBRIGANY.

Y a-t'il quelque chose pour son service, mon enfant.

LISETTE.

Il envoye chercher ses boëtes apparemment.

LA FRANCE.

Il vous prie, Monsieur, de vouloir bien met-

mettre ce petit billet dans celle d'Angelique.

SBRIGANY.

Ah, ah, qu'est-ce que c'est que ce billet ?

LA FRANCE.

C'est que Monsieur le Baron est amoureux d'elle, comme vous sçavez ; elle a une mere capricieuse, avec qui nous sommes broüillez: Nous ne sçavons comment faire pour lui donner de nos nouvelles, & mon Maître s'est imaginé que dans une boëte de Lotterie vous pourriez bien, si vous vouliez faire passer son petit billet.

SBRIGANY.

Pour qui me prend-il, je suis honnête homme, & je ne me mêle point....

LA FRANCE.

Il m'a chargé de vous presenter dix Loüis d'or pour lever les difficultez que vôtre honneur pourroit trouver dans cette affaire là.

SBRIGANY.

Dix Loüis d'or.

LA FRANCE.

Oüy, Monsieur, les voila.

SBRIGANY.

On fera ce qu'on pourra, donnez ; prens soin de cela toy, Lisette.

LISETTE.

Oüy, Monsieur, je ferai vôtre affaire.

LA FRANCE.

On apportera peut-être la réponse en venant prendre les boëtes. Vous voudriez bien vous en charger, s'il vous plaît.

LISETTE.

On verra. S'il se trouvoit quelques dif-

fi-

ficultez pour la réponse. Vous sçavez bien comme on les leve.

LA FRANCE.

On fera bien les choses,

SCENE XIV.

LISETTE, SBRIGANY.

LISETTE.

C'Est un assez bon métier, Monsieur, que de faire des Lotteries ; cela rend de toutes manieres.

SBRIGANY.

N'est-il pas vrai. Mais que veut cette Dame. Il y a la bas des Suisses, & tout le monde entre.

LISETTE.

Ne vous effarouchez point de cette visite-ci, c'est nostre bonne amie, la fille de ce Marchand, cette veuve qui fait la femme de consequence, & qui est si folle & si coquette.



SCENE XV.

Me LA CLOCHE, SBRIGANY, LISETTE.

Me LA CLOCHE.

HE' bon jour, mon cher Sbrigany, il y a des siecles que je ne t'ai vû.

SBRIGANY.

Il m'en ennuyoit beaucoup, Madame, je vous assure.

Me LA CLOCHE.

Hé te voila aussi : Vien donc me baiser, ma bonne Lisette.

LISETTE.

Madame je suis vostre tres-humble servante.

Me LA CLOCHE *à Sbrigany.*

Mais dy-moy donc, mon enfant, voila ta fortune faite. Il faudra faire porter la queuë à Madame de Sbrigany au moins.

SBRIGANY.

Oh pour cela, Madame....

Me. LA CLOCHE.

Je l'aime à la folie cette Madame Sbrigany, elle a esté femme de chambre de feu ma mere.

SBRIGANY.

C'est bien de l'honneur pour elle, Madame, que....

Me LA CLOCHE.

A propos. Ne t'avise pas de sortir de chez toi, Monsieur Sbrigany, on t'assommeroit, prens-y garde.

LISETTE.

Comment donc, Madame.

Me LA CLOCHE.

Tout Paris dit que tu les voles.

SBRIGANY.

Madame....

Me LA CLOCHE.

Que tu les pilles.

SBRIGANY.

Moy, Madame.

Me LA CLOCHE.

Que veux-tu, ce sont des impertinens des ridicules qui ne comprennent pas qu'il n'y a rien de plus juste que ce soit aux dépens des dupes que les gens d'esprit s'enrichissent.

LISETTE.

Tout le monde n'a pas l'esprit si bien fait que vous, Madame.

Me LA CLOCHE.

Oh je me preste fort à cela moy. Je suis raisonnable. As-tu fait mes boëtes, Monsieur Sbrigany.

SBRIGANY.

Vous les aurez quand il vous plaira, Madame.

Me LA CLOCHE.

Ne t'avise pas de me traiter comme les autres; je prétens être privelégiée; je suis de tes amies; si tu me trompois je ferois plus de bruit que qui que ce soit.

SBRI-

SBRIGANY.

Je vous assure, Madame, que c'est avec toute la fidelité imaginable....

LISETTE.

Oh pour cela ouy, Madame, il n'y a point de distinction, nous ne favorisons personne.

Me LA CLOCHE.

Helas, mes enfans, j'en suis persuadée: Mais je ne veux point de petits lots, je ne les aime pas, je vous en avertis.

SBRIGANY.

Voulez-vous que je vous donne vos boëtes, Madame.

Me LA CLOCHE.

Non, non; je ne les prendray que des dernieres, je veux te donner le temps de les faire bonnes.

LISETTE.

C'est le pur hazard qui en decide, Madame.

Me LA CLOCHE.

Je sçai bien, te dis-je, mais vous avez la fureur des petits lots dans ces commencemens-ci; il faut laisser finir les petits mouchoirs, cela passera. Il arrivera quelqu'avanture..., Mon ami Sbrigany n'est pas incorrigible.

SBRIGANY.

Ma foi, Madame; je n'y entend point de finesse.

Me LA CLOCHE.

Oh pour cela non, tu es honnête homme; je te rens justice, garni bien mes boëtes. J'ai la langue bonne, & de bons amis,

tu y feras reflexion. Adieu mon cher petit bon-homme. Bonjour, Lisette.

LISETTE.

Vôtre servante, Madame.

SCENE XVI.

SBRIGANY, LISETTE.

SBRIGANY.

Lisette.

LISETTE.

Il faudra refaire la boëte de cette femme-là. Monsieur. Nous n'y avions mis que de la bagatelle.

SBRIGANY.

Ouy je la ferai : mais il n'en sera ni plus ni moins, & puisqu'elle le prend sur ce ton-là elle n'aura parbleu que des souricieres.

SCENE XVII.

SIGNOLET, SBRIGANY, LISETTE.

SIGNOLET.

Oh dame, Monsieur, venez donc là-bas, s'il vous plaît, faire tenir ces nigauts-

gauts-là qui sont à vôtre porte.

LISETTE.

A qui en as-tu, mon pauvre Signolet, t'ont-ils fait quelque chose?

SIGNOLET.

Voirement ouy, ils me donnent des taloches, & des coups de pied dans les os des jambes.

SBRIGANY.

Ils sçavent donc pas que tu es du logis aparament.

SIGNOLET.

Si fait, Monsieur, Barbe leur a dit, ils l'avons itou un peu gouspillée, ils m'en avont baillé d'avantage à moy & ils disont que tout ça est pour vous, & que je vous l'apporte.

LISETTE.

Cela tournera mal, Monsieur, je l'avois prévû.

SBRIGANY.

Il faut trouver moyen d'y mettre ordre.

SIGNOLET.

Ils fesont enrager vôtre Italien, ce Nicodeme de Petronille, ils lui jettont au nez les mouchoirs qu'il leur baille; ils disont qu'ils ne sont que de treize sols piece, & ils en voulont d'autres.

SBRIGANY.

Il y en a de dix-huit & de vingt que ne leur en donne-t'il le boureau qu'il est, que ne leur en donne-t'il.

SIGNOLET.

Il dit comme ça qu'il n'est pas encore temps, qu'il faut débiter les plus moindres

à cette heure, & que quand ils feront un peu plus de bruit, il baillera les autres.

LISETTE.

Il sera cause de quelque desordre, Monsieur.

SIGNOLET.

Je croi bien que ouy. Il y a itou des Madames dans des carosses qui juront quasi comme les Monsieux, parce qu'alles n'avont eu que des savonnettes dans leurs boëtes.

LISETTE.

Il falloit un peu diversifier les lots, elles ont raison.

SBRIGANY.

C'est aujourd'hui le premier jour, on fait comme on peut, cela sera mieux reglé dans la suite.

SIGNOLET.

Descendez donc si vous voulez. Ils voulont vous voir pour leur argent, & ly en a qui disont qu'ils seront contens quand ils vous auront chanté poüille à vous-même.

SBRIGANY.

Cela commence mal, ma pauvre Lisette; cela commence mal.

LISETTE.

Cela finira de même, Monsieur, cela finera de même.

SBRIGANY.

Il ne faut pourtant pas quitter la partie, je m'en vais tâcher...

LISETTE.

Hé, Monsieur, à quoi vous exposez-vous, vous n'y songez pas.

SBRI

SBRIGANY.

Laisse-moy faire, je ne sortirai pas, & je ne paroîtrai qu'en dedans de la baricade.

LISETTE.

Mais quel orage d'invectives.

SBRIGANY.

Bon, bon, des invectives. Voila de belles bagatelles, je tiens le bon bout de mon côté. J'ai leur argent, je me moque de leurs injures.

SIGNOLET.

Je m'en vas donc leur dire que vous allez venir, afin qu'ils se préparient, qu'ils allont être aises.

SCENE XVIII.

MARIANE, SBRIGANY, LISETTE,

MARIANE.

NE vous alarmez point, mon pere, il y a la bas du desordre, mais il sera bien tôt calmé. Je viens de voir Eraste par ma fenêtre, qui faisoit assurément tout ce qu'on peut attendre d'un parfaitement honnête-homme. Il parloit de vous d'une maniere si avantageuse, il embrassoit vôtre défense avec une ardeur si vive & si sincere..

SBRIGANY.

Voila qui est bien, je lui suis fort obligé, ma

ma fille. Je vous vois venir. Je l'estime fort, mais je n'en veux point pour mon gendre; vous avez à l'heure qu'il est, grace au Ciel & à la Lotterie, vingt-cinq mille écus en mariage; j'ai pour vous des veuës qui vous passent. Je vous ay deffendu de voir Eraste, si je sçay que vous lui parliez, ni que vous lui donniez seulement de vos nouvelles, je prendrai des mesures qui vous feront bien voir que je suis le maitre. Lisette a dû vous expliquer mes petits sentimens, si vous ne les avez pas assez bien entendus, qu'elle recommence, je vous laisse avec elle



SCENE XIX.

LISETTE, MARIANE.

LISETTE.

JE vous le disois bien moi que cet homme-là ne songe qu'à vôtre avancement, vous le voyez.

MARIANE.

Et moy je ne songe qu'à me desesperer. Ouy vois-tu, ma pauvre Lisette, si tu n'entres un peu dans mes interests, si tu ne me fais parler à Eraste....

LISETTE.

Vous faire parler à Eraste moi, vous voyez avec quelle severité vôtre pere vous le fend.

MA-

MARIANE.

Il n'en sçaura rien je te le promets, il va trouver là bas de l'occupation. Eraste est vis-à-vis de là porte, fais lui signe par la fenêtre qu'il monte, je t'en conjure, ou permets moi que je le lui fasse moi-même, ma chere Litette. Je te le demande en grace, aurois-tu la dureté de me refuser.

LISETTE.

Non je ne l'aurai pas ! mort de ma vie que je suis malheureuse d'estre si bonne. L'avarice du pere, l'amour de la fille, je me prête à tout dans cette maison-ci, ç'a toûjours esté mon défaut, je suis trop facile.

MARIANE.

Tu veux donc bien ma chere enfant....

LISETTE.

Et quand je ne le voudrois pas, cela dépendroit-il de moi; ne le voila-t'il pas déja luy-même, les habiles gens n'ont que faire de signes; il a deviné vôtre pensée.

SCENE XX.

ERASTE, MARIANE, LISETTE

ERASTE.

Mille pardons charmante Mariane, d'oser ainsi paroître devant vous, quand je sçai les défenses qu'on vous a faites, mais

l'état où je suis semble devoir tout autoriser. Je vous adore ; vous m'avez dit que vous m'aimiez, on nous desespere : quelles resolutions sont les vôtres ?

MARIANE.

De vous aimer toute ma vie, puisqu'on m'a permis de le faire.

ERASTE.

On vous défend de me voir.

MARIANE.

J'Obeïs mal comme vous voyez.

LISETTE.

Ces pauvres enfans, cela fait pitié & envie même tout ensemble.

ERASTE.

Ne changerez-vous point de sentimens, belle Mariane, & ne vous laisserez-vous point éblouïr.....

MARIANE.

Non, je vous le promets. La nouvelle fortune de mon pere est trop peu solide, & trop mal fondée pour me donner aucun ridicule, quand je serois capable d'en prendre, & je crains même que la fausse démarche que son interest lui a fait faire.

LISETTE.

La démarche n'est point fausse, ne vous y trompez point l'un & l'autre. Il y a quatre vingt mille bonne livres de profit je vous en répons.

MARIANE.

Quel profit !

LISETTE.

Il est réel. Outre ce qu'il gagne sur tous les petits lots, ce n'est pas lui qui donne les gros à ses dépens au moins.

ERASTE.

Ce n'est pas lui....

LISETTE.

Non, vous dis-je, il n'est pas si bête, il en a l'honneur & l'argent, mais ce sont des dupes qui en font la dépense.

MARIANE.

Comment donc, que veux tu dire ?

LISETTE.

Que la belle toilette est destinée pour cette grosse Tresoriere, par exemple, & que c'est un Juif de la place des victoires qui la lui donne.

MARIANE.

Ah Lisette !

LISETTE.

Ah vraîment. Il y en a bien d'autres. Cette pendule de cinq cens écus qu'aura ce jeune Academiste, qui pensez-vous qui l'ait payée,

ERASTE.

Mais je ne sçai, mâ pauvre Lisette, ce ne sont pas là nos affaires.

LISETTE.

La veuve d'un Epicier de la ruë des Lombards qui est amoureuse de lui à la folie.

MARIANE.

Que tu es extravagante avec tes contes.

LISETTE.

Ce ne sont point des contes. Il y a un service de vermeil qu'un jeune... Je ne sçais qui Conseiller de.... Je ne sçais ou nouvellement émancipé a fait faire pour une espece de Comtesse Quimpercorentine. Une croix de diamans de deux cent pistol-

les, qu'un petit Notaire Bourgeois Gentilhomme a achettée pour une femme de qualité. Voilà un cofre de la Chine qu'on doit remplir d'étoffes des Indes, & qui est destiné pour un Patrisan, pour la femme d'un Raporteur, qui a fait prendre un bon tour à une mauvaise affaire. Que sçais-je moi, c'est une nouvelle maniere qu'on a imaginée de faire des présens, & de les recevoir avec bienséance, & Monsieur vôtre pere a le profit & le merite de l'invention.

MARIANE.

Et nous avons le chagrin des injustes resolutions que son trop de bonheur lui fait prendre.

LISETTE.

Ne vous en allarmez point plusque de raison, les choses peuvent changer, & pourvû que vous paroissiez dans ces commencemens soûmise & obeïssante à ce que souhaite vôtre pere, & que vôtre Amant ne se rebutte point....

ERASTE.

Moy me rebutter. Il n'est point de difficultez, quelles insurmontables qu'elles puissent être.....

LISETTE.

Laissez faire, on vient à bout de tout. L'affaire la plus importante est qu'il ne vous voye point ensemble, puisqu'il l'a défendu; sortez & reposez-vous....

MARIANE.

Ma pauvre Lisette, j'entens mon pere qui revient.

LISETTE.

Tout est perdu, comment allons-nous faire ?

ERASTE.

N'y-t'il point d'endroit où me cacher ?

LISETTE.

Je n'en sçache point. Mais vous êtes alerte, nous sommes au premier étage, sautez par la fenestre.

MARIANE.

Par la fenestre, es-tu folle, il y a là bas je ne sçai combien de monde.

LISETTE.

Vous avez raison, cela ne seroit pas secret.

ERASTE.

Songez donc vîte; que deviendray-je ;

LISETTE.

Mettez-vous dans le coffre de la Chine, vous n'y serez pas fort à vôtre aise, mais...

ERASTE.

Il n'importe pourvû qu'on ne me voye point.

LISETTE.

Non, non, ne craignez rien. Si l'on voye ce lot la chez Monsieur le Raporteur, Madame sa femme ne sera pas la plus mal lotie.



SCENE XXI.

SBRIGANY, MARIANE, LISETTE.

SBRIGANI.

TOut va le mieux du monde, mes enfans, le public est content de moi qu'on ne peut pas d'avantage. Je te l'avois bien dit, Lisette. Ils se moquent les uns des autres. Les uns rient, les autres plaisantent, & il n'y a que de vilains & des ladres qui soient fâchez serieusement, Encore n'oseroient-ils le paroître, de peur qu'on ne se moque d'eux.

LISETTE.

Ma foi, Monsieur, vous êtes plus heureux que sage, & voila aussi Mademoiselle vôtre fille que je trouve dans des dispositions tout-à-fait conformes à vos sentimens.

SBRIGANY.

Tout de bon.

LISETTE.

Oüy, Monsieur.

MARIANE.

Ce pauvre garçon étoufera dans ce coffre, Lisette.

LISETTE.

Hé non.

SBRIGANY.

Je suis ravy qu'elle soit raisonnable; Je ne

ne fais rien que pour elle, comme tu sçais, & toute la peine que je me donne....

MARIANE.

Prens bien garde qu'on ne mette rien dessus.

LISETTE.

Non, non.

SBRIGANY.

Que dit elle ?

LISETTE.

Qu'elle vous est fort redevable, Monsieur, helas donc, répondez à Monsieur vôtre pere,

SBRIGANY.

La voila toute je ne sçai comment, qu'as-tu, parles.

MARIANE.

Il vient de me prendre dans le moment un étourdissement épouvantable, trouvez bon, mon pere, que je retourne dans ma chambre, je vous prie.

SBRIGANY.

Va, mon enfant, je ne te veux pas contraindre.

MARIANE.

Ne laisses pas emporter le coffre au moins.

LISETTE.

Hé non, non, ne craignez rien, vous demeurera.



SCE-

SCENE XXII.

LISETTE, SBRIGANY

LISETTE.

VOila une fille qui prend beaucoup sur elle au moins.

SBRIGANY.

Oüy je comprens bien que cela lui fait de la peine.

LISETTE.

Je vous en répons. Si vous sçaviez en quel état est ce pauvre Eraste.

SBRIGANY.

Il l'aime beaucoup, j'en suis seûr.

LISETTE.

Assurément. Vous aurez peut-être quelque égard à cela dans la suite, vous êtes bon pere.

SBRIGANY.

Non je ne prévoi pas que j'en fasse mon gendre.

LISETTE.

Le pauvre garçon, je ne voudrois pas être à sa place.

SBRIGANY.

Ma Lotterie va bien, le peuple est docile, tout me réussit, je ferai ma fille grosse Dame.

SCENE XXIII.

LE GASCON, SBRIGANY, LISETTE.

LE GASCON.

QUe je vous embrasse, mon cher Monsieur de Sbrigany, que je vous embrasse, je suis vôtre tres humble serviteur ou la peste m'étoufe.

SBRIGANY.

Monsieur je suis le vôtre de tout mon cœur. Tu vois tout le monde me faire caresse.

LISETTE.

Vous estes furieusement estimé.

LE GASCON.

Hé donc, mon cher, vous voila riche comme un Traitant en temps de guerre.

SBRIGANY.

Monsieur je suis...

LISETTE.

Ne seroit-ce point quelqu'un qui viendroit demander vôtre fille en mariage.

SBRIGANY.

Cela se pourroit bien. C'est quelque personne de qualité.

LE GASCON.

Vous avez vous seul plus d'esprit que toute la Gascongne ensemble.

SBRI,

SBIGANY.

Monsieur j'ai un petit sçavoir faire que j'ai toûjours conduit avec assez de bonheur.

LE GASCON.

Vous nous damez le pion Monsieur Sbrigany, vous nous damez le pion pour le sçavoir faire.

SBRIGANY

Oh, Monsieur, il s'en faut bien que j'aye autant de merite qu'une personne comme vous, &....

LE GASCON.

Attraper en gros tout Paris, les plus habiles de chez nous ne le font qu'en détail. Certes je vous en felicite. Je ne vous en estime pas d'avantage, mais je vous admire.

LISETTE.

Cet homme-là ne vous caressoit point de bonne foy, défiez-vous-en.

SBRIGANY.

C'est ce qu'il me semble.

LE GASCON.

Cadedis vous estes un heureux mortel.

SBRIGANY.

Il est vrai, Monsieur, que je n'ai pas lieu de me plaindre de la fortune.

LE GASCON.

Vous plaindre de la fortune. Vous en estes l'enfant gâté. C'est ce qui vous rend temeraire. Baste Paris est bon, vos temeritez sont heureuses.

SBRIGANY.

Monsieur.

LE GASCON.

Je ne suis pas de Paris moi, comme vous voyez.

LISETTE.

Il n'est pas mal-aisé de s'en apercevoir.

LE GASCON.

Je suis un cadet de Bordeaux, vif, prompt, colere, & un peu tueur même de mon métier.

SBRIGANY.

Monsieur.

LISETTE.

Tout vous réussit, Monsieur, le peuple est docile.

LE GASCON.

Nous n'en viendrons pas là, ne vous effarouchez pas, voila deux boëtes de vôtre Lotterie de huit billets chacune.

SBRIGANY.

Il faut les ouvrir, Monsieur, & vous donner les lots qui....

LE GASCON.

Je les sçai, Monsieur, je devine. Petit étuy, petite porcelaine, petit mouchoir, petite souriciere. Vous êtes un petit mignon qui faites de petites Lotteries en mignature, hem.

SBRIGANY.

Monsieur.

LISETTE.

Puisque vous avez si bien deviné vos lots, Monsieur, je m'en vais vous chercher vôtre affaire.

LE GASCON.

Non, non, la belle, ne vous pressez pas ? Vous croyez nous mener par le néz avec vos mouchoirs. Vous vous trompez à mon égard s'entend. Allons l'ami rendez mes

qua-

quatre Loüis, voila vos deux boëtes.

LISETTE.

Que diable d'homme est ce-ci.

SBRIGANI.

Mais, Monsieur, vous en usez d'une maniere....

LE GASCON.

Je me reproche d'estre trop sage, & je me fais violence au moins. Je pourrois m'échaper, prenez garde à moi.

SBRIGANI

Vos lots sont peut-être meilleurs que vous ne croyez, donnez-vous la peine...

LE GASCON.

Oh cadedis. Restituez, vous dis-je, & promptement. Si je me fâche je ferai tapage, & je casserai bien des petits lots ; dépêchons mes quatre Loüis.

SBRIGANI

Les voila, Monsieur; mais je vous prie que personne ne sçache...

LE GASCON.

Non, non, vous estes galand homme.

LISETTE.

Ma foi, Monsieur, si tout le monde fait de même il vous demeurera de mauvaise marchandise.

SBRIGANY.

Tai-toi.

LE GASCON.

Voyons ce qui me revient maintenant.

SBRIGANI

Mais, Monsieur, puisque vous avez repris vôtre argent....

LE GASCON.

Il m'en faut l'interest, vous avez de la conscience, vous le gardez depuis six mois : je prendrai sans voir, faites bien les choses, deux livres de tabac pour moi, un éventail pour la fille de mon auberge, & de vos mouchoirs pour le Toulouzain mon valet chambre.

SBRIGANI.

Je n'ai que faire de cela, Monsieur.

LE GASCON.

Je vous en sors à bon marché, ne nous broüillons point, je vous prendrai sous ma protection, & je parlerai bien de vous au hazard de me décrier.

LISETTE.

Le parti n'est pas mauvais, Monsieur, nous avons besoin d'amis, ne fâchez point cet homme-là.

SBRIGANI.

Hé bien, Monsieur, ne le dites donc à personne, & revenez une autrefois, vous serez content de moi, je vous le promets.

LE GASCON.

Et vous de moi, je vous proteste. Que je ne revienne pas deux fois au moins. Serviteur l'ami, sans adieu la belle.

LISETTE.

Vôtre valet, Monsieur. Un Gascon ne fut jamais dupe.



SCENE XXIV.

SBRIGANY, LISETTE.

SBRIGANY.

IL faut bien prendre garde que cette avanture ne se sçache point.

LISETTE.

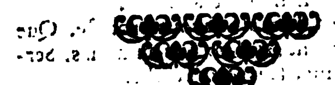
Cela seroit de mauvais exemple, vous avez raison. Mais, Monsieur, n'auriez-vous point affaire là-bas, l'œuil du Maistre quelquefois....

SBRIGANI.

Il y a des choses qu'il est bon de ne voir que de loin. Je suis bien ici.

LISETTE *bas.*

Oüy : Mais, Monsieur..... Nôtre amoureux est mal dans le coffre.



SCENE XXV.

LA PROCUREUSE, SBRIGANY, LISETTE.

LA PROCUREUSE.

Allons Monsieur, tôt, dépêchez-moi, vîte, s'il vous plaît.

SBRIGANI.

Comment, Madame?

LISETTE *va auprès du coffre qu'elle entr'ouvre, & puis elle évente l'intérieur avec son tablier.*

Donnons un peu d'air à l'homme enfermé, il a chaud dans ce coffre.

LA PROCUREUSE.

On aura beau dire que vôtre Loterie n'est pas fidelle, Monsieur, & que vous êtes un maroufle, je n'en croirai rien pour moi, je vous assure, & je vous rendrai toute la justice qui vous est deuë.

SBRIGANI.

Je vous suis bien obligé, Madame.

LA PROCUREUSE.

Je n'ai amené que trois crocheteurs avec moi, sera ce assez, Monsieur.

SBRIGANI.

Trois crocheteurs, Madame, hé pourquoi faire?

LA PROCUREUSE.

Pour emporter mon lot, Monsieur: s'il en faut d'avantage....

LISETTE.

Trois Crocheteurs pour emporter vôtre lot, il n'en faudroit qu'un pour démenager toute la Lotterie.

SBRIGANI.

Vous me faites trembler, qu'est-ce que c'est donc que ce lot, Madame?

LA PROCUREUSE.

Un buffet garni d'argent, Monsieur, je suis bien-heureuse; il y avoit long-temps que j'avois envie d'avoir de la vaisselle.

LISETTE.

Je ne croi ma foi pas que vous en avez encor de cette affaire-ci. Un buffet garni de vaisselle d'argent, nous n'avons point de ces babioles-là dans nôtre Lotterie, Madame, vous n'y songez pas.

SBRIGANI.

Vous rêvez, je pense, avec vôtre vaisselle d'argent.

LA PROCUREUSE.

Je rêve moi, Ah vraiment voici qui est admirable. Oh je ne viens ici qu'à bonnes enseignes, & voila un billet qui fera bien foi que je ne rêve point.

SBRIGANI.

Si cela est sur vôtre billet on vous le donnera; Mais je ne crois pas.

SCE-

SCENE XXVI.

PETRONILLO, SBRIGANY, LA PROCUREUSE, LISETTE.

PETRONILLO.

Vuolo, vous dire y Signor, que non ho piu di plus petites mouchoirs auzi sone distribuez.

SBRIGANY.

Tenez, tenez Madame, voilà celui qui a écrit les billets, il reconnoîtra bien son écriture.

LA PROCUREUSE.

Il la reconnoitra s'il veut, j'aurai mon buffet assurément.

PETRONILLO.

Que cosa è que parlaréd'un buffet, Madame, queque...

LA PROCUREUSE.

Que, que, je n'entens point vôtre baragoin, mais je sçais lire, vous allez voir.

LISETTE.

Il y a du mal entendu là-dessus; il se trouvera un paste sur ma parole.

LA PROCUREUSE.

Il me semble qu'il ne faut que des yeux, & j'en ai de beaux & de bons,

Dieu merci ? voyez un buffet garni d'argent.

PETRONILLO.

Un buffet, è un busc, Madame, è un busc.

LA PROCUREUSE.

Un busc.

PETRONELLO.

Ouy, Madame, garni de petits filets d'argent. La fortune vi favorise, è un des meilleurs lots de tutte la Lotterie.

LA PROCUREUSE.

Un busc, un busc, ah quelle effronterie, quelle volerie, un busc pour un buffet ! je suis perdue, je suis trahie, je suis ruinée, je suis assassinée.

SBRIGANI.

Non, Madame, on ne vous fera point de tort, nous sommes gens d'honneur. Donnez un busc à Madame, Lisette.

LISETTE.

Ferai-je monter vos trois Crocheteurs pour emporter vôtre lot, Madame ?

LA PROCUREUSE.

Vous n'avez que faire de rire, vous n'en estes pas où vous pensez, on vous fera bien soutenir. Mon mari est Procureur, vous allez voir de belles écritures. Ces fripons là avec leur busc.

PETRONILLO.

Sta visionnaire avec son buffet, que le

le Que le Procureur n'ecrive point Madame, & qu'il vous apprenne à lire.

LISETTE.

La Procureuse est bien fachée de n'avoir point de vaisselle.

SCENE XXVII.

LA MARQUISE, SBRIGANY, PETRONILLO, LISETTE, UN LAQUAIS.

LA MARQUISE *à son Laquais.*

FAites monter Champagne avéc vous, il vous aidera.

LE LAQUAIS.

Je m'en vais luy dire de venir, Madame.

SBRIGANT.

Vous demandez quelque chose aparamment, Madame.

LA MARQUISE,

Je viens querir mes lots, Monsieur Sbrigany, pour les mouchoirs & les petites porcelaines vos garçons en feront leur profit. Je ne veux que le coffre de la Chine.

SBRIGANY.

Il faut vous donner ce qui vous appartient, Madame.

LISETTE.

Le coffre de la Chine. Seroit-ce déja le nostre.

LA MARQUISE.

Le voilà apparamment, il est fort beau, mais je ne crois pas qu'il puisse tenir dans mon carosse.

PETRONILLO.

Non é pas celui-là, Madame.

LA MARQUISE.

Tant mieux, il me paroit un peu trop grand pour la place où je le veux mettre dans mon cabinet.

PETRONILLO.

Vous en aurez un plus petit, lasciate faire.

SBRIGANY.

Nous en avons à choisir, Madame : Lisette aportez un de ces petits tiroirs où sont ces coffres de la chine.

LA MARQUISE.

Des coffres dans des petits tiroirs, comment donc cela?

LISETTE. *aporte un tiroir plein de boëtes.*

Prenez, Madame, vous n'en serez point embarassée, un de ceux-là, tiendroit dans vostre poche.

LA MARQUISE.

Mais vraiment je ne veux point de celà; vous vous moquez de moi ce sont des boëtes.

PETRONILLO.

Non, non, madame, ils s'ouvrent comme un coffre vedete. Voilà un beau morceau de la Chinue, Madame.

LA MARQUISE.

Je n'en veux point vous dis-je, Il y a un Coffre sur mon billet. En voila un, je l'aurai, je n'en serai point la dupe.

LISETTE.

Oh pour celui-là non, Madame, on me l'a donné en garde.

SBRIGANY.

Il n'est pas à moy, Madame, je vous assure.

LA MARQUISE.

Il n'est pas à vous, Monsieur; pourquoi donc le mettre dans vostre Lotterie.

PETRONILLO.

Non è pas celui-là, Madame, è celui-ci; son mi qui ai écrit les billets, je pouis repondre de mon intention.

LISETTE.

Ouy qu'on le prenne à foi & à serment, vous perdrez vostre procés, Madame.

SBRIGANY.

Voici tout à propos la personne à qui appartient le coffre. Vous allez bien voir qu'on vous dit vrai.

SCENE XXVIII.

LE FINANCIER, LA MARQUISE, SBRIGANY, LISETTE, PETRONILLO, &c.

LA MARQUISE.

C'Est mon cousin le Financier, si je ne me trompe.

LE FINANCIER.

C'est la Marquise ma cousine, hé que faites-vous ici, ma chere enfant ?

LA MARQUISE.

J'y dispute mes droits contre ces gens là.

LISETTE.

Et nous deffendons les vôtres, Monsieur, Madame veut faire emporter vos meubles, elle a pris du goût pour vôtre coffre de la Chine.

LE FINANCIER.

Il seroit fort à son service, si la destination n'en estoit faite. Voila des étoffes que je fais apporter pour voir ce qu'on y en pourra mettre de pieces.

LISETTE.

Il n'en tiendra guere à l'heure qu'il est, il est bien plain.

LE FINANCIER.

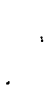
Vous nous aiderez à les choisir, Madame, allons, voyons Monsieur Sbrigany. Approchez le coffre, Seigneur Petronillo. Aidez-lui vous autres.

LISETTE.

Hoi me que deviendra tout ceci.

SBRIGANI.

Misericorde, un homme caché, c'est pour me voler : ah pendard.



SCENE XXIX.

ERASTE, LE FINANCIER, LA MARQUISE, LISETTE, SBRIGANY, LISETTE, PETRONILLO.

ERASTE.

ARestez, Monsieur, & prenez garde à ce que vous faites.

LA MARQUISE.

C'est Eraste.

LE FINANCIER.

Mon neveu.

SBRIGANI.

Eraste caché chez moy, qu'est-ce que cela signifie, parle, n'avois-je pas défendu...

LISETTE.

Vous avez défendu qu'il vist vostre fille; mais vous n'avez pas défendu qu'il se mist dans le coffre.

SBRIGANI.

Comment coquine.

LISETTE.

Le coffre est à Monsieur, de quoi vous plaignez-vous : Monsieur est son Oncle.

LE FINANCIER.

Vous mon neveu, ainsi caché dans un coffre chez un Marchand.

ERASTE.

Vous cesserez de vous étonner, mon oncle, quand vous sçaurez que je suis amoureux de la charmante Mariane, que son pere me l'avoit promise, & que....

SCENE DERNIERE.

SIGNOLET, LA MARQUISE, LE FINANCIER, SBRIGANY, ERASTE, LISETTE, &c.

SIGNOLET.

HE' viste, & tôt, sauvons-nous, Monsieur.

SBRIGANI.

Qu'est-ce ? qu'y a-t'il ?

SIGNOLET.

Décampez, vous dis je, on va mettre le feu à la maison.

LISETTE.

Le feu à la maison.

SIGNOLET.

Ils enfonçont la barricade ; ils ont arraché à un des Suisses un costé de moustache, qui ne tenoit qu'avec de la cole ; & ils l'ont reconnu, c'est le crieur de Gasette. Ils sont plus de trente aprés ses trousses.

LISETTE.

Le pauvre diable. Ils l'assommeront.

SIGNOLET.

Non, non, ils l'allont noyer, je pense ; & puis ils disont qu'ils reviendront nous brûler nous autres. Oh dame acoûtez ça seroit chagrinant, baillons-nous-en de garde.

SBRIGANI.

Misericorde ; que deviendrai-je.

LE FINANCIER.

On trouvera moyen d'appaiser le desordre ; tout le monde murmure de ce que vous gagnez trop à vostre Lotterie. Remettez cet argent dans le commerce. Faites un gros lot de vingt mille écus, à condition d'épouser vostre fille, & la donnez à mon neveu ; nous avons des amis, on vous trouvera de la protection.

SBRIGANI.

Mais, Monsieur, me répondez-vous que par ce moyen...

LE FINANCIER.

Je me charge de l'évenement, ne craignez rien.

SBRIGANI.

Je ferai tout ce que vous voudrez, vous n'avez qu'à dire.

LE FINANCIER.

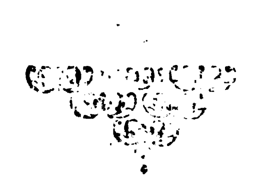
Contentons d'abord les plus mutins avec de l'argent, ou de bonnes nippes. On prendra demain des mesures pour le reste.

LISETTE.

Ils ne seront pas malheureux si elles réussissent. Profitez de l'exemple, Messieurs, & si jamais quelque Napolitain est assez hardy pour faire une Lotterie, que les Parisiens ne soient pas assez fous pour y mettre.

FIN.





LES

VACANCES,

COMEDIE.

Par Mr. DANCOURT.



A LA HAYE,
Chez ETIENNE FOULQUE, Marchand Libraire, dans le Pooten.

M. DCCV.

ACTEURS.

Mr. GRIMAUDIN, Procureur.

LEPINE, Fillot de Mr. Grimaudin.

LE MAGISTER.

ANGELIQUE, Fille de Mr. Grimaudin.

Mad. LA ROCHE, Domestique de Mr. Grimaudin.

Mr. DE LA PARAPHARDIERE, Greffier

Mad. PERRINELLE, Bourgeoise.

CLITANDRE, Capitaine de Cavalerie.

Mr. MAUGREBLEU, Fils de Mr. Grimaudin.

MARTINE, Paysanne.

COLIN, petit Païsan.

LE BARBIER du Village.

LA MEUNIERE.

UN SUISSE.

Plusieurs Procureurs & Païsans en Dragons.

La Scene est dans le Village de Grimaudin en Brie, proche du Château.



LES VACANCES, COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE MAGISTER, LEPINE.

LE MAGISTER.



NON palsanguenne, vous avez biau dire, Monsieur de Lepine, je ne sçaurois m'accoutumer à stila.

LEPINE.

Mais qu'est ce que ç'a vous fait Monsieur le Magister, puisqu'il faut que nous ayons un Seigneur une fois, que nous importe qui le soit.

LE MAGISTER.

Que nous importe ? morgué ç'a est honteux que le cousin du Meunier de Rougemare, Monsieur Grimaudin, devianne Seigneur du Village de Gaillardin. Je ne puis avaler cette pilule là.

LEPINE.

C'est un honnête homme qui a gagné du bien, &...

LE MAGISTER.

Un Procureux honnête homme, & qui est devenu riche encor, en vela une belle marque.

LEPINE.

Il a des amis, de bonnes connoissances, & nous nous trouverons bien de sa protection.

LE MAGISTER.

Ly ? Il nous fera des procés à tout tant que je sommes; mais morgué je m'en gausse, je somme quatre ou cinq dans le Village qui l'y taillerons de la besogne, sur ma parole.

LEPINE.

Et que ferez-vous ?

LE MAGISTER.

Ce que je ferons ? Il n'est morgué pas plus Gentilhomme que nous, je sis Collecteur moy, Dieu marcy, cette année, pallanguenne j'auray le plaisir de mettre nôtre nouviau Signeur à la Taille.

LEPINE.

Qu'est-ce que cela produira.

LE MAGISTER.

Que je le ferons enrager, & s'il veut avoir la paix, il a de petits droits que je l'y ferons pardre, oh je ne nous mouchons pas du pied, afin que vous le sçachiais.

LEPINE.

Vous êtes un homme entendu & entreprenant, je voy bien cela.

LE MAGISTER.

Morgué vous aves itou un peu d'esprit ; Gobargeons-nous ensemble de ce cousin de Meunier, qui viant être nôtre Seigneur maugré que j'en ayons.

LEPINE.

Mais je ne puis pas avec bien-seance moy...

LE MAGISTER.

Quoy, parce qu'il vous a fait Procureux fiscal, parguenne il vous a baillé là une belle charge. Acoutez n'y a que deux mots qui sarvent, vous êtes nouviau venu dans le Village aussi bien que ly, ne vous broüillez point avec les habitans. C'est un petit avis que je vous baille, vous y ferez vos petites reflexions. Vôtre valet Monsieur de Lepine.





SCENE II.

LEPINE *seul.*

C'Est une assez méchante engeance que la race paysanne, & nôtre Monsieur Grimaudin a toute la mine de n'être pas content dans la suite de l'acquisition qu'il vient de faire. Le voicy je pense. Le Magister a ma foy raison, voila un fort vilain Seigneur de Paroisse.

SCENE III.

Mr. GRIMAUDIN, LEPINE.

Mr. GRIMAUDIN.

HE bien, mon pauvre Lepine, je suis sur mes terres, & me voila pourtant en dépit de l'envie proprietaire du Château & de la Seigneurie de Gaillardin.

LEPINE.

Et a fort bon marché n'est-ce pas ? on ne vous raportera ny argent faux ny vieilles especes du payement que vous avez fait.

Mr. GRIMAUDIN.

Oh! pour cela non, je t'en répons. Je me la

la suis fait adjuger pour les frais d'une instance que j'ay eû l'esprit de faire durer dix sept ans, & le fond du procez n'est pas jugé encore.

L'EPINE.

Quelle benediction, vous tirerez encore de là de bonnes nipes.

M. GRIMAUDIN.

Je l'espere. Quand des gens de nôtre profession ont un peu d'honneur & de conduite, ils font de bonnes maisons en bien peu de tems, n'est il pas vray ?

L'EPINE.

La peste ouy. Vous autres Procureurs de Cour Souveraine, vous avez souvent de bonnes occasions; mais un pauvre diable comme moy...

Mr. GRIMAUDIN.

Laisse-moy faire, j'acheveray ta fortune va, quoy que je n'eusse encore cette terre cy qu'à bail judiciaire quand tu revins de Flandre l'année passée, j'ay trouvé le moyen de t'en faire Procureur fiscal, m'en voila maintenant Seigneur par la grace de Dieu & du Chastelet. Tu es mon fillot, tu as de bons principes, je te poussteray, tu iras loin sur ma parole.

L'EPINE.

Il ne tiendra pas à moy que je ne fasse quelque chose dans la Robe. J'ay des inclinations admirables..

Mr. GRIMAUDIN.

Sur ce pied là je veux avant qu'il soit dix

ans que tu ayes une petite terre.

L E P I N E.

Je vous suis bien obligé mon parrain.

Mr. G R I M A U D I N.

Il y a plaisir, ouy, de venir ainsi passer les Vacances dans ses petits Etats.

L E P I N E.

Assurément.

Mr. G R I M A U D I N.

Il y a peu de mes Confreres qui en puisse faire autant.

L E P I N E.

Il n'y en aura jamais qui fasse son chemin si promptement que vous, & si ils aiment à aller viste ces Messieurs là.

Mr. G R I M A U D I N.

J'en attens icy trois ou quatre que j'ay priez de me venir voir avec leurs familles, pendant les Vacances.

L E P I N E.

Vous ne manquerez pas de compagnie.

Mr. G R I M A U D I N.

Je veux les regaler de maniere à les faire crever de dépit.

L E P I N E.

Ils seront trop bien fâchez de vous voir faire si bonne figure.

Mr. G R I M A U D I N.

Je le croy comme cela.

L E P I N E.

N'est-ce pas aujourd'huy que vous faites la ceremonie de prendre possession...

Mr.

Mr. GRIMAUDIN.

Selon le monde qui viendra. Je ne pretens pas que cela se fasse *incognito*, non. J'ay donné ordre que tout le Village se mit sous les armes; j'aime à faire parler de moy.

LEPINE.

C'est la folie de tous les grands hommes.

Mr. GRIMAUDIN.

Que je vais vivre heureux! Je suis veuf premierement.

LEPINE.

Ouy, mais vous avez deux grands enfans.

Mr. GRIMAUDIN.

Bon, le garçon s'est fait Soldat, il n'oseroit revenir, & Dieu mercy c'est un fripon que je suis en droit de desheriter, & de ne jamais voir.

LEPINE.

Cela est bien heureux.

Mr. GRIMAUDIN.

Et pour la fille, c'est une coquine qui ne vaudra pas mieux que son frere. Je veux la marier à un vieux Greffier, dont je suis seur qu'elle ne voudra point, & je la gesneray tant, je la gesneray tant qu'elle fera quelque sottise qui m'authorisera à la mettre dans un Convent. Oh j'ay des veuës bien judicieuses.

LEPINE.

Oh pour cela vous êtes né coeffé d'avoir

des enfans qui secondent si bien vos bonnes intentions.

Mr. GRIMAUDIN.

Tout conspire à mon bon-heur, & je m'en vais avoir le plaisir de faire la fortune d'une personne que j'aime.

LEPINE.

Vous êtes amoureux ?

Mr. GRIMAUDIN.

Oüy mon enfant. Est-ce que Madame la Roche ne t'a parle de rien.

LEPINE.

Vous voulez épouser Madame la Roche ?

Mr. GRIMAUDIN.

Epouser Madame la Roche, tu resves, je pense.

LEPINE.

Pourquoy non, pour l'acquit de vôtre conscience peut-être. Il y a long-tems qu'elle est vôtre gouvernante ; & depuis la mort de la deffunte, il n'est pas que vous ne luy ayez promis quelquefois...

Mr. GRIMAUDIN.

Cela étoit bon quand je n'étois que simple Procureur, mais à present...

LEPINE.

Ah le petit inconstant qui change avec la fortune.

Mr. GRIMAUDIN.

Je veux te la faire épouser à toy, laisse-moy ménager cela : La voicy, je vay sur le champ luy proposer...

LEPINE.

Non, non, mon patrain, si le cœur m'en dit, je feray ma proposition moy-même.

SCENE IV.

Mad. LA ROCHE M. GRIMAUDIN LEPINE.

Mad. LA ROCHE.

QU'est-ce que c'est donc, Monsieur, est ce vous qui faites venir icy une Compagnie de gens d'armes pour prendre possession de vôtre terre avec plus d'éclat.

Mr. GRIMAUDIN.

Comment donc, que veux-tu dire.

Mad. LA ROCHE.

Ils sont plus de cinquante hommes à cheval qui logeront cette nuit dans le Village. Ils disent qu'ils se sont détournez de trois lieuës pour passer par icy.

Mr. GRIMAUDIN.

Ils prennent bien de la peine, & pourquoy ne vont-ils pas leur chemin.

LEPINE.

C'est quelque Officier de vôtre connoissance apparemment qui vient vous rendre visite pour honnorer vôtre prise de possession.

Mr. GRIMAUDIN.

Ouy, mais il ne falloit pas qu'il vint avec tant de monde.

Mad. LA ROCHE.

Venez donc voir ce que vous en ferez, ils veulent mettre leurs chevaux dans le Château, parce qu'il n'y a pas assez d'écuries dans le Village.

Mr. GRIMAUDIN.

Leurs chevaux dans le Château, ah, ah, je leur feray bien voir... Allons, allons, mon fillot, un bon procés verbal de Dieu, commençons toûjours par là.

LEPINE.

Autant de papier timbré perdu, mon parrain, on ne gagne rien à plaider avec ces gens-là.

SCENE V.

MARTINE, Mr. GRIMAUDIN, LEPINE.

MARTINE.

EH viste, & tost, Monsieur, dépeschez-vous.

M. GRIMAUDIN.

Qu'est ce qu'il y a.

MARTINE.

Deux Carosses tous pleins de Madames,

&

& une charetée de Procureux qui venont d'arriver dans la cour de la Farme. Ils sont pesle mesle avec de grands soudarts qui caressont les femmes, & qui battont les hommes. Ils disont tretous que vous leux faites piece.

M. GRIMAUDIN.

Mon pauvre fillot,

LEPINE.

Vos petits Etats sont mal policez, mon parrain, il y faut mettre ordre.

Mad. LA ROCHE.

Il n'y a point de tems à perdre.

Mr. GRIMAUDIN.

Tu as raison. Je m'en vais leurs faire donner assignation par mon Sergent, à ce qu'ils ayent à se retirer & à en venir pardevant de Bailly dans la huitaine, avec protestation de les prendre à partie en leur propre & privé nom, en cas de desordre.

LEPINE.

Leur signifiant que vous êtes Procureur, n'est-ce pas?

Mad. LA ROCHE.

He Monsieur, vous ny songez pas; ces gens-là jetteront vôtre Sergent dans le puits, & ils mettront le feu à la maison, c'est moy qui vous le dis.

Mr. GRIMAUDIN.

Mais voila qui est extraordinaire des Cavaliers dans ce Village cy: Ce n'est point un passage de troupes.

LEPINE.

Il y a là dessous quelque chose que je ne comprens pas bien. Je m'en vais voir un peu ce que cela veut dire, & je viendray vous en rendre compte, laissez-moy faire.

Mr. GRIMAUDIN.

Ouy, c'est bien dit, parle aux gens de guerre, & je m'en vais recevoir les gens de Robe.

Mad. LA ROCHE *seule.*

Et je vay de mon côté moy luy preparer plus d'embarras que la Guerre & la Robe ne luy en peuvent faire.

SCENE VI.

ANGELIQUE, Mad. LA ROCHE.

ANGELIQUE.

HE bien, ma chere Madame la Roche, je ne me trompois point dans mes conjectures. Ce vieux vilain Greffier que je t'ay dit qui me venoit voir quelquefois au Convent, & qui faisoit tant le radoucy.

Mad. LA ROCHE.

Je n'en ay pas douté non plus que vous, il est amoureux de vous sans contredit.

ANGELIQUE.

Son Amour est authorisé de l'aveu de mon

mon pere, & il vient icy pour m'épouser. Le voila qui arrive.

Mad. LA ROCHE.

Cela ne se peut pas. Il est vray pourtant que vôtre pere est un peu fou, mais il ne l'est point assez pour..

ANGELIQUE.

Quel homme, ma chere Madame la Roche ! avec quelle dureté il en a toûjours agy avec mon frere & avec moy. J'ay bien à me plaindre de la nature de m'avoir donné pour pere...

Mad. LA ROCHE.

Mon Dieu ne vous plaignez point si fort, il n'est peut-être pas tant vôtre pere que vous vous l'imaginez & la deffunte... baste, le bon homme merite assez d'avoir des heritiers de contrebande.

ANGELIQUE.

Je te l'ay déja dit, Madame la Roche, son dessein est de me persecuter pour m'obliger, comme mon frere, à prendre un parti.

Mad. LA ROCHE.

Oh, je ne vous crois pas d'humeur à vous enroller, quelque chose qu'il puisse faire.

ANGELIQUE.

Il veut que je fasse quelque extravagance, te dis-je.

Mad. LA ROCHE.

Hé bien faites, ce sera faute, & s'il ne faut que cela pour le contenter, je ne vois pas que la chose soit bien difficile.

AN-

ANGELIQUE.
Que tu es extravagante.
Mad. LA ROCHE.
Point, je vous parle serieusement, à la verité je comprens bien que comme vous êtes peu entreprenante, vous ne hazarderez jamais la chose toute seule, & qu'il vous faut un associé.
ANGELIQUE.
Ah ma chere Madame la Roche.
Mad. LA ROCHE.
Vous soûpirez, vôtre associé est tout trouvé, je gage; ce n'est plus que la resolution qui vous manque, je vous en donnerai moi, ne vous mettez pas en peine.
ANGELIQUE.
Il n'y en auroit point que je ne fusse capable de prendre, si je voyois jour à ne les pas prendre inutilement.
Mad. LA ROCHE.
Qu'est-ce à dire inutilement, vous apprehendez qu'on ne veule pas de vous; allez, allez, les jeunes gens d'à present ont beau être ridicules, & s'en faire accroire, il n'y en a point qui pousse la sottise jusques-là.
ANGELIQUE.
Ah qu'il y a peu de solidité dans le cœur des hommes, ma chere enfant.
Mad. LA ROCHE.
Est-ce que vous y avez déja été attrapée.
ANGELIQUE.
Non vraiment je ne m'en plains pas, mais...
Mad.

Mad. LA ROCHE.

Vous ne vous en plaignez pas, mais vous avez ſujet de vous en plaindre peut-être. Allons, allons, dites moi franchement vos affaires. Vous avez quelque godelureau dans le cœur ou dans la cervelle, ſur ma parole.

ANGELIQUE.

Helas non: C'eſt un jeune Officier qui venoit au Couvent où j'étois, voir une de ſes parentes.

Mad. LA ROCHE.

Ah, ah, ce jeune Officier là eſt bien fait, je gage.

ANGELIQUE.

Tout ce qu'on peut l'être.

Mad. LA ROCHE.

Il a de l'eſprit.

ANGELIQUE.

Au delà de l'imagination.

Mad. LA ROCHE.

Vous vous aimez.

ANGELIQUE.

Nous avions fait partie pour cela: mais il eſt party pour l'armée, on m'a fait ſortir du Couvent, j'ignore où il eſt, il ne ſçait ce que je ſuis devenuë, je n'ay point de ſes nouvelles.

Mad. LA ROCHE.

Voila une partie d'amour aſſez dérangée, à ce qu'il me ſemble, & je ne prevoy pas que nous puiſſions la renoüer aſſez à temps pour rompre celle du Greffier. Vous

verrez qu'il en faudra faite quelqu'autre.

ANGELIQUE.

Oh pour cela, non : mais si celle que je te dis se ttouvoit faisable..

Mad. LA ROCHE.

Voicy la femme du Substitud Madame Perrinelle.

ANGELIQUE.

Ce Greffier de malheur est avec elle.

SCENE VII.

Mad. PERRINELLE, LE GREFFIER, ANGELIQUE, Mad. LA ROCHE.

Mad. PERRINELLE.

QU'est-ce que cela veut donc dire, Madame la Roche ; ah voila aussi Mademoiselle Angelique Grimaudin. Vrayment vous avec un plaisant original de pere, inviter d'honnêtes gens à venir le voir dans un Château dont il n'est pas le maître, & où le Roy met garnison de Gendarmes.

LE GREFFIER.

Et une Garnison insolente qui manque de respect à Mad. Perrinelle.

Mad. PERRINELLE.

Ouy, des coquins qui ont l'audace de don-

donner des croquignolles à Monsieur le Greffier.

LE GREFFIER.

Oh ils n'y ont pas osé venir plus de trois ou quatrefois ; & je leur ay bien dit que si cela continuoit...

Mad. LA ROCHE.

Si vous leur aviez parlé d'abord un peu ferme.

LE GREFFIER.

Je ne prenois pas garde à moy dans les commencemens, je ne songeois qu'à Madame Perrinelle, quand on est avec des femmes...

Mad. PERRINELLE.

Ces brutaux là n'ont non plus de consideration pour le beau sexe.

LE GREFFIER.

Ils vous trouvoient jolie la peste, au retour d'une Campagne ces drôles-là ne s'embarassent non plus de honnir une femme de Robe...

Mad. PERRINELLE.

Ils ont du goût dans leur brutalité, c'est dommage qu'ils manquent de sçavoir vivre.

LE GREFFIER.

C'est la faute de Monsieus Grimaudin, de n'avoir pas preveu...

Mad. PERRINELLE.

Patience, patience, je ne luy laveray pas mal la teste.

ANGELIQUE.

Vous n'avez donc point encore veu mon pere, Madame.

Mad. PERRINELLE.

Non Mademoiselle Grimaudin.

ANGELIQUE.

Je vay le faire chercher Madame Perrinelle.

Mad. PERRINELLE.

Vous me ferez plaisir Mademoiselle Grimaudin.

ANGELIQUE.

Il viendra vous recevoir comme vous le meritez Madame Perrinelle.

Mad. PERRINELLE.

Je m'y attens bien Mademoiselle Grimaudin.

ANGELIQUE *s'en allant.*

Ne vous impatientez point Madame Perrinelle.

Mad. PERRINELLE.

Ce sont mes affaires Mademoiselle Grimaudin, ce sont mes affaires.

Mad. LA ROCHE *s'en allant.*

Je vous donne le bon jour Madame Perrinelle.

Mad. PERRINELLE.

Bon jour Madame la Roche, bon jour.

SCENE VIII.

Mad. PERRINELLE, LE GREFFIER.

Mad. PERRINELLE.

C'Est donc là la petite creature que vous vous destinez à épouser Monsieur de la Paraphardiere.

LE GREFFIER.

Ouy, Madame, qu'en dites-vous : Comment vous semble-t'elle ?

Mad. PERRINELLE.

Fort ridicule, fort laide, fort sotte, fort beste, & fort impertinente.

LE GREFFIER.

Madame...

Mad. PERRINELLE.

La petite insolente ! Madame Perrinelle par cy, Madame Perrinelle par là ; elle a peur que j'oublie mon nom, je pense.

LE GREFFIER.

C'est une enfant, Madame, il ne faut pas prendre garde.

Mad. PERRINELLE.

Mais je voudrois bien sçavoir ou cela peut prendre tout l'orgueil dont cela est paitry. Quoy, parce que son pere que j'ay veu petit Clerc chez mon oncle l'Auditeur, au sortir de Calotin, a trouvé le secret de

s'approprier un mauvais Château, qui dans le fonds n'est pas grand chose.

LE GREFFIER.

Non vrayment, cela ne me paroît pas si joly que je l'avois ouy dire.

Mad. PERRINELLE.

Fy, ce ne sont que des masures. Vous avez veu ma petite maison de Clignancourt.

LE GREFFIER.

Si je l'ay veuë : Il n'y a ny court ny jardin ; mais à cela prés, pour une maison de Campagne, c'est bien la plus jolie chose...

Mad. PERRINELLE.

N'est-il pas vray, quelle veuë ? c'est ma folie à moy que la veuë.

LE GREFFIER.

Vous avez bien raison, il n'y a rien de plus nécessaire à la Campagne. Et dites-moy un peu, n'êtes-vous pas venuë chez moy au Pré S. Gervais.

Mad. PERRINELLE.

Oh tant de fois ! J'étois si fort amie de la deffunte.

LE GREFFIER.

C'est un petit endroit bien troussé, n'est-ce pas ? Je n'y ay guere qu'un demy arpent d'enclos, mais cela est ménagé, cela est ménagé. Voila ce qu'on appelle des maisons de Campagne.

Mad. PERRINELLE.

Assurément. Mais des bâtimens du tems
du

du Roy Guillemot, comme celuy cy, où ce que j'en ay déja vû ne me plaît point du tout.

LE GREFFIER.

Voicy Monsieur Grimaudin, Madame.

SCENE IX.

Mr. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, Mad. PERRINELLE.

Mr. GRIMAUDIN.

HE à quoy vous amusez-vous donc. Toute la compagnie est en peine de vous; il y a déja de ces Messieurs à la chasse, des Dames dans le Parc, le reste joue à l'ombre dans la salle de mon Château, & vous voila encore icy vous autres.

LE GREFFIER.

Ma foy, Monsieur Grimaudin, nous avons trouvé en arrivant une compagnie qui nous a effarouché franchement.

Mad. PERRINELLE.

Vous avez là de vilains hostes, si vous voulez qu'on vous le dise.

Mr. GRIMAUDIN.

Ce sont des troupes du Roy qui passent sur mes terres, Madame, je ne puis me dispenser de les recevoir; Entre Seigneurs hauts Justiciers, on est obligé à certains devoirs l'un envers l'autre. Je releve de luy au moins.

LE GREFFIER.

Je le croi bien vraiment.

SCENE X.

Mr. GRIMAUDIN, Me. PERRINELLE, LEPINE, LE GREFFIER.

LEPINE.

AH, Monsieur, voici de belles affaires.

Mr. GRIMAUDIN.

Comment donc?

LEPINE.

Vos gens de Justice ont bien pris leur temps pour vous venir rendre visite.

Mr. GRIMAUDIN.

Qu'est-il arrivé?

LEPINE.

Trois de ces Messieurs avoient pris des fusils pour aller tirer du côté du petit bois.

Mr. GRIMAUDIN.

Je sçais cela, hé bien?

LEPINE.

Cinq ou six de ces égrillards avec le Marêchal des logis les ont rencontrez.

LE GREFFIER.

Ils ne les ont pas insultez peut-être.

LEPINE.

Oh non Monsieur, de toute la compagnie il n'y a eu que vôtre visage qui leur a déplû.

Mad.

Mad. PERRINELLE.

Ils leurs ont ôté leur fusils peut-être.

LEPINE.

Non, Madame, ils ont chassé avec eux même, & ils leur ont trouvé tant de disposition, l'air si noble, les armes si belles, qu'ils disent que ce seroit dommage de ne pas mettre en œuvre de si bons hommes; ils les ont enrollez, & à l'heure que je vous parle...

Mad. PERRINELLE.

Comment enrollez?

LEPINE.

Oüi vraiment, il n'y a pas de milieu: Il faut qu'ils marchent.

LE GREFFIER.

Cela est épouvantable!

Mr. GRIMAUDIN.

Ce sont des pieces qu'on me fait.

Mad. PERRINELLE.

Cela me paroît comme cela, oüi; mais il n'y a pas de plaisir à être exposée...

SCENE XI.

Mad. LA ROCHE, Mr. GRIMAUDIN, LEPINE, Mad. PERRINELLE, LE GREFFIER.

Mad. LA ROCHE.

HE', Monsieur, quelle misere est cela, on n'est pas en seureté dans vôtre maison.

Mr. GRIMAUDIN.

Il est encore arrivé quelque chose de nouveau ?

Mad. LA ROCHE.

Oüi vraiment. Venez en empêcher les suites, s'il vous plaît.

Mr. GRIMAUDIN.

Mais qu'est ce que ce peut-être.

Mad. LA ROCHE.

La femme de Monsieur le Commissaire, & celle de Monsieur l'Avocat, sont entrées dans le Parc. Le Soûlieutenant de cette Compagnie, & le Cornette, y étoient avant elles.

LEPINE.

Ils ont aussi voulu les enroller peut-être.

Mad. PERRINELLE.

Ils ne leur ont point fait d'insolence.

Mad. La ROCHE.

Non vraiment, au contraire, beaucoup d'honnêtetez, & ils veulent à toute force les mener souper avec eux à la Croix blanche.

Mr. GRIMAUDIN.

Vraiment cela ne se fait point, & ces Officiers là ne sçavent pas...

Mad. LA ROCHE.

Pardonnez-moy, ils sçavent bien que ce sont des Bourgeoises. Ils disent qu'ils les aiment mieux que des femmes de qualité.

Mr. GRIMAUDIN.

A je suis au desespoir.

Mad.

Mad. LA ROCHE.

Cela est chagrinant : les maris sont à la chasse encore, s'ils alloient revenir...

LEPINE.

Bon revenir, les maris sont enrollez aussi de leur côté. Je me donne au Diable, il faudra que les femmes marchent.

Mr. GRIMAUDIN.

Je vais parler à ces Messiours là Madame la Roche.

Mad. LA ROCHE *s'en allant.*

Dépêchez-vous au moins.

Mr. GRIMAUDIN.

Entrez au Château Madame Perrinelle.

Mad. PERRINELLE.

Que j'y entre moi ? moi que j'y entre ? & si dans l'humeur où sont ces Enrolleux là, ils alloient aussi s'emparer de moi, Monsieur Grimaudin.

LE GREFFIER.

Ne vous allarmez point, vous n'avez rien à craindre ; allons Madame.

LEPINE.

Oh pour cela, non, je la garantis de tout, ils ont provision de Vivandieres.

SCENE XII.

LEPINE *seul.*

OUais, qu'est ce que tout cela veut dire ? on cherche à faire insulte à mon

parrain le Procureur, sur ma parole ; & pour moi le cœur ne me dit rien de bon. Il me semble que j'ai vû quelques visages de ma connoissance.

SCENE XIII.

CLITANDRE, LEPINE.

CLITANDRE.

LEs affaires prennent un assez bon train, & la plûpart des Paisans sont disposez comme je le souhaite.

LEPINE.

Je ne sçai ce que cela veut dire ; le temps present ne va point trop mal, mais je crains diablement l'avenir à cause du passé.

CLITANDRE.

Oh palsanbleu, Monsieur le Procureur, je vous ferai regaler de maniere que vous vous repentirez d'être devenu Seigneur de Village aux dépens de mon oncle.

LEPINE.

Ah, ventrebleu, j'avois bien raison.

CLITANDRE.

Voila un visage qui ne m'est pas inconnu.

LEPINE.

Je suis perdu ; c'est mon dernier maître, c'est lui-même.

CLITANDRE.

C'est un coquin qui m'a volé, je pense.

LEPINE.

Il pense mal, mais il pense vrai, c'est moi-même.

CLITANDRE.

Si je ne craignois de me méprendre.

LEPINE.

La conversation finiroit mal, ne l'entamons point, tirons nos chausses!

CLITANDRE.

Monsieur, Monsieur de Lepine.

LEPINE.

Plaît-il Monsieur.

CLITANDRE.

Je ne me trompe point.

LEPINE.

Pardonnez-moi, Monsieur, vous me prenez pour un autre, je ne me nomme pas Monsieur de Lepine.

CLITANDRE.

Tu ne te nommes pas Lepine pendart.

LEPINE.

Non, Monsieur, ni Lepine, ni pendart, je vous assure.

CLITANDRE.

Ce n'est pas toi qui m'as quitté en Flandre l'année derniere, au commencement de la Campagne.

LEPINE.

En Flandres, Monsieur.

CLITANDRE.

Oüi coquin en Flandres, oserois-tu dire le contraire.

LEPINE.

J'ai quelque idée confuse de vous avoir vû en ce Païs là.

CLITANDRE.

Quelque idée confuse.

LEPINE.

Oüi, Monsieur, & en faveur de l'ancienne connoissance, s'il y a quelque chose ici pour vôtre service.

CLITANDRE.

Il y a pour mon service, que tu commences par me rendre...

LEPINE.

Oh, je me donne au Diable, Monsieur, si c'est moi qui vous l'ai prise.

CLITANDRE.

Comment quoi prise.

LEPINE.

Non, la peste m'étouffe, je ne sçai ce que c'est. N'allez pas ici me redemander...

CLITANDRE.

Et si tu ne m'as rien pris, qu'aprehendes-tu que je te demande ?

LEPINE.

Ah que vous en sçavez long. Je vous vois venir, vous m'allez parler d'une bourse, d'un diamant, d'un boëte à portrait, je gage.

CLITANDRE.

Pour un homme qui n'as pas fait le coup, tu es bien informé de ce que l'on m'a volé du moins.

LEPINE.

Ce ſont des idées confuſes, mais dans le fonds...

CLITANDRE.

Oüi je le voi bien, tu n'as que des idées confuſes; mais comme les miennes ſont certaines, ſi tu me rends les ſoixante Loüis qui étoient dans ma bourſe...

LEPINE.

Ah, ah, ah, ſoixante Loüis! il n'y en avoit que trente neuf, ou le Diable m'emporte.

CLITANDRE.

Trente-neuf ſoit. Mon diament de quatre cens écus.

LEPINE.

Comment, quatre cens écus, ah Monſieur, il faut avoir de la conſcience, ou l'Orféyre ou vous, vous êtes des fripons, il n'y a pas de milieu. Je ſuis honnête garçon moi, ſi j'en ai eu plus de quatre cens trente-cinq livres...

CLITANDRE.

Tu as vendu le diamant? & la boëte, le portrait?

LEPINE.

Oh pour le portrait, je vous le rendrai. Celui qui a acheté la boëte n'en a point voulu, il eſt d'une vieille.

CLITANDRE.

Il faut me rendre tout, autrement tu peux bien compter...

LEPINE *se jettant à ses genoux.*

Hé misericorde, Monsieur, ne me perdez pas, je suis un enfant de famille, mon grand pere est Sergent, mon pere Cabaretier; mon oncle Fripier, & ma mere Sagefemme, ne deshonorez pas nôtre maison, je vous le demande en grace.

CLITANDRE.

Leve-toi. Que fais-tu ici, y as-tu quelque connoissance?

LEPINE.

Si j'y en ai. Je suis un des premiers Magistrats du Village, Monsieur, Procureur Fiscal à vôtre service.

CLITANDRE.

Toi Procureur, & par quelle avanture.

LEPINE.

Ce n'est point par avanture, Monsieur, c'est par raison, je me suis de tout temps senti les inclinations preneuses, comme vous l'avez éprouvé vous même, & parce que ces petites inclinations là ont quelquefois de mauvaises suites, tant pour le repos de ma conscience, que pour exercer ma passion dominante sans aucun risque, mes amis m'ont conseillé de me faire Procureur: Mais que venez vous faire ici, vous Monsieur, qui diantre vous y amene.

CLITANDRE.

C'est ma Compagnie qui doit y passer le quartier d'hyver.

LEPINE.

Vôtre Compagnie.

CLITANDRE.

Oüi, j'ai demandé ce Village au Bureau, j'ai eu le credit de l'obtenir, & j'y viens faire expirer sous le bâton, ou à force de persecutions, du moins un maraut de Procureur qui a eu l'insolence de se faire adjuger la terre de mon oncle.

LEPINE.

Je m'en étois bien douté, mon parrain ne sera pas tranquile dans ses petits Etats.

CLITANDRE.

Hem, que dis tu?

LEPINE.

Je dis que ce maraut de Procureur est mon parrain, Monsieur.

SCENE XIV.

LE MAGISTER, CLITANDRE, LEPINE.

LE MAGISTER.

PAllanguenne, Monsieur l'Officier, vous devez être bian content de nous. Je venons de dispanser les billets, & en consequence de vos bonnes intentions pour nôtre nouviau Signeur; conformément à celles que j'avons itou pour ly da, de vos cinquante hommes, j'en ons déja logé trente-cinq tant dans son Châtiau, que dans la Farme, ils seront morgué là à bouche

che que veux tu. C'est un fesse matieu qui a dequoy, ne vous boutez pas en peine.

LEPINE.

C'est un petit Seigneur bien aimé que mon parrain.

CLITANDRE.

Voila qui est bien. Et les autres qu'en avez vous fait, où sont-ils ?

LE MAGISTER.

Je les avons envoyé tous quinze chez un de ces nouviaux Monopoleux, qui a depuis peu acheté à nos dépens une petite métairie au bout du Village. Par ainsi je ne serons pas trop chargez ; & comme vous ne nous incommoderez pas, soyez les bien venus.

CLITANDRE.

Vous me paroissez un homme de tête.

LE MAGISTER.

Oh pallanguenne oüy, j'en ay une, & des plus testuës, je vous en répons. Quand je l'ay par fois chaussée d'une certaine maniere... & à propos de ç'a, j'ay une petite grace à vous demander, s'il vous plaît, vous nous ferez l'honneur de demeurer icy tout l'Hyver peut-être.

CLITANDRE.

Selon les affaires qui m'y retiendront, ou celles qui m'appelleront à Paris...

LE MAGISTER.

Morgué n'importe de prés ou de loin, comme nôtre nouviau Signeur est un vilain, un manan, un goujat de Robe, vous

ferez

serez toûjours le maître. Je vous demande vôtre protection contre ly.

CLITANDRE.

A propos dequoy.

LE MAGISTER.

A propos, de ce que je veux ly faire du dépit.

CLITANDRE.

Hé de quelle maniere.

LE MAGISTER.

Morgué je voudrois bian ne ly pas ôter mon chapiau, non plus que je fais à trois ou quatre filles qui m'avont fait piece. Baillez moy cette parmission là, Monsieur l'Officier, je vous en prie.

CLITANDRE.

Tres-volontiers, Monsieur le Magister vous ferez tant de sottises qu'il vous plaira, je ne vous en empêcheray point, je vous assure.

LE MAGISTER.

Grand marcy Monsieur. Que j'allons voir de gens penauts. Oh tatigué je sis un fier compere.

LEPINE.

Voilà un maître fou qui ne nuira pas aux bons desseins que vous avez pour le Procureur.

SCE-

SCENE XV.

Mad. PERRINELLE, CLITANDRE, LEPINE.

Mad. PERRINELLE *parlant à elle même.*

OH pour cela non, Je n'y demeureray point. Voila qui est resolu, je m'en retourne, ouy je m'en retourne.

CLITANDRE.

Qu'est ce que c'est que cette honnête Bourgeoise cy.

Mad. PERRINELLE.

C'est une trop mauvaise compagnie pour passer les Vacances, que la compagnie d'une Compagnie de Cavalerie.

LEPINE.

Comment Diable, Monsieur, c'est l'original du portrait de vieille que je veux vous rendre.

CLITANDRE.

Madame Perrinelle. Quelle maudite rencontre.

Mad. PERRINELLE.

Clitandre en ce Païs-cy! hé par quelle heureuse destinée l'amour prend-il ainsi le soin de nous rassembler à la Campagne, mon cher enfant?

CLITANDRE.

Madame...

Mad.

Mad. PERRINELLE.

Je ne vous attendois à Paris que dans quinze jours ; mais je vous y attendois avec toutes les graces.

LEPINE.

Elle les a laissées en ce Païs-là sur ma parole.

Mad. PERRINELLE.

J'ay envoyé mon mary passer l'Hyver à Bourges, il ne nous ennuyra pas tant cette année cy que l'autre.

CLITANDRE.

Madame...

Mad. PERRINELLE.

A propos, ne seriez-vous point un des Officiers de ces canailles, qui sont icy par parenthese.

CLITANDRE.

Ouy, Madame, c'est ma Compagnie.

Mad. PERRINELLE.

Vous avez une Compagnie fort mal moriginée, fort mal instruite, fort mal élevée, je vous en avertis ; mais puisque vous la commandez nous en aurons raison. Je vay vous annoncer au Château : Vous y viendrez, je pense, au moins qu'on s'aperçoive un peu, je vous prie, que c'est à moy qu'on devra vôtre visite.

SCENE XVI.

CLITANDRE, LEPINE.

CLITANDRE.

JE ne m'attendois point à trouver icy cette vieille folle là. Elle est des amies du Procureur apparemment, la connois-tu, dis ?

LEPINE.

Oh pas tant que vous ; Monsieur, à beaucoup prés ; mais c'est la vieille du portrait, je l'ay d'abord reconnuë, vous n'êtes pas mal en quartier d'hyver pour cette année. Un Procureur à la Campagne, Madame Perrinelle à Paris, vous serez bien payé de vos ustanciles.

SCENE XVII.

ANGELIQUE, Mad. LA ROCHE, CLITANDRE, LEPINE.

ANGELIQUE.

LA compagnie que mon pere 'a fait venir icy se divertira mal, & la prise de possession ne sera pas tranquile.

Mad. LA ROCHE.

Il en ordonne la ceremonie burlesque avec grand soin, & il me semble qu'il s'en fait une vraye affaire. Il a fait venir une Suisse de Gonnesse avec toute sa famille.

CLITANDRE *appercevant Angelique.*

Que vois-je Lepine.

LEPINE.

Vous voyez une fort jolie fille, & une fort bonne femme, c'est un assortiment des plus commodes.

ANGELIQUE.

Ah, Madame la Roche, voila ce jeune Officier dont je te parlois qui venoit au Couvent.

Mad. LA ROCHE.

Cela n'est pas possible.

CLITANDRE.

La jolie fille, ne m'est pas inconnuë Lepine.

LE-

LEPINE.

Bon, tant mieux, vous aurez bien-tôt fait connoissance avec la bonne femme.

CLITANDRE.

La surprise où je suis, Madame, de vous trouver à la Campagne dans un temps...

ANGELIQUE.

Cette avanture est toute des plus impreveuës pour moy, je vous l'avouë, & je ne m'attendois pas...

LEPINE.

Je ne m'y attendois pas non plus moy, la peste m'étouffe, & je gage que Madame la Roche est aussi surprise de vôtre connoissance, que vous êtes surpris de vous rencontrer, & Monsieur vôtre pere ne sera pas moins surpris d'une chose aussi surprenante. Oh Diable, il y aura bien de la surprise dans tout cecy sur ma parole.

Mad. LA ROCHE.

Mais que les surprises ne vous fassent pas perdre le jugement. Vous voila à même de renoüer la partie; mort de ma vie, finissez-là, il n'y a point de temps à perdre.

CLITANDRE.

Par quelle heureuse destinée Madame...

Mad. LA ROCHE.

On vous expliquera tout cela. C'est le même hazard qui l'a conduite icy qui vous y amene. Vous vous aymez tous deux, vous vous retrouvez, vous ne vous separerez pas sans boire. An-

ANGELIQUE.

Tu es vive, Madame la Roche, & tu prens les choses d'une maniere.

Mad. LA ROCHE.

Aussi n'y a-t'il qu'un mot qui serve. Vous m'avez dit que Monsieur vous aime, & que vous ne le haïssez pas ; je ne voy pas qu'on puisse être mieux d'accord. Hé que faut-il de plus pour un bon mariage.

CLITANDRE.

Elle a raison, & je vous donne ma parole que le seul but de mon amour...

LEPINE.

Allez je le connois, je vous répons de luy, il fera bien les choses.

SCENE XVIII.

CLITANDRE, ANGELIQUE, MAUGREBLEU, LEPINE, Mad. LA ROCHE.

MAUGREBLEU *yvre*.

QU'est-ce que c'est donc que cela, mon Capitaine, vous vous amusez à la moutarde pendant qu'on vous fait des recruës d'une distinction & d'une utilité...

CLITANDRE.

Oh que tu es yvre mon pauvre garçon.

MAUGREBLEU.

Comme de coutume, je ne hausse ny ne baisse, chacun a ses petits talents dans ce monde: vous aimez le cotillon, moy j'aime la bouteille, &c...

Mad. LA ROCHE.

Hé, je croy, Dieu me pardonne, qu c'est vôtre frere, Madame, dont il y a long-tems qu'on n'a eu de nouvelles, c pauvre Charlot.

CLITANDRE.

Comment son frere.

MAUGREBLEU.

Qui est l'animal qui parle de Charlot oh reformez, reformez vôtre stile, s vous plaît, je suis premier Marêchal d logis de la Compagnie de ce Gentilhomme là, afin que vous le sçachiez.

Mad. LA ROCHE.

Je ne me trompe point, c'est luy m me.

ANGELIQUE.

Cet yvrogne là seroit mon frere.

MAUGREBLEU.

Qu'est-ce à dire yvrogne, Madame, vôtre frere encore, vous me cajolez. V me voulez attraper, allons mon Capi ne, ne nous amusons point à ces carog là.

LEPINE.

Madame la Roche a parbleu rais c'est le fils de mon parrain.

MA

MAUGREBLEU.

Oh pour toy je te remets, tu es Lepine, le fillot de mon pere, un grand fripon; ouy je te reconnois; mais pour vous autres...

Mad. LA ROCHE.

Vous ne vous ressouvenez pas de Madame de la Roche?

MAUGREBLEU.

De Madame la Roche, si fait parbleu: c'étoit une bonne diablesse. Ne seroit-ce point vous.

Mad. LA ROCHE.

C'est moy-même.

MAUGREBLEU.

Je croy, ma foy, qu'elle n'a pas menty, & voila aussi une vivante qui ressemble à ma sœur; mais non, si fait. Le Diable m'emporte c'est elle-même. Parlez donc, ho mon Capitaine, bride en main, s'il vous plaît. Pour Madame la Roche, vous irez le galop si vous pouvez, mais pour ma sœur...

ANGELIQUE.

J'ay bien de la confusion que mon frere...

CLITANDRE.

N'en rougissez point, Madame, il est honnête homme, & je me fais honneur de son amitié.

MAUGREBLEU.

Mais je me donne au Diable si je comprens rien à tout cecy. Vous vous connoissez tous, vous vous rencontrez tous icy,

vous vous entendez tous comme larrons en Foire : Mon Capitaine, qu'est-ce que cela signifie ?

Mad. LA ROCHE.

Que vôtre Capitaine va devenir vôtre beau frere.

MAUGREBLEU.

Il va devenir ? Ne l'est-il point déja. Il ne faut pas que je sçache rien de ç'a, au moins je vous en averris, car je suis un brutal.

Mad. LA ROCHE.

Au contraire, vrayment nous pretendons que tout le monde le sçache, & que Monsieur vôtre pere, qui est icy, en soit informé des premiers.

MAUGREBLEU.

Mon pere qui est icy. Quel peste de conte ! hé qu'est ce qu'il feroit icy mon pere.

LEPINE.

Ce qu'il y feroit ? il y vient prendre possession de la terre qu'il s'est fait adjuger depuis trois semaines.

MAUGREBLEU.

Comment possession de la terre ! mon Capitaine; ce marousle de Procureur a qui nous venons donner les étrivieres, il se rencontre que c'est mon pere, cela est par ma foy drôle.

CLITANDRE.

Quoy, Madame, c'est Monsieur vôtre pere qui...

ANGELIQUE.

C'est luy qui est depuis peu Seigneur du Château que vous voyez.

MAUGREBLEU.

Cela change la these au moins, & je ne puis pas en conscience moy, donner les étrivieres à mon pere.

Mad. LA ROCHE.

Que veux-il donc dire?

CLITANDRE.

J'étois icy dans le dessein de troubler son acquisition; mais je vous assure que bien loin de faire la moindre démarche...

MAUGREBLEU.

Oh les choses s'accommoderont, je voy bien cela, l'acquisition demeurera à mon pere, & ma sœur servira de pot de vin; pourvû que je trouve aussi mon petit compte dans ce petit marché là; moy...

CLITANDRE.

Vous l'y trouverez. Ma Lieutenance est vacante, je vous la donne.

MAUGREBLEU.

Bon, tant mieux, grand mercy beau-frere. Il n'est morbleu rien tel, pour faire fortune, que le canal des femmes, & combien de grands Officiers seroient trés-subalternes, s'ils n'avoient eu de jolies sœurs, ou de jolies cousines.

Mad. LA ROCHE.

La grande affaire est à present de faire consentir vôtre pere.

MAUGREBLEU.
Il consentira à tout, j'en donne sa parole, & le fillot & moy nous allons luy faire entendre...
CLITANDRE.
Monsieur de Lepine, au moins songez...
LEPINE.
Je comprens, Monsieur, se suis payé d'avance, je travailleray utilement sur ma parole. Allez faire ensemble un petit tour de promenade seulement; mais fort court, sur tout je vous suis caution qu'à vôtre retour les affaires seront bien avancées.
CLITANDRE.
Laissons nos interêts entre leurs mains; allons Madame.

SCENE XIX.

MAUGREBLEU, LEPINE.

MAUGREBLEU.
ALlons fillot, mene moy voir mon pere. J'ay impatience d'avoir cet honneur là, il y a long-tems que je luy dois une visite.
LEPINE.
Il ne s'attend à rien moins qu'à celle-cy, & il ne sera pas mal étonné.

MAUGREBLEU.

Je suis curieux de sçavoir comment il me recevra ; il en usa mal avec moy la derniere fois que nous nous complimentâmes.

LEPINE.

Le voicy avec un de ses Confreres, je pense.

SCENE XX.

Mr. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, LEPINE.

LE GREFFIER.

IL faut parler au Capitaine, Monsieur Grimaudin. Il n'est pas naturel qu'on entôle ainsi trois honnêtes Bourgeois qui viennent de bonne foy chez vous pour...

Mr. GRIMAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine, on me les rendra, vous dis-je, ou je feray sonner le Toxin sur tous ces gens-là. Mes Paysans me prêteront main forte, laissez faire.

MAUGREBLEU.

Presente moy donc fillot, toy qui es en grace.

LEPINE.

Il ne sera pas necessaire que vous en veniez à ces extremitez-là, mon parrain ;

Et voilà un des premiers Officiers de la Compagnie qui vient ici vous assurer...

MAUGREBLEU.

Je suis bien vôtre serviteur, Monsieur mon pere, & j'ai bien de la joye...

Mr. GRIMAUDIN.

Comment? hé, c'est mon fils, c'est ce fripon de Charlot,..

MAUGREBLEU.

Fort à vôtre service, mon pere; mais ne m'appellez plus comme cela, je vous prie: Cela vous feroit peut-être reprendre avec moi des prerogatives que je supprime; Je m'apelle Monsieur Maugreblau, Lieutenant de Cavalerie, que cela vous suffise, & plus de familiarité, s'il vous plaît.

Mr. GRIMAUDIN.

Tu es Lieutenant de Cavalerie.

MAUGREBLEU.

Et vous Seigneur de Paroisse. Vous vous poussez dans la Robe, je me pousse dans l'Epée, ma sœur se pousse... baste elle fait aussi fortune à l'heure qu'il est, chacun se pousse à sa maniere. Oh nous sommes une famille bien fortunée nous autres.

Mr. GRIMAUDIN.

Qu'est-ce à dire, ta sœur fait fortune.

MAUGREBLEU.

Oüi, mon Capitaine l'épouse, je lui ai donnée en mariage; l'Aumônier du Regiment, qui est ici, en va faire la ceremonie.

Mr.

Mr. GRIMAUDIN.

Ah, ah, voici qui est admirable. Mais j'ai promis ma fille à Monsieur que voilà, moi.

MAUGREBLEU.

A ce visage là, cet animal là seroit mon beau-frere? je n'en voudrois morbleu pas pour mon Palefrenier.

LE GREFFIER.

Monsieur Grimaudin.

LEPINE.

La Guerre donne des sentimens bien nobles & bien relevez au moins.

Mr. GRIMAUDIN.

Mais serieusement parlant.

MAUGREBLEU.

Couvrons-nous mon pere, & parlons doucement.

LEPINE.

De peur de vous faire mal mon parrain.

Mr. GRIMAUDIN.

Oüais.

MAUGREBLEU.

Vous dites donc, Monsieur mon pere, que...

Mr. GRIMAUDIN.

Je dis qu'on n'aura point ma fille malgré moi, & que je ne pretens pas...

LEPINE.

Oh pour cela mon parrain vous êtes dans vôtre tort.

Mr. GRIMAUDIN.

Je suis dans mon tort moi?

MAUGREBLEU.

Oüi sans contredit. Explique-lui la chose fillot.

Mr. GRIMAUDIN.

Je n'ai que faire d'explication, & je...

LEPINE.

Pardonnez-moi, mon parrain, donnez-vous patience.

LE GREFFIER.

Vôtre fils & vôtre fillot se moquent de vous, je vous en avertis.

Mr. GRIMAUDIN.

C'est ce qui me semble, mais...

MAUGREBLEU.

C'est le neveu & l'heritier de celui sur qui vous avez fait decreter cette terre ci que mon Capitaine.

Mr. GRIMAUDIN.

Oüi?

LEPINE.

Vous comprenez bien Monsieur.

M. GRIMAUDIN.

Quoi je comprens bien.

LEPINE.

Vous venez prendre possession de la terre sans la permission de l'oncle, remarquez bien cela.

Mr. GRIMAUDIN.

Hé bien?

MAUGREBLEU.

Hé bien le neveu prend possession de la fille sans vôtre permission. Voilà ce que fait le mauvais exemple.

M. GRIMAUDIN.

Je me moque de cela, & je ne donnerai point les mains...

LEPINE.

Si vous ne faites pas les choses de bonne grace, vous ne jouirez pas tranquillement de la terre, ils sont venus ici pour vous faire déguerpir, je vous en avertis.

Mr. GRIMAUDIN.

Est-il possible, me dis-tu vrai?

On entend un bruit de haut-bois.

MAUGREBLEU.

Qu'est-ce que c'est que cette musique-là? nos haut-bois font de la simphonie, je pense.



SCENE XXI.

Mr. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, LEPINE, COLIN.

COLIN.

HE' venez viste, Monsieur, tout le Village est dans la cour du Château, qui vient vous faire la reverence.

Mr. GRIMAUDIN.

Mais j'avois dit qu'ils attendissent mes ordres pour...

COLIN.

C'est Mademoiselle vôtre fille, & le Capitaine de ces gens-d'armes qu'ils disont qui est vôtre gendre qui les avont envoyez pour vous divertir, & pour commencer le prelude de leurs nôces.

LEPINE.

Cela est plus avancé que vous ne croyez au moins; & tenez les voila, ils vous diront ce qui en est, ils sont sinceres.

SCENE DERNIERE.

Mr. GRIMAUDIN, LE GREFFIER, MAUGREBLEU, CLITANDRE, ANGELIQUE, LEPINE, Mad. LA ROCHE, COLIN.

Mr. GRIMAUDIN.

J'Aprens icy de jolies choses, Mademoiselle ma fille.

ANGELIQUE.

On vous l'a dit mon pere ? je croyois vous en apporter la premiere nouvelle. Monsieur veut m'épouser, il a déja le consentement de mon frere & le mien, nous venons vous prier d'y joindre le vôtre, & de...

CLITANDRE.

Si vous voulez joüir paisiblement de la Terre de Gaillardin, Monsieur; il faut s'il vous plaît souscrire aux conditions...

Mr. GRIMAUDIN.

Je souscris à tout, Monsieur, pourvû que je demeure Seigneur de Paroisse, & qu'on me rende tous les honneurs dûs à la qualité de...

MAUGREBLEU.

On vous les rendra. Je vous arme Che-

valier moy. Voila mon ceinturon, mon épée & mon plumet pardessus le marché; il faut être Chevalier pour recevoir les hommages du Village.

Mr. GRIMAUDIN.

Ecoute, ne raille point icy.

MAUGREBLEU.

Si je raille que la peste m'étouffe: Voila nôtre famille fort ennoblie. Mon Capitaine fera aussi ma sœur Chevaliere, il luy donnera tantôt l'accolade.

Mr. GRIMAUDIN.

Ecoûtez, mon gendre, puisque vous voulez l'être je pretens...

CLITANDRE.

Vous serez content, & vous allez voir un échantillon de la complaisance qu'auront pour vous & les Habitans du Village, & les Cavaliers de ma Compagnie. Qu'on fasse venir ces gens qui sont au Château.

MAUGREBLEU.

Les voicy qui viennent d'eux-mêmes.

LE GREFFIER.

Et nos trois enrôlez que deviendront-ils.

MAUGREBLEU.

Ils n'ont qu'à financer les frais de la nôce & de la ceremonie, je les relâcheray moy, j'en fais mon affaire.

LEPINE.

Et Monsieur le Greffier, qu'en ferons-nous.

MAU-

MAUGREBLEU.

Hé que Diable faire d'un Greffier, il prendra patience. Allons enfans, vive la joye. Honneur à vôtre nouveau Seigneur, & au beau pere de nôtre Capitaine.



DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Paysans & Paysannes, un Suisse, une Suissesse, des Procureurs & des Cavaliers en bottes viennent pour faire honneur à la prise de possession de Mr. Grimaudin.

LA SUISSESSE chante.

Que chacun se prepare
A faire de son mieux
En ces lieux,
Fanfare, fanfare, fanfare.

Le Chœur répette.

Fanfare, &c.

LA SUISSESSE.

Celebrons la victoire
D'un Procureur fameux,
Qui de son écritoire
S'est fait un destin glorieux :
Que chacun se prepare, &c.

Le

Le Chœur.

Fanfare, fanfare, &c.

LA SUISSESSE.

En dépit de l'envie,
Sans bombes, sans artillerie;
Il se rend maître d'un Château
Entouré d'un fossé plein d'eau:
Que chacun se prepare, &c.

Le Chœur.

Fanfare, fanfare, &c.

Entrée de la Suisseße seule.

Un Procureur chante.

Le Village
Vient rendre hommage,
Et faire honneur
A son nouveau Seigneur
Tous à la fois;
A haute voix
Chantons ce Personnage,
Et ses fameux exploits.

Entrée du Suiſſe & de la Suiſſeſſe.

Deux Procureurs chantent enſemble.

Nous ſommes en Vacances confrere
Feſons bonne chere ;
Paſſons le tempe ;
Laiſſons-là toute affaire ,
Procez , Inventaire ,
Moquons-nous de nos cliens.

L'affreuſe chicane
Qui rend Diaphane
Le pauvre plaideur.
Rend la face
Bien graſſe
Au Procureur.

Entrée de deux Procureurs qui ſont inſultez par deux Cavaliers qui leur ôtent leurs Robes , & les chaſſent du Theatre.

Une petite Payſanne chante.

Aimez ailleurs deſormais ,
Dit l'autre jour une Coquette
A des ſoûpirans de Palais :
Voicy la Campagne faite ,
Hors de Cour & de procez.

Juſqu'au temps de la verdure ,

Les

Les Guerriers de retour,
Nous vont apprendre en amour
Une nouvelle procedure.

Entrée de deux petits Paysans & d'une petite Paysanne.

Une Paysanne chante.

Un jour,
L'Amour
Eût un procés
En plein Palais,
On luy fit rendre
Tous les cœurs qu'il avoit sçû prendre.

Il a juré depuis ce temps
Que tous les gens
De chicane & de pratique
Qui plaideroient dans sa Boutique,
Seroient condamnez aux dépens.

On apporte un fauteüil, dans lequel se place Monsieur Grimaudin sous un grand Parasol, ayant à ses côtez deux Paysans qui luy servent de gardes, l'un avec un vieux mousquet, & l'autre avec une halebarde roüillée, tous deux en baudrier & en épée.

Un Procureur chante.

Compagnons dansons tous un branle

Jus-



Jusqu'à demain,
Et que par tout on mette en branle
Cloche & toxin;
Voicy Monseigneur Grimaudin
Dans son Château du Gaillardin.

Le Chœur.

Voicy Monseigneur Grimaudin
Dans son Château du Gaillardin.

LE MAGISTER.

Jamais le gros cheval de Troye,
Fait de sapin,
N'entrit avec plus grande joye
Chez le Troyen
Que Monseigneur de Grimaudin
Dans son Château du Gaillardin.

Le Chœur.

Que Monseigneur, &c.

LE BARBIER.

Je suis le Barbier du Village
Nommé Mambrin,
Je raseray le gros visage
Et le groüin
De Monseigneur de Grimaudin
Dans son Château du Gaillardin.

Le Chœur.

De Monseigneur, &c.

LA MEUNIERE.

Sur un bras de vôtre Riviere,
J'avons du bien,
Et je viens offrir la Meuniere
Et son Moulin
A Monseigneur de Grimaudin,
Dans son Château du Gaillardin.

A Monseigneur, &c.

Le Procureur Fiscal.

Il faut desormais que j'écrive
Sur parchemin,
En lettres d'or dans nos Archives
En beau Latin :
Vivat mon parrain Grimaudin,
Dans son Château du Gaillardin.

Le Chœur.

Vivat son parrain, &c.

MAUGREBLEU.

Amis c'est trop chanter sans boire,
Allons enfin

Pour